

1506/490.

ROMAN  
COMIQUE,  
DE  
SCARRON.

---

TOME SECOND.

---



A L O N D R E S.

---

M. DCC. LXXXV.

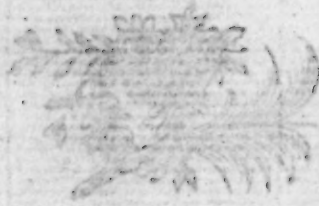
R O M A N

C O M M U N E



S C A R O M

TOME SECOND



A L O N D R E S

M D C C L X X V



---

# A MADAME LA SURINTENDANTE.

MADAME,

*Si vous êtes de l'humeur de monsieur le surintendant, qui ne prend pas plaisir à être loué, je vous fais mal ma cour en vous dédiant un Livre. On n'en dédie point sans louer, & sans même vous dédier de Livre, on ne peut parler de vous qu'on ne vous loue. Les personnes qui, comme vous, servent d'exemple au public, doivent souffrir les louanges de tout le monde, parce qu'on les leur doit. Il leur est même per-*

Tome II.

A

mis de se louer , parce qu'elles ne font rien que de louable ; qu'elles doivent être aussi équitables pour elles - mêmes que pour les autres , & qu'on pardonneroit plutôt de n'être pas quelquefois modeste , que de n'être pas toujours véritable. De mon naturel , sans avoir bien examiné si je suis juge compétent de la réputation d'autrui , bonne ou mauvaise , j'exerce de tout tems une justice bien sévère sur tout ce qui mérite de l'estime ou du blâme. Je punis une sottise bien avérée , c'est-à-dire , je la taille en pieces d'une rude maniere : mais aussi je récompense magnifiquement le mérite où je le trouve ; je ne me lasse point d'en parler avec beaucoup de chaleur , & je me crois par-là aussi bon ami , quoiqu'inutile , que grand ennemi , quoique peu à craindre. C'est donc tout ce que vous pourriez faire avec tout le pouvoir que vous avez sur moi , que de m'empêcher de vous donner des louanges autant que je le puis , si ce n'est autant que vous en méritez. Vous êtes

belle sans être coquette ; vous êtes jeune sans être imprudente ; & vous avez beaucoup d'esprit sans ambition de le faire paroître. Vous êtes vertueuse sans rudesse , pieuse sans ostentation , riche sans orgueil , & de bonne maison sans mauvaise gloire. Vous avez pour mari un des plus illustres hommes du siècle dont les honneurs & les emplois ne récompensent pas encore assez la vertu ; qui est estimé de tout le monde , & n'est haï de personne ; & qui de tout tems a eu l'ame si grande , qu'il ne s'est servi de son bien qu'à en faire , comme s'il ne s'étoit réservé que l'espérance. Enfin, MADAME, vous êtes parfaitement heureuse , & ce n'est pas la moindre de toutes les louanges qu'on vous peut donner , puisque le bonheur est un bien que le ciel ne donne pas toujours à ceux à qui , comme à vous , il a donné tous les autres. Après vous avoir dit à vous-même ce que tout le monde en dit , il faut que je m'acquitte d'une obligation particuliere que

je vous ai , & que je vous remercie  
de l'honneur que vous m'avez fait  
de me venir voir. Je vous proteste ,  
**MADAME**, que je ne l'oublierai  
jamais ; & quoique je reçoive souvent  
de pareilles faveurs de plusieurs per-  
sonnes de condition de l'un & de l'autre  
sexe, que je n'ai jamais reçu de visite  
qui m'ait été si agréable que la vô-  
tre ; aussi suis-je plus que personne du  
monde ,

**MADAME,**

Votre très-humble , très-  
obéissant serviteur ,

**SCARRON.**

# LE ROMAN

## COMIQUE.

### SECONDE PARTIE.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

*Qui ne sert que d'introduction aux autres.*

LE soleil donnoit à plomb sur nos Antipodes , & ne prêtoit à sa sœur qu'autant de lumière qu'il lui en falloit pour se conduire dans une nuit fort obscure. Le silence régnoit sur toute la terre , si ce n'étoit dans les lieux où se rencontroient des grillons , des hiboux , & des donneurs de sérénade. Enfin , tout dormoit dans la nature , ou du moins tout devoit dormir , à la réserve de quelques poètes , qui avoient dans la tête des vers difficiles à tourner ; de quelques malheureux amans , de ceux qu'on appelle ames damnées ; & de

# 6 L E R O M A N I

tous les animaux, tant raisonnables que brutes, qui cette nuit-là avoient quelque chose à faire. Il n'est pas nécessaire de vous dire que le Destin étoit de ceux qui ne dormoient pas, non plus que les ravisseurs de mademoiselle Angélique, qu'il poursuivoit autant que pouvoit galoper un cheval, à qui les nuages déroboient souvent la foible clarté de la lune. Il aimoit tendrement mademoiselle de la Caverne, parce qu'elle étoit fort aimable, & qu'il étoit assuré d'en être aimé, & sa fille ne lui étoit pas moins chère; outre que sa mademoiselle de l'Etoile, ayant de nécessité à faire la comédie, n'eût pu trouver en toutes les caravanes des comédiens de campagne, deux comédiennes qui eussent plus de vertu que ces deux-là. Ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait de la profession qui n'en manque point; mais dans l'opinion du monde, qui se trompe peut-être, elles en sont moins chargées que de vieille broderie & de fard. Notre généreux comédien couroit donc après ces ravisseurs, plus fort, & avec plus d'animo-



sité, que les Lapithes ne coururent après les Centaures. Il suivit d'abord une longue allée, sur laquelle répondoit la porte du jardin par où Angélique avoit été enlevée; & , après avoir galopé quelque tems, il enfila au hasard un chemin creux, comme le sont la plupart de ceux du Maine. Ce chemin étoit plein d'ornieres & de pierres; & , bien qu'il fût clair de lune, l'obscurité y étoit si grande, que le Destin ne pouvoit faire aller son cheval plus vite que le pas. Il maudissoit intérieurement un si méchant chemin, quand il se sentit sauter en croupe quelque homme ou quelque diable, qui lui passa les bras à l'entour du cou. Le Destin eut grand'peur; & son cheval en fut si fort effrayé, qu'il l'eût jetté par terre, si le fantôme qui l'avoit investi, & qui le tenoit embrassé, ne l'eût affermi dans la selle. Son cheval s'emporta comme un cheval qui avoit peur, & le Destin le hâta à coups d'éperons, sans savoir ce qu'il faisoit; lors mal satisfait de sentir deux bras nus à l'entour de son cou, & contre sa joue un visage froid, qui souffloit

à reprise , à la cadence du galop du cheval. La carrière fut longue , parce que ce chemin n'étoit pas court. Enfin , à l'entrée d'une lande , le cheval modéra sa course impétueuse , & le Destin sa peur ; car on s'accoutume à la longue aux maux les plus insupportables. La lune luisoit alors assez pour lui faire voir qu'il avoit un grand homme nu en croupe , & un vilain visage auprès du sien. Il ne lui demanda point qui il étoit , (je ne sais si ce fut par discrétion). Il fit toujours continuer le galop à son cheval , qui étoit fort essoufflé ; & lorsqu'il l'espéroit le moins , le chevauteur croupier se laissa tomber à terre , & se mit à rire. Le Destin repoussa son cheval de plus belle ; & , regardant derrière lui , il vit son fantôme qui couroit à toutes jambes vers le lieu d'où il étoit venu. Il a avoué depuis , que l'on ne peut avoir plus de peur qu'il en eut. A cent pas de-là , il trouva un grand chemin qui le conduisit dans le hameau , dont il trouva tous les chiens éveillés ; ce qui lui fit croire que ceux qu'il suivoit , pouvoient y avoir passé. Pour s'en



éclaircir , il fit ce qu'il put pour éveiller les habitans endormis de trois ou quatre maisons qui étoient sur le chemin. Il n'en put avoir audience , & fut querellé de leurs chiens. Enfin , ayant ouï crier des enfans dans la dernière maison qu'il trouva , il en fit ouvrir la porte à force de menaces ; & apprit d'une femme en chemise , qui ne lui parla qu'en tremblant , que les Gendarmes avoient passé par leur village , il n'y avoit pas long-tems , & qu'ils emmenôient avec eux une femme qui pleuroit bien fort , & qu'ils avoient bien de la peine à faire taire. Il conta à la même femme la rencontre qu'il avoit faite de l'homme nu : & elle lui apprit que c'étoit un paysan de leur village qui étoit devenu fou , & qui couroit les champs. Ce que cette femme lui dit de ces gens de cheval qui avoient passé par son hameau , lui donna courage de passer outre , & lui fit hâter le train de sa bête. Je ne vous dirai point combien de fois elle broncha , & eut peur de son ombre ; il suffit que vous sachiez qu'il s'égara dans un bois , & que tantôt ne voyant

# 10 LE ROMAN

goutte, & tantôt étant éclairé de la lune ;  
il trouva le jour auprès d'une métairie ,  
où il jugea à propos de faire repaître son  
cheval , & où nous le laisserons.

## CHAPITRE II.

*Des Bottes.*

CÉPENDANT que le Destin courroit à tâtons après ceux qui avoient enlevé Angélique, la Rancune & l'Olive, qui n'avoient pas si à cœur que lui cet enlèvement, ne coururent pas si vite que lui après les ravisseurs, outre qu'ils étoient à pied. Ils n'allèrent donc pas loin, & ayant trouvé dans le prochain bourg une hôtellerie qui n'étoit pas encore fermée, ils y demanderent à coucher. On les mit dans une chambre où étoit déjà couché un hôte noble, ou roturier, qui y avoit soupé, & qui ayant à faire diligence pour des affaires qui ne sont pas venues à ma connoissance, faisoit état de partir à la pointe du jour. L'arrivée des comédiens ne servit pas au dessein qu'il avoit d'être à cheval de bonne heure; car il en fut éveillé, & peut-être en pesta-t-il en son ame: mais la présence de deux hommes d'assez bonne mine fut

possible, cause qu'il n'en témoigna rien. La Rancune, qui étoit d'une accostante maniere, lui fit d'abord des excuses de ce qu'ils troubloient son repos, & lui demanda ensuite d'où il venoit. Il lui dit qu'il venoit d'Anjou, & qu'il s'en alloit en Normandie pour une affaire pressée. La Rancune, en se déshabillant, & pendant qu'on chauffoit les draps, continuoit ses questions; mais comme elles n'étoient utiles ni à l'un ni à l'autre, & que le pauvre homme qu'on avoit éveillé n'y trouvoit pas son compte, il le pria de le laisser dormir. La Rancune lui en fit des excuses fort cordiales; & en même tems l'amour-propre lui faisant oublier celui du prochain, il fit dessein de s'approprier une paire de bottes neuves, qu'un garçon de l'hôtellerie venoit de rapporter dans la chambre, après les avoir nettoyyées. L'Olive, qui n'avoit autre envie que de bien dormir, se jeta dans le lit; & la Rancune demeura auprès du feu, non tant pour voir la fin du fagot qu'on avoit allumé, que pour contenter la noble ambition d'avoir une paire de bottes neuves aux dépens d'autrui.

l'autrui. Quand il crut l'homme qu'il alloit voler, bien & dûment endormi, il prit ses bottes qui étoient au pied de son lit, & les ayant chaussées à cru, sans oublier de s'attacher les éperons, s'alla mettre, ainsi botté & éperonné qu'il étoit, auprès de l'Olive. Il faut croire qu'il se tint sur le bord du lit, de peur que ses jambes armées ne touchassent aux jambes nues de son camarade, qui ne se fût pas tu d'une si nouvelle façon de se mettre entre deux draps; & ainsi auroit pu faire avorter son entreprise. Le reste de la nuit se passa assez paisiblement. La Rancune dormit, ou en fit le semblant. Les coqs chanterent; le jour vint, & l'homme qui couchoit dans la chambre de nos comédiens se fit allumer du feu, & s'habilla. Il fut question de se botter; une servante lui présenta les vieilles bottes de la Rancune, qu'il rebuta rudement: on lui soutint qu'elles étoient à lui; il se mit en colere, & fit une rumeur diabolique. L'hôte monta dans la chambre, & lui jura, foi de maître cabaretier, qu'il n'y avoit point d'autres bottes que les siennes, non-seulement dans la

## 14 L E R O M A N

maison , mais aussi dans le village ; le curé même n'allant jamais à cheval. Là-dessus , il lui voulut parler des bonnes qualités de son curé , & lui conter de quelle façon il avoit eu sa cure , & depuis quand il la possédoit. Le babil de l'hôte acheva de lui faire perdre patience. La Rancune & l'Olive , qui s'étoient éveillés au bruit , prirent connoissance de l'affaire ; & la Rancune exagéra l'énormité du cas , & dit à l'hôte , que cela étoit bien vilain. Je me fonce d'une paire de bottes neuves comme d'une savate , disoit le pauvre débotté à la Rancune ; mais il y va d'une affaire de grande importance pour un homme de condition , à qui j'aimerois moins avoir manqué , qu'à mon propre pere ; & si je trouvois les plus méchantes bottes du monde à vendre , j'en donneroie plus qu'on ne m'en demanderoit. La Rancune , qui s'étoit mis le corps hors du lit , haussait les épaules de tems en tems , & ne lui répondoit rien , se repaissant les yeux de l'hôte & de la servante , qui cherchoient inutilement les bottes , & du malheureux qui les avoit perdues , qui cependant maudissoit

La vie , & méditoit peut-être quelque chose de funeste , quand la Rancune , par une générosité sans exemple , & qui ne lui étoit pas ordinaire , dit tout haut , en s'enfonçant dans son lit , comme un homme qui meurt d'envie de dormir : Morbleu , monsieur , ne faites plus tant de bruit pour vos bottes , & prenez les miennes ! mais à condition que vous nous laisserez dormir , comme vous voulûtes hier que j'en fisse autant. Le malheureux qui ne l'étoit plus , puisqu'il retrouvoit des bottes , eut peine à croire ce qu'il entendoit ; il fit un grand galimatias de mauvais remerciemens d'un ton de voix si passionné , que la Rancune eut peur qu'à la fin il ne le vînt embrasser dans son lit. Il s'écria donc en colere , & jurant doctement : Eh morbleu ! monsieur , que vous êtes fâcheux , & quand vous perdez vos bottes , & quand vous remerciez ceux qui vous en donnent ! Au nom de Dieu , prenez les miennes , encore un coup , & je ne vous demande autre chose , sinon que vous me laissiez dormir ; ou bien rendez-moi mes bottes , & faites tant de bruit que vous voudrez. Il ouvroit la bouche

pour répliquer, quand la Rancune s'écria : Ah ! mon Dieu, que je dorme, ou que mes bottes me demeurent. Le maître du logis à qui une façon de parler si absolue, avoit donné beaucoup de respect pour la Rancune, poussa hors de la chambre son hôte, qui n'en eût pas demeuré-là, tant il avoit de ressentiment d'une paire de bottes si généreusement données. Il fallut pourtant sortir de la chambre, & s'aller botter dans la cuisine ; & alors la Rancune se laissa aller au sommeil plus tranquillement qu'il n'avoit fait la nuit, sa faculté de dormir n'étant plus combattue du desir de voler des bottes, & de la crainte d'être pris sur le fait. Pour l'Olive, qui avoit mieux employé la nuit que lui, il se leva de grand matin ; & s'étant fait tirer du vin, s'amusa à boire, n'ayant rien de meilleur à faire. La Rancune dormit jusqu'à onze heures. Comme il s'habilloit, Ragotin entra dans la chambre. Il avoit le matin visité les comédiennes, & mademoiselle de l'Etoile lui ayant reproché qu'elle ne le croyoit guere de ses amis, puisqu'il n'étoit pas de ceux



qui couroient après sa compagne , il lui promit de ne retourner point dans le Mans, qu'il n'en eût appris des nouvelles : mais n'ayant pu trouver de cheval ni à louer , ni à emprunter , il n'eût pu tenir sa promesse , si son meûnier ne lui eût prêté son mulet , sur lequel il monta sans bottes , & arriva , comme je vous viens de dire , dans le bourg où avoient couché les deux comédiens. La Rancune avoit l'esprit fort présent ; il ne vit pas plutôt Ragotin en souliers , qu'il crut que le hasard lui fournissoit un beau moyen de cacher son larcin , dont il n'étoit pas peu en peine. Il lui dit donc d'abord , qu'il le prioit de lui prêter ses souliers , & de vouloir prendre ses bottes qui le bleissoient à un pied , à cause qu'elles étoient neuves. Ragotin prit le parti avec grande joie ; car en chevauchant son mulet , un ardillon , qui avoit percé son bas , lui avoit fait regretter de n'être pas botté. Il fut question de dîner ; Ragotin paya pour les comédiens & pour son mulet. Depuis son trébuchement , quand la carabine tira entre ses jambes , il fit serment de ne monter jamais sur un

animal chevauchable , sans prendre toutes ses sûretés. Il prit donc avantage pour monter sur sa bête ; mais avec toute sa précaution , il eut bien de la peine à se placer dans le bât du mulet. Son esprit vif ne lui permettoit pas d'être judicieux , & il avoit inconsidérément relevé les bottes de la Rancune , qui lui venoient jusqu'à la ceinture , & lui empêchoient de plier son petit jarret , qui n'étoit pas le plus vigoureux de la province. Enfin donc , Ragotin sur son mulet , & les comédiens à pied suivirent le premier chemin qu'ils trouvèrent , & chemin faisant , Ragotin découvrit aux comédiens le dessein qu'il avoit de faire la comédie avec eux , leur protestant qu'encore qu'il fût assuré d'être bientôt le meilleur comédien de France , il ne prétendoit tirer aucun profit de son métier , qu'il vouloit le faire seulement par curiosité , & pour faire voir qu'il étoit né à tout ce qu'il vouloit entreprendre. La Rancune & l'Olive le fortifièrent dans sa noble envie ; & à force de le louer & de lui donner courage , le mirent en si belle humeur , qu'il se prit à réciter de dessus son mulet , des vers de

Pyrame & Thisbé, du poëte Théophile. Quelques payfans, qui accompagnoient une charrette chargée, & qui faisoient le même chemin, crurent qu'il prêchoit la parole de Dieu, le voyant déclamer là comme un forcené. Tandis qu'il récita, ils eurent toujours la tête nue, & le respectèrent comme un prédicateur de grands chemins.

---

### CHAPITRE III.

#### *L'Histoire de la Caverne.*

LES deux comédiens que nous avons laissés dans la maison où Angélique avoit été enlevée, n'avoient pas dormi d'avantage que le Destin. Mademoiselle de l'Étoile s'étoit mise dans le même lit que la Caverne, pour ne la laisser pas seule avec son désespoir, & pour tâcher de lui persuader de ne s'affliger pas tant qu'elle faisoit. Enfin, jugeant qu'une affliction si juste ne manquoit pas de raisons pour se défendre, elle ne les combattit plus avec les siennes : mais pour faire diver-

sion, elle se mit à se plaindre de sa mauvaise fortune aussi fort que sa compagne faisoit de la sienne; & ainsi l'engagea adroitement à lui conter ses aventures, d'autant plus aisément, que la Caverne ne pouvoit souffrir alors que quelqu'un se dît plus malheureux qu'elle. Elle s'essuya donc les larmes qui lui mouilloient le visage en grande abondance, & soupirant une bonne fois, pour n'avoir pas sitôt à y retourner, elle commença ainsi son histoire. Je suis née comédienne, fille d'un comédien, à qui je n'ai jamais ouï dire qu'il eût des parens d'autre profession que de la sienne. Ma mere étoit fille d'un marchand de Marseille, qui la donna à mon pere en mariage, pour le récompenser d'avoir exposé sa vie pour sauver la sienne, qu'avoit attaqué à son avantage un officier des Galeres, aussi amoureux de ma mere qu'il en étoit haï. Ce fut une bonne fortune pour mon pere; car on lui donna, sans qu'il la demandât, une femme jeune, belle, & plus riche qu'un comédien de campagne ne la pouvoit espérer. Son beau-pere fit ce qu'il put pour lui faire

## C O M I Q U E. 21

quitter sa profession, lui proposant & plus d'honneur, & plus de profit dans celle de marchand : mais ma mere, qui étoit charmée de la comédie, empêcha mon pere de la quitter. Il n'avoit point de répugnance à suivre l'avis que lui donnoit le pere de sa femme, sachant mieux qu'elle, que la vie comique n'est pas si heureuse qu'elle le paroît. Mon pere sortit de Marseille un peu après ses noces ; emmena ma mere faire sa premiere campagne, qui en avoit plus grande impatience que lui, & en fit en peu de tems une excellente comédienne. Elle fut grosse dès la premiere année de son mariage, & accoucha de moi derriere le théâtre. J'eus un frere un an après, que j'aimois beaucoup, & qui m'aimoit aussi. Notre troupe étoit composée de notre famille, & de trois comédiens, dont l'un étoit marié avec une comédienne qui jouoit les seconds rôles. Nous passions un jour de fête par un bourg de Périgord, & ma mere, l'autre comédienne & moi étions sur la charrette qui portoit notre bagage, & nos hommes nous escortoient à pied, quand

notre petite caravane fut attaquée par sept ou huit vilains hommes si ivres , qu'ayant fait dessein de tirer en l'air un coup d'arquebuse pour nous faire peur , j'en fus toute couverte de dragées , & ma mere en fut blessée au bras. Ils saisirent mon pere & deux de ses camarades , devant qu'ils se pussent mettre en défense , & les battirent cruellement. Mon frere , & le plus jeune de nos comédiens s'enfuirent , & depuis ce tems là je n'ai pas ouï parler de mon frere. Les habitans du bourg se joignirent à ceux qui nous faisoient une si grande violence , & firent retourner notre charrette sur ses pas. Ils marchaient fièrement , & à la hâte , comme des gens qui ont fait un grand butin , & le veulent mettre en sûreté , & ils faisoient un bruit à ne s'entendre pas les uns les autres. Après une heure de chemin , ils nous firent entrer dans un château , où aussi-tôt que nous fûmes entrés , nous ouïmes plusieurs personnes crier avec grande joie , que les Bohémiens étoient pris. Nous reconnûmes par-là qu'on nous prenoit pour ce que nous n'étions pas , & cela nous donna

quelque consolation. La jument qui traînoit notre chariot, tomba morte de lassitude, ayant été trop pressée & trop battue. La comédienne à qui elle étoit, & qui la louoit à la troupe, en fit des cris aussi pitoyables, que si elle eût vu mourir son mari : ma mere en même tems s'évanouit de la douleur qu'elle sentoit en son bras, & les cris que je fis pour elle, furent encore plus grands que ceux que la comédienne avoit faits pour la jument. Le bruit que nous faisons, & que faisoient les brutaux & les ivrognes qui nous avoient amenés, fit sortir d'une salle basse le seigneur du château, suivi de quatre ou cinq casaques ou manteaux rouges, de fort mauvaise mine. Il demanda d'abord où étoient les voleurs des Bohémiens, & nous fit grand'peur. Mais ne voyant entre nous que des personnes blondes, il demanda à mon père qui il étoit ; & n'eut pas plutôt appris que nous étions de malheureux comédiens, qu'avec une impétuosité qui nous surprit, & jurant de la plus furieuse façon que j'aie jamais ouï jurer, il chargea à grands coups

d'épée ceux qui nous avoient pris, qui disparurent en un moment, les uns blessés, les autres fort effrayés. Il fit délier mon pere & ses compagnons ; commanda qu'on menât les femmes dans une chambre, & qu'on mît nos hardes en lieu sûr. Des servantes se présentèrent pour nous servir, & dressèrent un lit à ma mere, qui se trouvoit fort mal de la blessure de son bras. Un homme, qui avoit la mine d'un maître-d'hôtel, nous vint faire des excuses de la part de son maître, de ce qui s'étoit passé. Il nous dit que les coquins qui s'étoient si malheureusement mépris, avoient été chassés, la plupart battus, ou estropiés ; que l'on alloit envoyer querir un chirurgien dans le prochain bourg, pour panser le bras de mamere ; & nous demanda instamment si l'on ne nous avoit rien pris, nous conseillant de faire visiter nos hardes pour savoir s'il y manquoit quelque chose. A l'heure du souper on nous apporta à manger dans notre chambre ; le chirurgien qu'on avoit envoyé chercher arriva ; ma mere fut pansée, & se coucha avec une violente fièvre. Le jour suivant, le seigneur du château



château fit venir devant lui les comédiens. Il s'informa de la santé de ma mere, & dit qu'il ne vouloit pas la laisser sortir de chez lui, qu'elle ne fût guérie. Il eut la bonté de faire chercher dans les lieux d'alentour mon frere & le jeune comédien, qui s'étoient sauvés ; ils ne se trouverent point, & cela augmenta la fièvre de ma mere. On fit venir d'une petite ville prochaine un médecin, & un chirurgien plus expérimenté que celui qui l'avoit pansée la première fois ; & enfin les bons traitemens qu'on nous fit, nous firent bientôt oublier la violence qu'on nous avoit faite. Ce gentilhomme, chez qui nous étions, étoit fort riche, plus craint qu'aimé dans tout le pays, violent dans toutes ses actions, comme un gouverneur de place frontiere, & qui avoit la réputation d'être vaillant autant qu'on le pouvoit être. Il s'appelloit le baron de Sigognac : au tems où nous sommes, il seroit pour le moins un marquis ; & en ce tems-là, il étoit un vrai tyran de Périgord. Une compagnie de Bohémiens qui avoient logé sur ses terres, avoient volé les chevaux d'un haras, qu'il avoit à

une lieue de son château ; & ses gens qu'il avoit envoyés après , s'étoient mépris à nos dépens , comme je vous ai déjà dit. Ma mere se guérit parfaitement ; & mon pere & ses camarades , pour se montrer reconnoissans autant que de pauvres comédiens le pouvoient faire, du bon traitement qu'on leur avoit fait , offrirent de jouer la comédie dans le château , tant que le baron de Sigognac l'auroit agréable. Un grand page, âgé pour le moins de vingt-quatre ans , & qui devoit être sans doute le doyen des pages du royaume , & une maniere de gentilhomme suivant , apprirent les rôles de mon frere , & du comédien qui s'étoit enfui avec lui. Le bruit se répandit dans le pays , qu'une troupe de comédiens devoit représenter une comédie chez le baron de Sigognac. Force noblesse Périgourdine y fut conviée ; & lorsque le page sut son rôle , qui lui fut si difficile à apprendre , qu'on fut contraint d'en couper , & de le réduire à deux vers , nous représentâmes Roger & Bradamante , du poëte Garnier. L'assemblée étoit fort belle , la salle bien éclairée , le théâtre fort commode , & la

décoration accommodée au sujet ; nous nous efforçâmes tous de bien faire , & nous y réussîmes. Ma mere parut belle comme un ange , armée en Amazone ; & sortant d'une maladie qui l'avoit un peu pâlie , son teint éclata plus que toutes les lumieres dont la salle étoit éclairée. Quelque grand sujet que j'aie d'être fort triste , je ne puis songer à ce jour-là , que je ne rie de la plaisante façon dont le grand page s'acquitta de son rôle. Il ne faut pas que ma mauvaise humeur vous cache une chose si plaisante ; peut-être que vous ne la trouverez pas telle : mais je vous assure qu'elle fit bien rire toute la compagnie , & que j'en ai bien ri depuis , soit qu'il y eût véritablement de quoi rire , ou que je sois de celles qui rient de peu de chose. Il jouoit le rôle du page du vieil duc Aymon , & n'avoit que deux vers à réciter dans toute la piece ; c'est alors que ce vieillard s'emporte terriblement contre sa fille Bradamante , de ce qu'elle ne veut point épouser le fils de l'empereur , étant amoureuse de Roger ; le page dit à son maître :

Monfieur , rentrons dedans , je crains que vous tombiez ;

Vous n'êtes pas trop bien affuré fur vos pieds.

Ce grand sot de page , encore que fon rôle fût aisé à retenir , ne laiffa pas de le corrompre , & dit de fort mauvaife grace , & tremblant comme un criminel :

Monfieur , rentrons dedans , je crains que vous tombiez ;

Vous n'êtes pas trop bien affuré fur vos jambes,

Cette mauvaife rime furprit tout le monde. Le comédien qui faisoit le personnage d'Aymon , s'en éclata de rire , & ne put plus représenter un vieillard en colere. Toute l'assistance n'en rit pas moins ; & pour moi , qui avois la tête passée dans l'ouverture de la tapisserie , pour voir le monde , & pour me faire voir , je pensai me laisser choir à force de rire. Le maître de la maison , qui étoit de ces mélancoliques qui ne rient que rarement , & ne rient pas pour peu de chose , trouva tant de quoi rire dans le défaut de mémoire de son pa-

ge , & dans sa mauvaife maniere de réciter des vers , qu'il pensa crever à force de se contraindre à garder un peu de gravité ; mais enfin il falloir rire auffi fort que les autres ; & ses gens nous avouerent qu'ils ne lui en avoient jamais vu tant faire ; & , comme il s'étoit acquis une grande autorité dans le pays , il n'y eut personne de la compagnie qui ne rît autant ou plus que lui , ou par complaisance , ou de bon courage. J'ai grand'peur , ajouta alors la Caverne , d'avoir fait ici comme ceux qui disent : je m'en vais vous faire un conte qui vous fera mourir de rire , & qui ne tiennent pas leur parole ; car j'avoue que je vous ai fait trop de fête de celui de mon page. Non , lui répondit l'Etoile , je l'ai trouvé tel que vous me l'aviez fait espérer. Il est bien vrai que la chose peut avoir paru plus plaisante à ceux qui la virent , qu'elle ne le sera à ceux à qui on en fera le récit , la mauvaife action du page servant beaucoup à la rendre telle ; outre que le tems , le lieu & la pente naturelle que nous avons à nous laisser aller à rire des autres , peuvent lui avoir donné des avan-

tages qu'elle n'a pu avoir depuis. La Caverne ne fit pas davantage d'excuses pour son conte ; & reprenant son histoire où elle l'avoit laissée : Après , continua-t-elle , que les acteurs & les auditeurs eurent ri de toutes les forces de leur faculté risible , le baron de Sigognac voulut que son page réparât sur le théâtre pour y réparer sa faute , ou plutôt pour faire rire encore la compagnie ; mais le page , le plus grand brutal que j'aie jamais vu , n'en voulut rien faire , quelque commandement que lui fit un des plus rudes maîtres du monde. Il prit la chose comme il étoit capable de la prendre , c'est-à-dire , fort mal ; & son déplaisir , qui ne devoit être que très-léger s'il eût été raisonnable , nous causa depuis le plus grand malheur qui nous pouvoit arriver. Notre comédie eut l'applaudissement de toute l'assemblée. La farce divertit encore plus que la comédie , comme il arrive d'ordinaire par-tout ailleurs hors de Paris. Le baron de Sigognac , & les autres gentilshommes ses voisins , y prirent tant de plaisir , qu'ils eurent envie de nous voir jouer encore. Chaque gentil-

homme se cotisa pour les comédiens ; selon qu'il eut l'ame libérale ; le baron se cotisa le premier , pour donner l'exemple aux autres ; & la comédie fut annoncée pour la première fête. Nous jouâmes un mois durant devant cette noblesse Périgourdine , régalez à l'envi des hommes & des femmes ; & même la troupe en profita de quelques habits demi-usés. Le baron nous faisoit manger à sa table ; ses gens nous servoient avec empressement , & nous disoient souvent qu'ils nous étoient obligés de la bonne humeur de leur maître , qu'ils trouvoient tout changé depuis que la comédie l'avoit humanisé. Le page seul nous regardoit comme ceux qui l'avoient perdu d'honneur ; & le vers qu'il avoit corrompu , & que tout le monde de la maison , jusqu'au moindre marmiton , lui récitait à toute heure , lui étoit , toutes les fois qu'il en étoit persécuté , un cruel coup de poignard , dont enfin il résolut de se venger sur quelqu'un de notre troupe. Un jour que le baron de Sigognac avoit fait une assemblée de ses voisins & de ses paysans , pour délivrer ses bois d'une grande

quantité de loups qui s'y étoient adonnés ; & dont le pays étoit fort incommodé ; mon pere & ses camarades y porterent chacun une arquebuse , comme firent aussi tous les domestiques du baron. Le méchant page en fut aussi ; & croyant avoir trouvé l'occasion qu'il cherchoit d'exécuter le mauvais dessein qu'il avoit contre nous , il ne vit pas plus tôt mon pere & ses camarades séparés des autres , qui rechargeoient leurs arquebuses , & s'entre-fournissoient l'un & l'autre de la poudre & du plomb , qu'il leur tira la sienne de derriere un arbre , & perça mon malheureux pere de deux balles. Ses compagnons , bien empêchés à le soutenir , ne songerent point d'abord à courir après cet assassin , qui s'enfuit , & depuis quitta le pays. A deux jours de-là , mon pere mourut de sa blessure. Ma mere en pensa mourir de déplaisir , en retomba malade ; & j'en fus affligée autant qu'une fille de mon âge le pouvoit être. La maladie de ma mere tirant en longueur , les comédiens & les comédiennes de notre troupe prirent congé du baron de Sigognac , & allerent quelque



part ailleurs chercher à se remettre dans une autre troupe. Ma mere fut malade plus de deux mois ; & enfin elle se guérit après avoir reçu du baron de Sigognac des marques de générosité & de bonté , qui ne s'accordoient pas avec la réputation qu'il avoit dans le pays , d'être le plus grand tyran qui se soit jamais fait craindre dans un pays , où la plupart des gentils-hommes se mêlent de l'être. Ses valets , qui l'avoient toujours vu sans humanité & sans civilité , étoient étonnés de le voir vivre avec nous de la maniere la plus obligeante du monde. On eût pu croire qu'il étoit amoureux de ma mere ; mais il ne parloit presque point à elle , & n'entroit jamais dans notre chambre , où il nous faisoit servir à manger depuis la mort de mon pere. Il est bien vrai qu'il envoyoit souvent savoir de ses nouvelles. On ne laissa pas d'en médire dans le pays ; ce que nous sûmes depuis. Mais ma mere ne pouvant demeurer plus long - tems avec bienséance dans le château d'un homme de cette condition-là , avoit déjà songé à en sortir , & avoit fait dessein de se retirer à Marseille

chez son pere. Elle le fit donc savoir au baron de Sigognac , le remercia de tous les bienfaits que nous en avions reçus , & le pria d'ajouter à toutes les obligations qu'elle lui avoit déjà , celle de lui faire avoir des montures pour elle & pour moi , jusqu'à je ne fais quelle ville , & une charette pour porter notre petit bagage , qu'elle vouloit tâcher de vendre au premier marchand qu'elle trouveroit , si peu qu'on lui en voulût donner. Le baron parut fort surpris du dessein de ma mere ; & elle ne fut pas peu surprise de n'avoir pu tirer de lui ni un consentement ni un refus. Le jour d'après , le curé d'une des paroisses dont il étoit seigneur , nous vint voir dans notre chambre. Il étoit accompagné de sa niece , une bonne & agréable fille , avec qui j'avois fait une grande connoissance. Nous laissâmes son oncle & ma mere ensemble , & allâmes nous promener dans le jardin du château. Le curé fut longtemps en conversation avec ma mere , & ne la quitta qu'à l'heure du souper. Je la trouvai fort rêveuse ; je lui demandai deux ou trois fois ce qu'elle avoit , sans qu'elle

me répondit. Je la vis pleurer , & je me mis à pleurer aussi ; enfin , après m'avoir fait fermer la porte de la chambre , elle me dit , pleurant encore plus fort qu'elle n'avoit fait , que ce curé lui avoit appris que le baron de Sigognac étoit éperdument amoureux d'elle ; & lui avoit de plus assuré qu'il l'estimoit si fort , qu'il n'avoit jamais osé lui dire , ou lui faire dire qu'il l'aimât , qu'en même tems il ne lui offrit de l'épouser : en achevant de parler , ses soupirs & ses sanglots la penserent suffoquer. Je lui demandai encore une fois ce qu'elle avoit : Quoi , ma fille , me dit-elle , ne vous en ai - je pas assez dit pour vous faire voir que je suis la plus malheureuse personne du monde ? Je lui dis que ce n'étoit pas un si grand malheur à une comédienne , que de devenir femme de condition. Ah ! pauvre petite , me dit-elle , que tu parles bien comme une jeune fille sans expérience. S'il trompe ce bon curé pour me tromper , ajouta-t-elle ; s'il n'a pas dessein de m'épouser , comme il me le veut faire accroire ; quelles violences ne dois-je pas craindre d'un homme tout-à-

fait esclave de ses passions ? & s'il veut véritablement m'épouser , & que j'y consente , quelle misere dans le monde approchera de la mienne , quand sa fantaisie sera passée ? & combien pourra-t-il me haïr , s'il se repent un jour de m'avoir aimée ? Non , non , ma fille , la bonne fortune ne me vient pas chercher comme tu penfes ; mais un effroyable malheur , après m'avoir ôté un mari qui m'aimoit , & que j'aimois , m'en veut donner un par force , qui peut-être me haïra , & m'obligera à le haïr. Son affliction , que je trouvois sans raison , augmenta si fort sa violence , qu'elle pensa étouffer , pendant que je lui aidai à se déshabiller. Je la consolais du mieux que je pouvois , & je me servoais contre son déplaisir de toutes les raisons dont une fille de mon âge étoit capable , n'oubliant pas à lui dire que la maniere obligeante & respectueuse dont le moins caressant de tous les hommes avoit toujours vécu avec nous , me sembloit de bon présage , & sur-tout le peu de hardiesse qu'il avoit eu à déclarer sa passion à une femme d'une profession qui n'inspire pas toujours le respect. Ma  
mere ,

mere , me laissant dire tout ce que je  
voulus , se mit au lit fort affligée , & s'y  
affligea toute la nuit , au lieu de dormir.  
Je voulus résister au sommeil ; mais il fal-  
lut se rendre , & je dormis autant qu'elle  
dormit peu : elle se leva de bonne heure ;  
& , quand je m'éveillai , je la trouvai ha-  
billée & assez tranquille. J'étois bien en  
peine de savoir quelle résolution elle avoit  
prise ; car , pour vous dire la vérité , je flattois  
mon imagination de la future grandeur  
où j'espérois de voir arriver ma mere , si le  
baron de Sigognac parloit selon ses vérita-  
bles sentimens , & si ma mere pouvoit ré-  
duire les siens à lui accorder ce qu'il vou-  
loit obtenir d'elle. La pensée d'ouïr appel-  
ler ma mere madame la baronne , occupoit  
agréablement mon esprit , & l'ambition  
s'emparoit peu - à - peu de ma jeune tête.  
La Caverné contoït ainsi son histoire , &  
l'Etoile l'écoutoit attentivement , quand  
elles ouïrent marcher dans leur chambre ;  
ce qui leur sembla d'autant plus étrange ,  
qu'elles se souvenoient fort bien d'avoir  
fermé leur porte aux verrous. Cependant  
elles entendoient toujours marcher ; elles

demandèrent qui étoit-là : on ne leur répondit rien , & un moment après la Caverne vit au pied du lit , qui n'étoit point fermé , la figure d'une personne qu'elle ouït soupirer , & qui , s'appuyant sur le pied du lit , lui pressa les pieds. Elle se leva à demi pour voir de plus près ce qui commençoit à lui faire peur ; & , résolue à lui parler , elle avança la tête dans la chambre , & ne vit plus rien. La moindre compagnie donne quelquefois de l'assurance ; mais quelquefois aussi la peur ne diminue pas pour être partagée. La Caverne s'effraya de n'avoir rien vu , & l'Etoile s'effraya de ce que la Caverne s'effrayoit ; elles s'enfoncerent dans leur lit , se couvrirent la tête de leur couverture , & se serrèrent l'une contre l'autre , ayant grand'peur , & n'osant presque parler. Enfin , la Caverne dit à l'Etoile que sa pauvre fille étoit morte , & que c'étoit son ame qui étoit venue soupirer auprès d'elle. L'Etoile alloit peut-être lui répondre , quand elles entendirent encore marcher dans la chambre. L'Etoile s'enfonça encore plus avant dans le lit qu'elle n'avoit fait , & la Ca-

verne , devenue plus hardie par la pensée qu'elle avoit que c'étoit l'ame de sa fille , se leva encore sur son lit , comme elle avoit fait ; & voyant encore paroître la même figure qui soupiroit encore , & s'appuyoit sur ses pieds , elle avança la main , & en toucha une fort velue , qui lui fit faire un cri effroyable , & la fit tomber sur le lit à la renverse. Dans le même tems , elles ouïrent aboyer dans leur chambre , comme quand un chien a peur la nuit de ce qu'il rencontre. La Caverne fut encore assez hardie pour regarder ce que c'étoit ; & alors elle vit un grand lévrier qui aboyoit contre elle. Elle le menaça d'une voix forte ; & ils'enfuit en aboyant vers un coin de la chambre , où il disparut. La courageuse comédienne sortit hors du lit ; & à la clarté de la lune , qui perçoit les fenêtres , elle découvrit au coin de la chambre , où le fantôme lévrier avoit disparu , une petite porte d'un petit escalier dérobé. Il lui fut aisé de juger que c'étoit un lévrier de la maison , qui étoit entré par-là dans leur chambre. Il avoit eu envie de se coucher sur leur lit , & ne l'osant faire

sans le consentement de ceux qui y étoient couchés, avoit soupiré en chien, & s'étoit appuyé les jambes de devant sur le lit qui étoit haut, sur les siennes, comme sont tous les lits à l'antique, & s'étoit caché dessous, quand la Caverne avança la tête dans la chambre la première fois. Elle n'ôta pas d'abord à l'Etoile la croyance qu'elle avoit que c'étoit un esprit, & fut long-tems à lui faire comprendre que c'étoit un lévrier. Toute affligée qu'elle étoit, elle railla sa compagne de sa poltronerie, & remit la fin de son histoire à quelqu'autre tems, que le sommeil ne leur seroit pas si nécessaire qu'il leur étoit alors. La pointe du jour commençoit à paroître; elles s'endormirent, & se leverent sur les dix heures, qu'on les vint avertir que le carosse qui les devoit mener au Mans, étoit prêt de partir quand elles voudroient.



## CHAPITRE IV.

*Le Destin trouve Léandre.*

LE Destin cependant alloit de village en village , s'informant de ce qu'il cherchoit , & n'en apprenant aucunes nouvelles. Il battit un grand pays , & ne s'arrêta point que sur les deux ou trois heures , que sa faim & la lassitude de son cheval le firent retourner dans un gros bourg qu'il venoit de quitter. Il y trouva une assez bonne hôtellerie , parce qu'elle étoit sur le grand chemin ; & n'oublia pas de s'informer si on n'avoit point ouï parler d'une troupe de gens de cheval , qui enlevoient une femme. Il y a un gentilhomme là-haut qui vous en peut dire des nouvelles , dit le chirurgien du village , qui se trouva là. Je crois , ajouta-t-il , qu'il a eu quelque démêlé avec eux , & en a été maltraité. Je lui viens d'appliquer un cataplasme anodin & résolutif , sur une tumeur livide qu'il a sur les vertebres du cou , & je lui ai pansé une

grande plaie qu'on lui a faite à l'occiput. Je l'ai voulu saigner, parce qu'il a le corps tout couvert de contusions; mais il n'a pas voulu, il en a pourtant bien besoin. Il faut qu'il ait fait une lourde chute, & qu'il ait été excédé de coups. Ce chirurgien de village prenoit tant de plaisir à débiter les termes de son art, qu'encore que le Destin l'eût quitté, & qu'il ne fût écouté de personne, il continua long-tems le discours qu'il avoit commencé, jusqu'à tant que l'on le vint querir pour saigner une femme qui se mouroit d'une apoplexie. Cependant le Destin monta dans la chambre de celui dont le chirurgien lui avoit parlé. Il trouva un jeune homme bien vêtu, qui avoit la tête bandée, & qui s'étoit couché sur un lit pour reposer. Le Destin voulut faire des excuses de ce qu'il étoit entré dans sa chambre devant que d'avoir su s'il l'auroit agréable: mais il fut bien surpris, quand aux premières paroles de son compliment, l'autre se leva de son lit & le vint embrasser, se faisant connoître à lui pour son valet Léandre, qui l'avoit quitté depuis quatre ou cinq jours, sans prendre congé de

lui , & que la Caverne croyoit être le ravisseur de sa fille. Le Destin ne savoit de quelle façon il lui devoit parler , le voyant bien vêtu & de bonne mine. Pendant qu'il le considéra , Léandre eut le tems de se rassurer ; car il avoit paru d'abord fort interdit. J'ai beaucoup de confusion , dit-il au Destin , de n'avoir pas eu pour vous toute la sincérité que je devois avoir , vous estimant comme je fais ; mais vous excuserez un jeune homme sans expérience , qui , devant que de vous bien connoître , vous croyoit fait comme le sont d'ordinaire ceux de votre profession , & qui n'osoit pas vous confier un secret d'où dépend tout le bonheur de sa vie. Le Destin lui dit qu'il ne pouvoit savoir que de lui-même , en quoi il lui avoit manqué de sincérité. J'ai bien d'autres choses à vous apprendre , si peut-être vous ne les savez déjà , lui répondit Léandre ; mais auparavant il faut que je sache ce qui vous amene ici. Le Destin lui conta de quelle façon Angélique avoit été enlevée. Il lui dit qu'il couroit après ses ravisseurs , & qu'il avoit appris en rentrant dans l'hôtel-

lerie, qu'il les avoit trouvés & lui en pourroit apprendre des nouvelles. Il est vrai que je les ai trouvés, lui répondit Léandre en soupirant, & que j'ai fait contre eux ce qu'un homme seul pouvoit faire contre plusieurs; mais mon épée s'étant rompue dans le corps du premier que j'ai blessé, je n'ai pu rien faire pour le service de mademoiselle Angélique, ni mourir en la servant, comme j'étois résolu à l'un ou à l'autre événement. Ils m'ont mis en l'état où vous me voyez. J'ai été étourdi du coup d'estramacon que j'ai reçu sur la tête; ils m'ont cru mort, & ont passé outre à grand'hâte. Voilà tout ce que je fais de mademoiselle Angélique. J'attends ici un valet qui vous en apprendra davantage. Il les a suivis de loin, après m'avoir aidé à reprendre mon cheval, qu'ils m'ont peut-être laissé à cause qu'il ne valoit pas grand'chose. Le Destin lui demanda pourquoi il l'avoit quitté sans l'en avertir, d'où il venoit, & qui il étoit, ne doutant plus qu'il ne lui eût caché son nom & sa condition. Léandre lui avoua qu'il en étoit quelque chose; & s'étant recouché à cause que les

coups qu'il avoit reçus lui faisoient beaucoup de douleur , le Destin s'assit sur le pied du lit , & Léandre lui dit ce que vous allez lire dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE V.

### *Histoire de Léandre.*

JE suis un gentilhomme d'une maison assez connue dans la province. J'espère un jour d'avoir pour le moins douze mille livres de rente , pourvu que mon pere meure ; car encore qu'il y ait quatre-vingts ans qu'il fait enrager tous ceux qui dépendent de lui , ou qui ont affaire à lui , il se porte si bien , qu'il y a plus à craindre pour moi qu'il ne meure jamais , qu'à espérer que je lui succède un jour en trois fort belles terres , qui sont tout son bien. Il me veut faire conseiller au parlement de Bretagne contre mon inclination , & c'est pour cela qu'il m'a fait étudier de bonne heure. J'étois écolier à la Fleche, quand vo-

tre troupe y vint représenter. Je vis mademoiselle Angélique, & j'en devins tellement amoureux, que je ne pus plus faire autre chose que de l'aimer. Je fis bien davantage, j'eus l'assurance de lui dire que je l'aimois; elle ne s'en offensa point: je lui écrivis; elle reçut ma lettre, & ne m'en fit pas plus mauvais visage. Depuis ce tems-là, une maladie qui fit garder la chambre à mademoiselle de la Caverne, pendant que vous fûtes à la Fleche, facilita beaucoup les conversations que sa fille & moi eûmes ensemble. Elle les auroit sans doute empêchées, trop sévère comme elle est, pour être d'une profession qui semble dispenser du scrupule & de la sévérité ceux qui la suivent. Depuis que je devins amoureux de sa fille, je n'allai plus au college, & ne manquai pas un jour d'aller à la comédie. Les peres jésuites me voulurent remettre dans mon devoir; mais je ne voulus plus obéir à de si mal-plaisans maîtres, après avoir choisi la plus charmante maîtresse du monde. Votre valet fut tué à la porte de la comédie par des écoliers Bretons, qui firent cette année-là beaucoup de désordre à la

Fleche, parce qu'ils y étoient en grand nombre & que le vin y fut à bon marché. Cela fut cause en partie que vous quittâtes la Fleche pour aller à Angers. Je ne dis point adieu à mademoiselle Angélique, sa mere ne la perdant point de vue. Tout ce que je pus faire, ce fut de paroître devant elle, en la voyant partir, le désespoir peint sur le visage & les yeux mouillés de larmes. Un regard triste qu'elle me jetta me pensa faire mourir. Je m'enfermai dans ma chambre; je pleurai le reste du jour & toute la nuit; & dès le matin changeant mon habit en celui de mon valet qui étoit de ma taille, je le laissai à la Fleche pour vendre mon équipage d'écolier, & lui laissai une lettre pour un fermier de mon pere, qui me donne de l'argent quand je lui en demande, avec ordre de me venir trouver à Angers. J'en pris le chemin après vous & vous attrapai à Dureuil, ou plusieurs personnes de condition qui y couroient le cerf, vous arrêterent sept ou huit jours. Je vous offris mon service, & vous me prîtes pour votre valet, soit que vous fussiez incommodé de n'en avoir point, ou que ma

mine & mon visage , qui peut-être ne vous déplurent pas , vous obligeassent à me prendre. Mes cheveux que j'avois fait couper fort courts , me rendirent méconnoissable à ceux qui m'avoient vu souvent auprès de mademoiselle Angélique ; outre que le méchant habit de mon valet , que j'avois pris pour me déguiser , me rendoit bien différent de ce que je paroissais avec le mien , qui étoit plus beau que ne l'est d'ordinaire celui d'un écolier. Je fus reconnu de Mlle. Angélique, qui m'avoua depuis qu'elle n'avoit point douté que la passion que j'avois pour elle ne fût très-violente , puisque je quittois tout pour la suivre. Elle fut assez généreuse pour m'en vouloir dissuader , & pour me faire retrouver ma raison qu'elle voyoit bien que j'avois perdue. Elle me fit long-tems éprouver des rigueurs , qui eussent refroidi un moins amoureux que moi. Mais enfin , à force de l'aimer , je l'engageai à m'aimer autant que je l'aimois. Comme vous avez l'ame d'une personne de condition qui l'auroit fort belle , vous reconnûtes bientôt que je n'avois pas celle d'un valet. Je gagnai vos bonnes grâces ;  
je



je me mis bien dans l'esprit de tous les messieurs de votre troupe , & même je ne fus pas haï de la Rancune , qui passe parmi vous pour n'aimer personne & pour haïr tout le monde. Je ne perdrai point le tems à vous redire tout ce que deux jeunes personnes qui s'entr'aiment , se sont pu dire toutes les fois qu'elles se sont trouvées ensemble : vous le savez assez par vous-même. Je vous dirai seulement que mademoiselle de la Caverne se doutant de notre intelligence , ou plutôt n'en doutant plus , défendit à sa fille de me parler ; que sa fille ne lui obéit pas , & que l'ayant surprise qui m'écrivait , elle la traita si cruellement , & en public & en particulier , que je n'eus pas depuis grande peine à la faire résoudre de se laisser enlever. Je ne crains point de vous l'avouer , vous connoissant généreux autant qu'on le peut être , & amoureux pour le moins autant que moi. Le Destin rougit à ces dernières paroles de Léandre , qui continua son discours , & dit au Destin qu'il n'avoit quitté la compagnie que pour s'aller mettre en état d'exécuter son dessein ; qu'un

fermier de son pere lui avoit promis de lui donner de l'argent, & qu'il espéroit encore d'en recevoir à Saint-Malo du fils d'un marchand de qui l'amitié lui étoit assurée, & qui étoit depuis peu maître de son bien par la mort de ses parens. Il ajouta que par le moyen de son ami il espéroit de passer facilement en Angleterre ; & là , de faire sa paix avec son pere , sans exposer à sa colere mademoiselle Angélique , contre laquelle vraisemblablement, aussi-bien que contre la mere , il auroit exercé toutes sortes d'actes d'hostilité , avec tout l'avantage qu'un homme riche & de condition peut avoir sur deux pauvres comédiennes. Le Destin fit avouer à Léandre qu'à cause de sa jeunesse & de sa condition , son pere n'auroit pas manqué d'accuser de rapt mademoiselle de la Caverne. Il ne tâcha point de lui faire oublier son amour , sachant bien que les personnes qui aiment , ne sont pas capables de croire d'autres conseils que ceux de leur passion , & sont plus à plaindre qu'à blâmer : mais il désapprouva fort le dessein qu'il avoit eu de se sauver en Angleterre,

& lui représenta ce qu'on pourroit s'imaginer de deux jeunes personnes ensemble qui seroient dans un pays étranger ; les fatigues & les hasards d'un voyage par mer ; la difficulté de retrouver de l'argent , s'il leur arrivoit d'en manquer ; & enfin , les entreprises que feroient faire sur eux , & la beauté de mademoiselle Angélique , & la jeunesse de l'un & de l'autre. Léandre ne défendit point une mauvaise cause ; il demanda encore une fois pardon au Destin de s'être si long-tems caché de lui , & le Destin lui promit qu'il se serviroit de tout le pouvoir qu'il croyoit avoir sur l'esprit de mademoiselle de la Caverne , pour la lui rendre favorable. Il lui dit encore que s'il étoit tout-à-fait résolu à n'avoir jamais d'autre femme que mademoiselle Angélique , il ne devoit point quitter la troupe. Il lui représenta que cependant son pere pouvoit mourir , ou sa passion se ralentir , ou peut-être se passer. Léandre s'écria là-dessus , que cela n'arriveroit jamais. Hé bien donc , dit le destin , de peur que cela n'arrive à votre maîtresse, ne la perdez point de vue. Faites la comédie avec nous ; vous n'êtes

pas seul qui la ferez & qui pourriez faire quelque chose de meilleur. Ecrivez à votre pere ; faites-lui croire que vous êtes à la guerre , & tâchez d'en tirer de l'argent. Cependant je vivrai avec vous comme avec un frere , & tâcherai par-là de vous faire oublier les mauvais traitemens que vous pouvez avoir reçus de moi , tandis que je n'ai pas connu ce que vous étiez. Léandre se fût jeté à ses pieds , si la douleur que les coups qu'il avoit reçus lui faisoient sentir par tout son corps , lui eût permis de le faire. Il le remercia au moins en des termes si obligeans , & lui fit des protestations d'amitié si tendres , qu'il en fut aimé dès ce tems-là autant qu'un honnête homme le peut être d'un autre. Ils parlerent ensuite de chercher mademoiselle Angélique : mais une grande rumeur qu'ils entendirent , interrompit leur conversation , & fit descendre le Destin dans la cuisine de l'hôtellerie , où il se passoit ce que vous allez voir dans le suivant chapitre.

## CHAPITRE VI.

*Combat à coups de poing. Mort de l'Hôte, & autres choses mémorables.*

DEUX hommes, l'un vêtu de noir comme un magister de village, & l'autre de gris, qui avoit bien la mine d'un sergent, se tenoient aux cheveux & à la barbe, & s'entre-donnoient de tems en tems des coups de poing d'une très-cruelle maniere. L'un & l'autre étoient ce que leurs habits & leurs mines vouloient qu'ils fussent. Le vêtu de noir, magister de village, étoit frere du curé, & le vêtu de gris, sergent du même village, étoit frere de l'hôte. Cet hôte étoit alors dans une chambre à côté de la cuisine, prêt à rendre l'ame, d'une fièvre chaude qui lui avoit si fort troublé l'esprit, qu'il s'étoit cassé la tête contre une muraille; & sa blessure jointe à sa fièvre l'avoit mis si bas, qu'alors que sa frénésie le quitta, il se vit contraint de quitter la vie, qu'il regrettoit

peut-être moins que son argent mal acquis. Il avoit porté les armes long-tems , & étoit enfin revenu dans son village, chargé d'ans & de si peu de probité, qu'on pouvoit dire qu'il en avoit encore moins que d'argent , quoiqu'il fût extrêmement pauvre. Mais comme les femmes se prennent souvent par où elles devroient moins se laisser prendre , ses cheveux de drille , plus longs que ceux des autres payfans du village , ses sermens à la soldate , une plume hérissée qu'il mettoit les fêtes quand il ne pleuvoit point , & une épée rouillée qui lui battoit de vieilles bottes , encore qu'il n'eût point de cheval ; tout cela donna dans la vue d'une vieille veuve qui tenoit hôtellerie. Elle avoit été recherchée par les plus riches fermiers du pays , non tant pour sa beauté , que pour le bien qu'elle avoit amassé avec son défunt mari , à vendre bien cher & à faire mauvaise mesure de vin & d'avoine. Elle avoit constamment résisté à tous ses prétendans : mais enfin un vieil soldat avoit triomphé d'une vieille hôtesse. Le visage de cette nymphe tavernière étoit le plus petit , & son ven-

tré étoit le plus grand du Maine , quoique cette province abonde en personnes ventruës. Je laisse aux naturalistes le soin d'en chercher la raison , aussi-bien que de la graisse des chapons du pays. Pour revenir à cette grosse petite femme , qu'il me semble que je vois toutes les fois que j'y songe , elle se maria avec son soldat sans en parler à ses parens ; & après avoir achevé de vieillir avec lui , & bien souffert aussi , elle eut le plaisir de le voir mourir la tête cassée , ce qu'elle attribuoit à un juste jugement de Dieu , parce qu'il avoit souvent joué à casser la fienne. Quand le Destin entra dans la cuisine de l'hôtellerie , cette hôtesse & sa servante aidoient au vieil curé du bourg à séparer les combattans , qui s'étoient cramponés comme deux vaisseaux : mais les menaces du Destin , & l'autorité avec laquelle il parla , acheverent ce que les exhortations du bon pasteur n'avoient pu faire , & les deux mortels ennemis se séparèrent crachant la moitié de leurs dents sanglantes, saignant du nez , & le menton & la tête pelés. Le curé étoit honnête homme , & savoit bien son monde.

Il remercia le Destin fort civilement ; & le Destin, pour lui faire plaisir, fit embrasser en bonne amitié ceux qui un moment auparavant ne s'embrassoient que pour s'étrangler. Pendant l'accommodement l'hôte acheva son obscure destinée , sans en avertir ses amis ; tellement qu'on trouva qu'il n'y avoit plus qu'à l'ensevelir , quand on entra dans sa chambre après que la paix fut conclue. Le curé fit des prières sur le mort , & les fit bonnes , car il les fit courtes. Son vicaire les vint relayer , & cependant la veuve s'avisa de hurler , & le fit avec beaucoup d'ostentation & de vanité. Le frere du mort fit semblant d'être triste , ou le fut véritablement ; & les valets & servantes s'en acquitterent presque aussi bien que lui. Le curé suivit le Destin dans sa chambre , lui faisant des offres de service ; il en fit autant à Léandre , & ils le retinrent à manger avec eux. Le Destin qui n'avoit pas mangé de tout le jour & avoit fait beaucoup d'exercice, mangea très-avidement. Léandre se reput d'amoureuses pensées plus que de viandes , & le curé parla plus qu'il ne mangea. Il leur fit cent contes plaisans de



l'avarice du défunt , & apprit les plaisans différends que cette passion dominante lui avoit fait avoir , tant avec sa femme , qu'avec ses voisins. Il leur fit récit entr'autres d'un voyage qu'il avoit fait à Laval avec sa femme , au retour duquel le cheval qui les portoit tous deux s'étant défermé de deux pieds , & qui pis est , les fers s'étant perdus , il laissa sa femme tenant son cheval par la bride au pied d'un arbre , & retourna jusqu'à Laval , cherchant exactement ses fers par-tout où il crut avoir passé ; mais il perdit sa peine , tandis que sa femme pensa perdre patience à l'attendre ; car il étoit retourné sur ses pas de deux grandes lieues , & elle commençoit d'en être en peine , quand elle le vit revenir les pieds nus , tenant ses bottes & ses chausses dans ses mains. Elle s'étonna fort de cette nouveauté , mais elle n'osa lui en demander la raison , tant à force d'obéir à la guerre il s'étoit rendu capable de bien commander dans sa maison. Elle n'osa pas même repartir quand il la fit déchausser aussi , ni lui en demander le sujet ; elle se douta seulement que ce pouvoit être par dévotion ,

Il fit prendre à sa femme son cheval par la bride , marchant derriere pour le hâter ; & ainsi l'homme & la femme sans chaussure , & le cheval défermé de deux pieds , après avoir bien souffert , gagnerent la maison bien avant dans la nuit , les uns & les autres fort las , & l'hôte & l'hôtesse ayant les pieds si écorchés , qu'ils furent près de quinze jours sans pouvoir presque marcher. Jamais il ne se fut si bon gré de quelque autre chose qu'il eût faite ; & quand il y songeoit , il disoit en riant à sa femme , que s'ils ne se fussent déchaussés en revenant de Laval , ils en eussent eu pour deux paires de souliers , outre deux fers d'un cheval. Le Destin & Léandre ne s'émurent pas beaucoup du conte que le curé leur donnoit pour bon , soit qu'ils ne le trouvassent pas si plaisant qu'il leur avoit dit , ou qu'ils ne fussent pas alors en humeur de rire. Le curé , qui étoit grand parleur , n'en voulut pas demeurer-là , & s'adressa au Destin , lui dit que ce qu'il venoit d'entendre ne valoit pas ce qu'il avoit encore à lui dire de la belle maniere dont le défunt s'étoit préparé à la mort. Il y a quatre ou cinq jours ,

ajouta-t-il, qu'il fait bien qu'il n'en peut échapper : il ne s'est jamais plus tourmenté de son ménage : il a eu regret à tous les œufs frais qu'il a mangés pendant sa maladie. Il a voulu savoir à quoi monteroit son enterrement, & même l'a voulu marchander avec moi le jour que je l'ai confessé. Enfin, pour achever comme il l'avoit commencé, deux heures avant que de mourir, il ordonna devant moi à sa femme de l'ensevelir dans un certain vieil drap de sa connoissance qui avoit plus de cent trous. Sa femme lui représenta qu'il y seroit fort mal enseveli; il s'opiniâtra à n'en vouloit point d'autre. Sa femme ne pouvoit y consentir; & parce qu'elle le voyoit en état de ne la pouvoir battre, elle soutint son opinion plus vigoureusement qu'elle n'avoit jamais fait avec lui, sans pourtant sortir du respect qu'une honnête femme doit à un mari fâcheux ou non. Elle lui demanda enfin comment il pourroit paroître dans la vallée de Josaphat, un méchant drap tout troué sur les épaules, & en quel équipage il pensoit ressusciter? Le malade s'en mit en colere; & jurant comme il avoit accou-

tumé en sa santé: Hé, morbleu, vilaine! s'écria-t-il, je ne veux point ressusciter. J'eus autant de peine à m'empêcher de rire, qu'à lui faire comprendre qu'il avoit offensé Dieu, se mettant en colere, & plus encore par ce qu'il avoit dit à sa femme, qui étoit en quelque façon une impiété. Il en fit un acte de contrition tel quel, & encore lui fallut-il donner parole qu'il ne seroit point enseveli dans un autre drap que celui qu'il avoit choisi. Mon frere qui s'étoit éclaté de rire quand il avoit renoncé si hautement & si clairement à sa résurrection, ne pouvoit s'empêcher d'en rire encore toutes les fois qu'il y songeoit. Le frere du défunt s'en étoit formalisé, & de paroles en paroles, mon frere & lui, tous deux aussi brutaux l'un que l'autre, s'étoient entre-harpés, après s'être donné mille coups de poing, & se battoient peut-être encore si on ne les avoit séparés. Le curé acheva ainsi sa relation, adressant sa parole au Destin, parce que Léandre ne lui donnoit pas grande attention. Il prit congé des comédiens, après leur avoir en-

core

côre offert son service ; & le Destin tâcha de consoler l'affligé, Léandre lui donnant les meilleures espérances dont il se put aviser. Tout brisé qu'il étoit le pauvre garçon, il regardoit de tems en tems par la fenêtre, pour voir si son valet ne venoit point, comme s'il eût dû venir plus tôt : mais quand on attend quelqu'un avec impatience, les plus sages sont assez sots pour regarder souvent du côté qu'il doit venir, & je finirai par-là mon fixieme chapitre.

---

---

## CHAPITRE VII.

*Terreur panique de Ragotin , suivie de disgraces. Aventures du corps mort. Orage de coups de poing , & autres accidens surprenans , dignes d'avoir place en cette véritable Histoire.*

**LÉANDRE** regardoit donc par la fenêtre de sa chambre , du côté qu'il attendoit son valet , quand tournant la tête de l'autre côté il vit arriver le petit Ragotin botté jusqu'à la ceinture , monté sur un petit mulet , & ayant à ses étriers comme deux estafiers , la Rancune d'un côté & l'Olive de l'autre. Ils avoient appris de village en village des nouvelles du Destin , & à force de l'avoir suivi , l'avoient enfin trouvé. Le Destin descendit en-bas au-devant d'eux , & les fit monter dans la chambre. Ils ne reconnurent point d'abord le jeune Léandre , qui avoit changé de mine aussi bien que d'habit. Afin qu'on ne le connût pas pour ce qu'il étoit , le Destin lui commanda

d'aller faire apprêter le souper, avec la même autorité dont il avoit coutume de lui parler; & les comédiens qui le reconnurent par-là, ne lui eurent pas plutôt dit qu'il étoit bien brave, que le Destin répondit pour lui, & leur dit, qu'un oncle riche qu'il avoit au bas Maine, l'avoit équipé de pied en cap, comme ils le voyoient, & même lui avoit donné de l'argent pour l'obliger à quitter la comédie, ce qu'il n'avoit pas voulu faire, & ainsi l'avoit laissé sans lui dire adieu. Le Destin & les autres s'entre-demanderent des nouvelles de leur quête, & ne s'en dirent point. Ragotin asfura le Destin qu'il avoit laissé les comédiennes en bonne santé, quoique fort affligées de l'enlèvement de mademoiselle Angélique. La nuit vint, on soupa, & les nouveaux venus burent autant que les autres burent peu. Ragotin se mit en bonne humeur, défia tout le monde à boire comme un fanfaron de taverne qu'il étoit, fit le plaissant, & chanta des chansons en dépit de tout le monde: mais n'étant pas secondé, & le beau-frere de l'hôte ayant représenté à la compagnie que ce n'étoit pas

bien fait de faire la débauche auprès d'un mort, Ragotin en-fit moins de bruit & en but plus de vin. On se coucha, le Destin & Léandre dans la chambre qu'ils avoient déjà occupée ; Ragotin, la Rancune & l'Olive dans une petite chambre qui étoit auprès de la cuisine, & à côté de celle où étoit le corps du défunt qu'on n'avoit pas encore commencé d'ensevelir. L'hôtesse coucha dans une chambre haute, qui étoit voisine de celle où couchoient le Destin & Léandre, & elle s'y mit pour n'avoir pas devant les yeux l'objet funeste d'un mari mort, & pour recevoir les consolations de ses amis, qui la vinrent visiter en grand nombre ; car elle étoit une des plus grosses dames du bourg, & y avoit toujours été autant aimée de tout le monde, que son mari y avoit toujours été haï. Le silence régnoit dans l'hôtellerie ; les chiens y dormoient, puisqu'ils n'aboyoient point ; tous les autres animaux y dormoient aussi, ou le devoient faire, & cette tranquillité-là duroit encore entre deux & trois heures du matin, quand tout-à-coup Ragotin se mit à crier de toute sa force, que la Ran-



eune étoit mort. Tout d'un tems il éveilla l'Olive , alla faire lever le Destin & Léandre , & les fit descendre dans sa chambre pour venir pleurer , ou du moins voir la Rancune qui venoit de mourir subitement à son côté , à ce qu'il disoit. Le Destin & Léandre le suivirent ; & la premiere chose qu'ils virent en entrant dans la chambre , ce fut la Rancune , qui se promenoit dans la chambre en homme qui se porte bien , quoique cela soit assez difficile après une mort subite. Ragotin , qui entroit le premier , ne l'eut pas plutôt apperçu , qu'il se retira en arriere , comme s'il eût été prêt de marcher sur un serpent , ou de mettre le pied dans un trou. Il fit un grand cri , devint pâle comme un mort , & heurta si rudement le Destin & Léandre , lorsqu'il se jetta hors de la chambre à corps perdu , qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne les portât par terre. Cependant que sa peur le fait fuir jusques dans le jardin de l'hôtellerie , où il hasarde de se morfondre , le Destin & Léandre demandent à la Rancune des particularités de sa mort. La Rancune leur dit qu'il n'en savoit pas tant que Ragotin ,

& ajouta qu'il n'étoit pas sage. L'Olive cependant rioit comme un fou ; la Rancune demeuroid froid sans parler selon sa coutume , & l'Olive & lui ne se déclaroient pas davantage. Léandre alla après Ragotin , & le trouva caché derriere un arbre , tremblant de peur plus que de froid , quoiqu'il fût en chemise. Il avoit l'imagination si pleine de la Rancune mort , qu'il prit d'abord Léandre pour son fantôme , & pensa s'enfuir quand il s'approcha de lui. Là-dessus , le Destin arriva , qui lui parut aussi autre fantôme. Ils n'en purent tirer la moindre parole , quelque chose qu'ils lui pussent dire ; & enfin ils le prirent sous les bras pour le remener dans sa chambre : mais dans le tems qu'ils alloient sortir du jardin , la Rancune s'étant présenté pour y entrer , Ragotin se défit de ceux qui le tenoient , & s'alla jeter , regardant derriere lui d'un œil égaré , dans une grosse touffe de rosiers , où il s'embarrassa depuis les pieds jusqu'à la tête , & ne s'en put tirer assez vite pour s'empêcher d'être joint par la Rancune , qui l'appella cent fois fou , & lui dit qu'il le falloit enchaîner. Ils le tire-

rent à trois hors de la touffe de rosiers où il s'étoit fourré. La Rancune lui donna une claque sur la peau nue , pour lui faire voir qu'il n'étoit pas mort ; & enfin le petit homme effrayé fut remené dans sa chambre , & remis dans son lit ; mais à peine y fut-il , qu'une clameur de voix féminines , qu'ils entendirent dans la chambre voisine , leur donna à deviner ce que ce pouvoit être. Ce n'étoit point les plaintes d'une femme affligée , c'étoient des cris effroyables de plusieurs femmes ensemble , comme quand elles ont peur. Le Destin y alla , & trouva quatre ou cinq femmes avec l'hôtesse qui cherchoient sous les lits , regardoient dans la cheminée , & paroissoient fort effrayées. Il leur demanda ce qu'elles avoient ; & l'hôtesse , moitié hurlant , moitié parlant , lui dit qu'elle ne savoit pas ce qu'étoit devenu le corps de son pauvre mari. En achevant de parler , elle se mit à hurler , & les autres femmes , comme de concert , lui répondirent en chœur ; & toutes ensemble firent un bruit si grand & si lamentable , que tout ce qu'il y avoit de gens dans l'hôtellerie

entra dans la chambre , & ce qu'il y avoit de voisins & de passans entra dans l'hôtellerie. Dans ce tems-là , un maître chat s'étoit saisi d'un pigeon qu'une servante avoit laissé demi-lardé sur la table de la cuisine , & se sauvant avec sa proie dans la chambre de Ragotin , s'étoit caché sous le lit , où il avoit couché avec la Rancune. La servante le suivit , un bâton de fagot à la main ; & , regardant sous le lit pour voir ce qu'étoit devenu son pigeon , elle se mit à crier tant qu'elle put, qu'elle avoit trouvé son maître , & le répéta si souvent , que l'hôtesse & les autres femmes vinrent à elle. La servante sauta au cou de sa maîtresse , lui disant qu'elle avoit trouvé son maître , avec un si grand transport de joie , que la pauvre veuve eut peur que son mari ne fût ressuscité ; car on remarqua qu'elle devint pâle comme un criminel qu'on juge. Enfin la servante les fit regarder sous le lit , où ils apperçurent le corps mort dont ils étoient tant en peine. La difficulté ne fut pas si grande à le tirer de-là , quoiqu'il fût bien pesant , qu'à savoir qui l'y avoit mis. On le rapporta dans la chambre , où l'on

commença de l'ensevelir. Les comédiens se retirèrent dans celle où avoit couché le Destin , qui ne pouvoit rien comprendre dans ces bizarres accidens. Pour Léandre , il n'avoit dans la tête que sa chere Angélique ; ce qui le rendoit aussi rêveur , que Ragotin étoit fâché de ce que la Rancune n'étoit pas mort , dont les railleries l'avoient si fort mortifié , qu'il ne parloit plus , contre sa coutume de parler incessamment , & de se mêler en toutes sortes de conversations , à propos ou non. La Rancune & l'Olive s'étoient si peu étonnés , & de la terreur panique de Ragotin , & de la transmigration d'un corps mort d'une chambre à l'autre , sans aucun secours humain , au moins dont on eût connoissance , que le Destin se douta qu'ils avoient grande part dans le prodige. Cependant l'affaire s'éclaircissoit dans la cuisine de l'hôtellerie. Un valet de charue , revenu des champs pour dîner , ayant ouï conter à une servante avec grande frayeur , que le corps de son maître s'étoit levé de lui-même & avoit marché , lui dit qu'en passant par la cuisine à la pointe du jour , il

avoit vu deux hommes en chemise qui le portoient sur leurs épaules dans la chambre où l'on l'avoit trouvé. Le frere du mort ouït ce que disoit le valet, & trouva l'action fort mauvaise. La veuve le fut aussi-tôt, & ses amies aussi; les uns & les autres s'en scandaliserent bien fort, & conclurent tous d'une voix qu'il falloit que ces hommes-là fussent des forciers, qui vouloient faire quelque méchanceté de ce corps mort. Dans le tems que l'on jugeoit si mal de la Rancune, il entra dans la cuisine pour faire porter à déjeuner dans leur chambre. Le frere du défunt lui demanda pourquoi il avoit porté le corps de son frere dans sa chambre? La Rancune, bien loin de lui répondre, ne le regarda pas seulement. La veuve lui fit la même question; il eut la même indifférence pour elle, ce que la bonne dame n'eut pas pour lui. Elle lui sauta aux yeux, furieuse comme une lionne à qui on a ravi ses petits; (j'ai peur que la comparaison ne soit ici trop magnifique.) Son beau-frere donna un coup de poing à la Rancune, les amis de l'hôtesse ne l'épargnerent pas; les servantes s'en mê-

lerent , les valets aussi : mais il n'y avoit pas place en un homme seul pour tant de frappeurs , & ils s'entre-nuisoient les uns aux autres. La Rancune seul contre plusieurs , & par conséquent plusieurs contre lui , ne s'étonna point du nombre de ses ennemis , en faisant de nécessité vertu , commença à jouer des bras de toute la force que Dieu lui avoit donné , laissant le reste au hasard. Jamais combat inégal ne fut plus disputé ; mais aussi la Rancune , conservant son jugement dans le péril , se servoit de son adresse aussi-bien que de sa force , ménageoit ses coups , & les faisoit profiter le plus qu'il pouvoit. Il donna tel soufflet , qui ne donnant pas à plomb sur la premiere joue qu'il rencontroit , & ne faisant que glisser , s'il faut ainsi dire , alloit jusqu'à la seconde , même troisieme joue , parce qu'il donnoit la plupart de ses coups en faisant la demi-pirouette ; & tel soufflet tira trois sons différens de trois différentes mâchoires. Au bruit des combattans , l'Olive descendit dans la cuisine ; & à peine eut-il le tems de discerner son compagnon d'entre tous ceux qui se battoient , qu'il se vit battre ,

& même plus que lui , de qui la vigoureuse résistance commençoit à se faire craindre. Deux ou trois donc des plus maltraités par la Rancune , se jetterent sur l'Olive , peut-être pour se racquitter. Le bruit en augmenta , & en même tems l'hôtesse reçut un coup de poing dans son petit oeil , qui lui fit voir cent mille chandelles ( c'est un nombre certain pour un incertain ) , & la mit hors de combat. Elle hurla plus fort & plus franchement qu'elle n'avoit fait à la mort de son mari. Ses hurlemens attirerent les voisins dans la maison , & firent descendre dans la cuisine le Destin & Léandre. Quoiqu'ils y vinssent avec un esprit de pacification , on leur fit d'abord la guerre sans la leur déclarer. Les coups de poing ne leur manquerent pas ; & ils n'en laisserent point manquer ceux qui leur en donnerent. L'hôtesse , ses amies & ses servantes , crioient aux voleurs , & n'étoient plus que les spectatrices du combat ; les unes les yeux pochés , les autres le nez sanglant ; les autres les mâchoires brisées , & toutes décoiffées. Les voisins avoient pris parti pour la voisine , contre ceux qu'elle



qu'elle appelloit voleurs. Il faudroit une meilleure plume que la mienne pour bien représenter les beaux coups de poing qui s'y donnerent. Enfin l'animosité & la fureur se rendant maîtresse des uns & des autres, on commençoit à se saisir des broches & des meubles qui peuvent se jeter à la tête, quand le curé entra dans la cuisine, & tâcha de faire cesser le combat. En vérité, quelque respect que l'on eût pour lui, il eût bien eu de la peine à séparer les combattans, si leur lassitude ne s'en fût mêlée. Tous actes d'hostilité cessèrent donc de part & d'autre, & non pas le bruit; car chacun voulant parler le premier, & les femmes plus que les hommes avec leurs voix de fausset, le pauvre bon-homme fut contraint de se boucher les oreilles & de gagner la porte. Cela fit taire les plus tumultueux. Il rentra dans le champ de bataille; & le frere de l'hôte, ayant pris la parole par son ordre, lui fit des plaintes du corps mort transporté d'une chambre à l'autre. Il eût exagéré la méchante action plus qu'il ne fit, s'il eût eu moins de sang à cracher qu'il n'en avoit, outre

celui qui sortoit de son nez , qu'il ne pouvoit arrêter. La Rancune & l'Olive avouerent ce qu'on leur imputoit , & protestèrent qu'ils ne l'avoient pas fait à mauvaise intention ; mais seulement pour faire peur à un de leurs camarades , comme ils avoient fait. Le curé les en blâma fort , & leur fit comprendre la conséquence d'une telle entreprise , qui passoit la raillerie ; & comme il étoit homme d'esprit , & avoit grand crédit parmi ses paroissiens , il n'eut pas grand'peine à pacifier le différend ; & qui plus il y mit , plus il y perdit. Mais la discorde aux crins de couleur n'avoit pas encore fait dans cette maison-là tout ce qu'elle avoit envie d'y faire. On ouït dans la chambre haute des hurlemens , non guere différens de ceux que fait un pourceau qu'on égorge ; & celui qui les faisoit n'étoit autre que le petit Ragotin. Le curé , les comédiens & plusieurs autres coururent à lui , & le trouverent tout le corps , à la réserve de la tête , enfoncé dans un grand coffre de bois , qui servoit à serrer le linge de l'hôtellerie ; & ce qui étoit de plus fâcheux pour le

pauvre encoffré , le dessus du coffre , fort pesant & massif , étoit tombé sur ses jambes , & les pressoit d'une maniere fort douloureuse à voir. Une puissante servante , qui n'étoit pas loin du coffre quand ils entrèrent , & qui leur paroissoit fort émue , fut soupçonnée d'avoir si mal placé Rago-  
 gotin. Il étoit vrai , & elle en étoit toute fiere ; si bien que s'occupant à faire un des lits de la chambre , elle ne daigna pas regarder de quelle façon on tiroit Rago-  
 gotin du coffre , ni même répondre à ceux qui lui demanderent d'où venoit le bruit qu'on avoit entendu. Cependant le demi-  
 homme fut tiré de sa chauffe-trape , & ne fut pas plus tôt sur ses pieds , qu'il courut à une épée. On l'empêcha de la prendre ; mais on ne put l'empêcher de joindre la grande servante , qu'il ne put aussi empê-  
 cher qu'elle ne lui donnât un si grand coup sur la tête , que tout le vaste siege de son étroite raison en fut ébranlé. Il en fit trois pas en arriere ; mais c'eût été reculer pour mieux sauter , si l'Olive ne l'eût retenu par ses chausses , comme il alloit s'élancer comme un serpent contre sa redoutable

ennemie. L'effort qu'il fit , quoique vain , fut fort violent ; la ceinture de ses chausses s'en rompit , & le silence aussi de l'assistance , qui se mit à rire. Le curé en oublia sa gravité , & le frere de l'hôte de faire le triste. Le seul Ragotin n'avoit pas envie de rire , & sa colere s'étoit tournée contre l'Olive , qui , s'en sentant injurié , le prit tout brandi , comme l'on dit à Paris , le jetta sur le lit que faisoit la servante ; & là , d'une force d'Hercule , il acheva de faire tomber ses chausses , dont la ceinture étoit déjà rompue ; & , haussant & baissant les mains dru & menu sur ses cuisses & sur les lieux voisins , en moins de rien les rendit rouges comme de l'écarlate. Le hasardeux Ragotin se précipita courageusement du lit en-bas ; mais un coup si hardi n'eut pas le succès qu'il méritoit : son pied entra dans un pot de chambre , que l'on avoit laissé dans la ruelle du lit pour son grand malheur , & y entra si avant , que ne l'en pouvant retirer à l'aide de son autre pied , il n'osa sortir de la ruelle du lit où il étoit , de peur de divertir davantage la compagnie ,

& d'attirer sur soi la raillerie , qu'il entendoit moins que personne du monde. Chacun s'étonnoit fort de le voir si tranquille , après avoir été si ému ; la Rancune se douta que ce n'étoit pas sans cause. Il le fit sortir de la ruelle du lit , moitié bon gré , moitié par force , & lors tout le monde vit où étoit l'enclouure ; & personne ne put s'empêcher de rire , voyant le pied de métal que s'étoit fait le petit homme. Nous le laisserons foulant l'étain d'un pied superbe , pour aller recevoir un train qui entra en même tems dans l'hôtellerie.

## CHAPITRE VIII.

*Ce qui arriva du pied de Ragotin.*

SI Ragotin eût pu de son chef , & sans l'aide de ses amis , se dépoter le pied , je veux dire le tirer hors du méchant pot de chambre où il étoit si malheureusement entré , sa colere eût pour le moins duré le reste du jour ; mais il fut contraint de rabattre quelque chose de son orgueil naturel , & de filer doux , priant humblement le Destin & la Rancune de travailler à la liberté de son pied droit ou gauche , je n'ai pas su lequel. Il ne s'adressa pas à l'Olive , à cause de ce qui s'étoit passé entre eux ; mais l'Olive vint à son secours sans se faire prier , & ses deux camarades & lui firent ce qu'ils purent pour le soulager. Les efforts que le petit homme avoit faits pour tirer son pied hors du pot , l'avoient enflé , & ceux que faisoient le Destin & l'Olive l'enfloient encore davantage. La Rancune y avoit d'abord mis la

main ; mais si mal-adroitement , ou plutôt si malicieusement , que Ragotin crut qu'il le vouloit estropier à perpétuité. Il l'avoit prié instamment de ne s'en mêler plus ; il pria les autres de la même chose , & se coucha sur un lit , en attendant qu'on lui eût fait venir un ferrurier , pour lui limer le pot de chambre sur le pied. Le reste du jour se passa assez pacifiquement dans l'hôtellerie , & assez tristement entre le Destin & Léandre ; l'un fort en peine de son valet , qui ne revenoit point lui apprendre des nouvelles de sa maîtresse , comme il lui avoit promis , & l'autre ne se pouvant réjouir , éloigné de sa chere mademoiselle de l'Etoile ; outre qu'il prenoit part à l'enlèvement de mademoiselle Angélique , & que Léandre lui faisoit pitié , sur le visage duquel il voyoit toutes les marques d'une extrême affliction. La Rancune & l'Olive prirent bientôt parti avec quelques habitans du bourg qui jouoient à la boule ; & Ragotin , après avoir fait travailler à son pied , dormit le reste du jour , soit qu'il en eût envie, ou qu'il fût bien aise de ne paroître pas en public , après les

mauvaises affaires qui lui étoient arrivées. Le corps de l'hôte fut porté à sa dernière demeure ; & l'hôtesse , nonobstant les belles pensées de la mort , que lui devoit avoir données celle de son mari , ne laissa pas de faire payer en Arabe deux Anglois , qui alloient de Bretagne à Paris. Le soleil venoit de se coucher , quand le Destin & Léandre , qui ne pouvoient quitter la fenêtre de leur chambre , virent arriver dans l'hôtellerie un carosse à quatre chevaux , suivi de trois hommes de cheval , & de quatre ou cinq laquais. Une servante les vint prier de vouloir céder leur chambre au train qui venoit d'arriver ; & ainsi Ragotin fut obligé de se faire voir , quoiqu'il eût envie de garder la chambre , & suivit le Destin & Léandre dans celle où le jour précédent il avoit cru avoir vu mort la Rancune. Le Destin fut reconnu dans la cuisine de l'hôtellerie par un des messieurs du carosse , ce même conseiller du parlement de Rennes , avec qui il avoit fait connoissance pendant les noces qui furent si malheureuses à la pauvre la Caverne. Ce sénateur Breton demanda au Destin des nou-



velles d'Angélique, & lui témoigna d'avoir du déplaisir de ce qu'elle n'étoit point retrouvée. Il se nommoit la Garouffiere, ce qui me fait croire qu'il étoit plutôt Angevin que Breton; car on ne voit pas plus de noms bas-Bretons commencer par ker, que l'on en voit d'Angevins terminer en iere, de Normands en ville, de Picards en cour, & des peuples voisins de la Garonne en ac. Pour revenir à monsieur de la Garouffiere, il avoit de l'esprit, comme je vous ai déjà dit, & ne se croyoit point homme de province en nulle manière, venant d'ordinaire hors de son semestre manger quelque argent dans les auberges de Paris, & prenant le deuil quand la cour le prenoit. Ce qui bien vérifié & enregistré, devroit être une lettre, non pas de noblesse tout-à-fait, mais de bonne bourgeoisie, si j'ose ainsi parler. De plus, il étoit bel esprit, par la raison que tout le monde presque se pique d'être sensible aux divertissemens de l'esprit, tant ceux qui les connoissent, que les ignorans présomptueux ou brutaux, qui jugent témérairement des vers & de la prose, eucore qu'ils

eroient qu'il y a eu du déshonneur à bien écrire, & qu'ils reprocheroient, en cas de besoin, à un homme qu'il fait des livres, comme ils lui reprocheroient qu'il fait de la fausse monnoie. Les comédiens s'en trouvent bien. Ils en sont caressés davantage dans les villes où ils représentent; car étant les perroquets ou saïsonnets des Poëtes, & même quelques-uns d'entr'eux qui sont nés avec de l'esprit, se mêlant quelquefois de faire des comédies, ou de leur propre fonds, ou de parties empruntées, il y a quelque sorte d'ambition à les connoître ou à les hanter. De nos jours on a rendu en quelque façon justice à leur profession, & on les estime plus que l'on ne faisoit autrefois. Aussi est-il vrai qu'en la comédie le peuple trouve un divertissement des plus innocens, & qui peut à la fois instruire & plaire. Elle est aujourd'hui purgée, au moins à Paris, de tout ce qu'elle avoit de licencieux. Il seroit à souhaiter qu'elle le fût aussi des filous, des pages & des laquais, & autres ordures du genre humain, que la facilité de prendre des manteaux y attire encore plus que ne

faisoient autrefois les mauvaises plaisanteries des farceurs : mais aujourd'hui la farce est comme abolie ; & j'ose dire qu'il y a des compagnies particulieres où l'on rit de bon cœur des équivoques basses & sales qu'on y débite, desquelles on se scandaliserait dans les premières loges de l'hôtel de Bourgogne. Finissons la digression. Monsieur de la Garouffiere fut ravi de trouver le Destin dans l'hôtellerie, & lui fit promettre de souper avec la compagnie du carosse, qui étoit composée du nouveau marié du Mans, & de la nouvelle mariée qu'il menoit en son pays de Laval, de madame sa mere, j'entends du marié ; d'un gentilhomme de la province ; d'un avocat du conseil, & de monsieur de la Garouffiere, tous parens les uns des autres, & que le Destin avoit vus à la noce ou mademoiselle Angélique avoit été enlevée. Ajoutez à tous ceux que je viens de nommer, une servante ou femme-de-chambre, & vous trouverez que le carosse qui les portoit, étoit bien plein : outre que madame Bouvillon (c'est ainsi que s'appelloit la mere du marié) étoit

une des plus grosses femmes de France ; quoique des plus courtes ; & l'on m'a assuré qu'elle portoit d'ordinaire sur elle, bon an , mal an , trente quintaux de chair, sans les autres matieres pesantes ou solides qui entrent dans la composition du corps humain. Après ce que je viens de vous dire, vous n'aurez pas peine à croire qu'elle étoit très-succulente , comme sont toutes les femmes ragottes. On servit à souper. Le Destin y parut avec sa bonne mine , qui ne le quittoit point , & qui n'étoit point altérée alors par du linge sale , Léandre lui en ayant prêté du blanc. Il parla peu , selon sa coutume ; & quand il eut parlé autant que les autres , qui parlerent beaucoup , il n'eût peut-être pas tant dit de choses inutiles qu'ils en dirent. La Garouffiere lui servit de tout ce qu'il y avoit de meilleur sur la table. Madame Bouvillon en fit de même à l'envi de la Garouffiere , avec si peu de discrétion , que tous les plats de la table se trouverent vides en un moment , & l'assiette du Destin si pleine d'ailes & de cuisses de poulets , que

je

Je me suis souvent étonné depuis comment on avoit pu faire par hasard une si haute pyramide de viande , sur si peu de base qu'est le cul d'une assiette. La Garouffiere n'y prenoit pas garde , tant il étoit attentivement occupé à parler de vers au Destin , & à lui donner bonne opinion de son esprit. Madame Bouvillon , qui avoit aussi son dessein , continuoit toujours ses bons offices au comédien ; & ne trouvant plus de poulets à couper , fut réduite à lui servir des tranches de gigot de mouton. Il ne savoit où les mettre , & en tenoit une en chacune de ses mains pour leur trouver place quelque part , quand le gentilhomme , qui ne s'en voulut pas taire au préjudice de son appétit , demanda au Destin en fouriant , s'il mangeroit bien tout ce qui étoit sur son assiette : le Destin y jeta les yeux , & fut bien étonné d'y voir presque au niveau de son menton la pile de poulets dépecés , dont la Garouffiere & la Bouvillon avoient érigé un trophée à son mérite. Il en rougit , & ne put s'empêcher d'en rire ; la Bouvillon en fut défaite ; la Garouffiere en rit bien fort , & donna si bien

le branle à toute la compagnie , qu'elle en éclata à quatre ou cinq reprises. Les valets reprirent où leurs maîtres avoient quitté , & rirent à leur tour ; ce que la jeune mariée trouva si plaisant , que s'étouffant de rire en commençant de boire , elle couvrit le visage de sa belle-mere & celui de son mari , de la plus grande partie de ce qui étoit dans son verre , & distribua le reste sur la table & sur les habits de ceux qui y étoient assis. On recommença à rire , & la Bouvillon fut la seule qui n'en rit point , mais qui rougit beaucoup , & regarda d'un œil courroucé sa pauvre bru , ce qui rabattit un peu de sa joie. Enfin , on acheva de rire , parce que l'on ne peut pas rire toujours. On s'essuya les yeux ; la Bouvillon & son fils s'essuyèrent le vin qui leur dégouttoit des yeux & du visage ; & la jeune mariée leur en fit des excuses , ayant encore bien de la peine à s'empêcher de rire. Le Destin mit son assiette au milieu de la table , & chacun y prit ce qui lui appartenoit. On ne put parler d'autre chose tant que le soupé dura , & la raillerie bonne ou mauvaise en fut poussée bien loin , quoique

le sérieux dont s'arma mal-à-propos madame Bouvillon troublât en quelque façon la gaieté de la compagnie. Aussi-tôt qu'on eut desservi, les dames se retirèrent dans leurs chambres; l'avocat & le gentilhomme se firent donner des cartes, & jouèrent au piquet. La Garouffière & le Destin, qui n'étoient pas de ceux qui ne savent que faire quand ils ne jouent point, s'entretinrent ensemble fort spirituellement, & firent peut-être une des plus belles conversations qui se soit jamais faite dans une hôtellerie du bas Maine. La Garouffière parla, à dessein, de tout ce qu'il croyoit devoir être le plus caché à un comédien, de qui l'esprit a ordinairement de plus étroites limites que la mémoire; & le Destin en discourut comme un homme fort éclairé, & qui savoit bien son monde. Entr'autres choses il fit, avec tout le discernement imaginable, la distinction des femmes qui ont beaucoup d'esprit, & qui ne le font paroître que quand elles ont à s'en servir, d'avec celles qui ne s'en servent que pour le faire paroître; & de celles qui envient aux mauvais plaisans leurs qua-

lités de drôles & de bons compagnons ; qui rient des allusions & équivoques licencieuses ; qui en font elles-mêmes , & pour tout dire , qui sont des rieuses du quartier , d'avec celles qui font la plus aimable partie du beau monde , & qui sont de la cabale. Il parla aussi des femmes qui savent aussi-bien écrire que les hommes qui s'en mêlent ; & quand elles ne donnent point au public les productions de leur esprit , qui ne le font que par modestie. La Garouffiere , qui étoit fort honnête homme , qui se connoissoit bien en honnêtes gens , ne pouvoit comprendre comment un comédien de campagne pouvoit avoir une si parfaite connoissance de la véritable honnêteté. Et pendant qu'il l'admire en soi-même , & que l'avocat & le gentilhomme , qui ne jouoient plus , parce qu'ils s'étoient querrellés sur une carte tournée , bâillent fréquemment de trop grande envie de dormir , on leur vint dresser trois lits dans la chambre où ils avoient soupé , & le Destin se retira dans celle de ses camarades , où il coucha avec Léandre.



## C H A P I T R E IX.

*Autre disgrâce de Ragotin.*

LA Rancune & Ragotin coucherent ensemble. Pour l'Olive , il passa une partie de la nuit à recoudre son habit , qui s'étoit découfu en plusieurs endroits , quand il s'étoit harpé avec le colere Ragotin. Ceux qui ont connu particulièrement ce petit Manceau , ont remarqué que toutes les fois qu'il avoit à se gourmer contre quelqu'un , ( ce qui lui arrivoit souvent ) il avoit toujours découfu ou déchiré les habits de son ennemi , en tout ou en partie. C'étoit son coup sûr ; & qui eût eu à faire contre lui à coups de poing en combat assigné , eût pu défendre son habit , comme on défend le visage en faisant des armes. La Rancune lui demanda , en se couchant , s'il se trouvoit mal , parce qu'il avoit fort mauvais visage ; Ragotin lui dit qu'il ne s'étoit jamais mieux porté. Ils ne furent pas long-tems à s'endormir ; & bien en prit à Rago-

tin de ce que la Rancune respecta la bonne compagnie qui étoit arrivée dans l'hôtellerie, & n'en voulut pas troubler le repos : sans cela, le petit homme eût mal passé la nuit. L'Olive cependant travailloit à son habit ; & , après y avoir fait tout ce qu'il y avoit à faire, il prit les habits de Ragotin, & aussi adroitement qu'auroit fait un tailleur ; il en étrécit le pourpoint & les chausses, & les remit en leur place ; & , ayant passé la plus grande partie de la nuit à coudre & à découdre, se coucha dans le lit où dormoient Ragotin & la Rancune. On se leva de bonne heure, comme on fait toujours dans les hôtelleries, où le bruit commence avec le jour. La Rancune dit encore à Ragotin qu'il avoit mauvais visage ; l'Olive lui dit la même chose. Il commença de le croire, & trouvant en même tems son habit trop étroit de plus de quatre doigts, il ne douta plus qu'il n'eût enflé d'autant dans le peu de tems qu'il avoit dormi, & s'effraya fort d'une enflure si subite. La Rancune & l'Olive lui exagéroient toujours son mauvais visage ; & le Destin & Léandre,

qu'ils avoient avertis de la tromperie , lui dirent aussi qu'il étoit fort changé. Le pauvre Ragotin en avoit la larme à l'œil ; le Destin ne put s'empêcher d'en sourire , dont il se fâcha bien fort. Il alla dans la cuisine de l'hôtellerie , où tout le monde lui dit ce que lui avoient dit les comédiens , même les gens du carosse , qui , ayant une grande traite à faire , s'étoient levés de bonne heure. Ils firent déjeuner les comédiens avec eux , & tout le monde but à la santé de Ragotin malade , qui , au lieu de leur en faire civilité , s'en alla , grondant contre eux & fort désolé , chez le chirurgien du bourg , à qui il rendit compte de son enflure. Le chirurgien discourut de la cause & de l'effet de son mal , qu'il connoissoit aussi peu que l'algebre , & lui parla un quart-d'heure durant en termes de son art , qui n'étoient non plus à propos au sujet , que s'il lui eût parlé du prêtre Jean. Ragotin s'en impatienta , & lui demanda , jurant Dieu admirablement bien pour un petit homme , s'il n'avoit autre chose à lui dire. Le chirurgien vouloit encore raisonner ; Ragotin le voulut

battre ; & l'eût fait , s'il ne se fût humilié devant ce colere malade , à qui il tira trois palettes de sang , & lui ventoufa les épaules , vaille que vaille. La cure venoit d'être achevée , quand Léandre vint dire à Ragotin , que s'il lui vouloit promettre de ne se fâcher point , il lui apprendroit une méchanceté qu'on lui avoit faite. Il promit plus que Léandre ne voulut , & jura , sur sa damnation éternelle , de tenir tout ce qu'il promettoit. Léandre dit qu'il vouloit avoir des témoins de son serment ; & le remenant dans l'hôtellerie , où , en la présence de tout ce qu'il y avoit de maîtres & de valets , il le fit jurer de nouveau , & lui apprit qu'on lui avoit étréci ses habits. Ragotin d'abord en rougit de honte ; & puis pâlisant de colere , il alloit enfreindre son horrible serment , quand sept ou huit personnes se mirent à lui faire des remontrances à la fois avec tant de véhémence , que bien qu'il jurât de toute sa force , on n'en entendit rien. Il cessa de parler ; mais les autres ne cessèrent pas de lui crier aux oreilles , & le firent si long-tems , que le pauvre homme

en pensa perdre l'ouïe : enfin , il s'en tira mieux qu'on ne pensoit , & se mit à chanter , de toute sa force , les premières chansons qui lui vinrent à la bouche ; ce qui changea le grand bruit de voix confuses , en de grands éclats de risées , qui passèrent des maîtres aux valets , & du lieu où se passa l'action , dans tous les endroits de l'hôtellerie , où différens sujets attiroient différentes personnes. Tandis que le bruit de tant de personnes qui rioient ensemble , diminue peu-à-peu , & se perd dans l'air , de façon à-peu-près que fait la voix des échos , le chronologiste finira le présent chapitre , sous le bon plaisir du lecteur bienévolé ou malévolé , ou tel que le ciel l'aura fait naître.

## CHAPITRE X.

*Comment Madame Bouvillon ne put résister à une tentation, & eut une bosse au front.*

LE carosse qui avoit à faire une grande journée , fut prêt de bonne heure. Les sept personnes qui l'emplissoient à bonne mesure , s'y entassèrent. Il partit ; & à dix pas de l'hôtellerie , l'essieu se rompit par le milieu. Le cocher en maudit sa vie ; on le gronda , comme s'il eût été responsable de la durée de son essieu. Il se fallut tirer du carosse un à un , & reprendre le chemin de l'hôtellerie. Les habitans du carosse échoué furent fort embarrassés , quand on leur dit , qu'en tout le pays il n'y avoit point de charron plus près , que celui d'un gros bourg à trois lieues de-là. Ils tinrent conseil , & ils ne résolurent rien , voyant bien que leur carosse ne seroit pas en état de rouler que le jour suivant. La Bouvillon , qui s'étoit conservé

une grande autorité sur son fils , parce que tout le bien venoit d'elle , lui commanda de monter sur un des chevaux qui portoient les valets de chambre , & de faire monter sa femme sur l'autre , pour aller rendre visite à un vieil oncle qu'elle avoit , curé du même bourg où on étoit allé chercher un charron. Le seigneur de ce bourg étoit parent du conseiller , & connu de l'avocat & du gentilhomme. Il leur prit envie de l'aller voir de compagnie. L'hôtesse leur fit trouver des montures , en les louant un peu cher ; & ainsi la Bouvillon , seule de sa troupe , demeura dans l'hôtellerie , se trouvant un peu fatiguée , ou feignant de l'être ; outre que sa taille ronde ne lui permettoit pas même de monter sur un âne , quand on en auroit pu trouver d'assez forts pour la porter. Elle envoya sa servante au Destin , le prier de venir dîner avec elle ; & , en attendant le dîner , se recoiffa , frisa & poudra , se mit un tablier & un peignoir à dentelle , & d'un collet de point de Gênes de son fils , se fit une cornette. Elle tira d'une cassette une des jupes des noces de sa bru , & s'en

para ; enfin , elle se transforma en petite nymphe replette. Le Destin eût bien voulu dîner en liberté avec ses camarades ; mais comment eût-il refusé sa très-humble servante madame Bouvillon , qui l'envoya querir pour dîner ? Aussi-tôt que l'on eut servi , le Destin fut surpris de la voir si gaillardement vêtue. Elle le reçut d'un visage riant , lui prit les mains pour les faire laver , & les lui serra d'une manière qui vouloit dire quelque chose. Il songeoit moins à dîner , qu'au sujet pourquoi il en avoit été prié ; mais la Bouvillon lui reprocha si souvent qu'il ne mangeoit point , qu'il ne s'en put défendre. Il ne savoit que lui dire , outre qu'il parloit peu de son naturel. Pour la Bouvillon , elle n'étoit que trop ingénieuse à se trouver matière de parler. Quand une personne qui parle beaucoup se rencontre tête-à-tête avec une autre qui ne parle guere , & qui ne lui répond pas , elle en parle davantage ; car jugeant d'autrui par soi-même , & voyant qu'on n'a point réparti à ce qu'elle a avancé , comme elle l'auroit fait en pareille occasion , elle croit que ce qu'elle a dit , n'a pas



pas assez plu à son indifférent auditeur ; elle veut réparer sa faute par ce qu'elle dira , qui vaut le plus souvent encore moins que ce qu'elle a déjà dit , & ne dépare point , tant qu'on a de l'attention pour elle. On s'en peut séparer ; mais parce qu'il se trouve de ces infatigables parleurs , qui continuent de parler seuls , quand ils s'en sont mis en humeur en compagnie , je crois que le mieux que l'on puisse faire avec eux , c'est de parler autant & plus qu'eux , s'il se peut. Car tout le monde ensemble ne retiendra pas un grand parleur auprès d'un autre qui lui aura rompu le dé , & le voudra faire auditeur par force. J'appuie cette réflexion-là sur plusieurs expériences , & même je ne fais si je ne suis point de ceux que je blâme. Pour la nompareille Bouvillon , elle étoit la plus grande diseuse de rien qui ait jamais été ; & non-seulement elle parloit seule , mais aussi elle se répondoit. La taciturnité du Destin lui faisant beau jeu , & ayant dessein de lui plaire , elle battit un grand pays. Elle lui conta tout ce qui se passoit dans la ville de Laval où elle faisoit sa demeure ; lui

en fit l'histoire scandaleuse , & ne déchira point de particuliere ou de famille entiere , qu'elle ne tirât du mal qu'elle en disoit , matiere de dire du bien d'elle , protestant à chaque défaut qu'elle remarquoit en son prochain , que pour elle , encore qu'elle eût plusieurs défauts , elle n'avoit pas celui dont elle parloit. Le Destin en fut fort mortifié au commencement , & ne lui répondoit point ; mais enfin il se crut obligé de sourire de tems en tems , & de dire quelquefois , ou cela est fort plaisant , ou cela est fort étrange ; & le plus souvent il dit l'un & l'autre fort mal à propos. On desservit quand le Destin cessa de manger. Madame Bouvillon le fit asseoir auprès d'elle sur le pied d'un lit ; & sa servante , qui laissa sortir celles de l'hôtellerie les premieres en sortant de la chambre , tira la porte après elle. La Bouvillon , qui crut peut-être que le Destin y avoit pris garde , lui dit : voyez un peu cette étourdie , qui a fermé la porte sur nous. Je l'irai ouvrir , s'il vous plaît , lui répondit le Destin. Je ne dis pas cela , répondit la Bouvillon , en l'arrêtant : mais vous

savez bien que deux personnes seules enfermées ensemble , comme ils peuvent faire ce qu'il leur plaira , on en peut aussi croire ce que l'on voudra. Ce n'est pas des personnes qui vous ressemblent que l'on fait des jugemens téméraires , lui répartit le Destin. Je ne dis pas cela , dit la Bouvillon ; mais on ne peut avoir trop de précaution contre la médifance. Il faut qu'elle ait quelque fondement , lui répartit le Destin ; & pour ce qui est de vous & de moi , l'on fait bien le peu de proportion qu'il y a entre un pauvre comédien & une femme de votre condition. Vous plaît-il donc , continua-t-il , que j'aille ouvrir la porte ? Je ne dis pas cela , dit la Bouvillon en l'allant fermer au verrou ; car , ajouta-t-elle , peut-être qu'on ne prendra pas garde si elle est fermée ou non ; & fermée pour fermée , il vaut mieux qu'elle ne se puisse ouvrir que de notre consentement. L'ayant fait comme elle l'avoit dit , elle approcha du Destin son gros visage fort enflammé , & ses petits yeux fort étincelans , & lui donna bien à penser de quelle façon il se tireroit à son

honneur de la bataille que vraisemblablement elle lui alloit présenter. La grosse sensuelle ôta son mouchoir de cou, & étala aux yeux du Destin, qui n'y prenoit pas grand plaisir, dix livres de tetons pour le moins, c'est-à-dire, la troisieme partie de son sein, le reste étant distribué à poids égal sous ses deux aisselles. Sa mauvaïse intention la faisant rougir (car elles rougissent aussi les dévergondées) sa gorge n'avoit pas moins de rouge que son visage, & l'un & l'autre ensemble auroient été pris de loin pour un tapabor d'écarlate. Le Destin rougissoit, mais de pudeur; au lieu que la Bouvillon, qui n'en avoit plus, rougissoit, je vous laisse à penser de quoi. Elle s'écria qu'elle avoit quelque petite bête dans le dos, & se remuant en son harnois, comme quand on y sent quelque démangeaison, elle pria le Destin d'y fourrer la main. Le pauvre garçon le fit en tremblant; & cependant la Bouvillon lui tâtant les flancs au défaut du pourpoint, lui demanda s'il n'étoit point chatouilleux: il falloit combattre ou se rendre, quand Ragotin se fit ouïr de l'autre côté de la

porte , frappant des pieds & des mains , comme s'il l'eût voulu rompre , & criant au Destin qu'il ouvrît promptement. Le Destin tira sa main du dos suant de la Bouvillon , pour aller ouvrir à Ragotin , qui faisoit toujours un bruit de diable ; & voulant passer entre elle & la table assez adroitement pour ne la pas toucher , il rencontra du pied quelque chose qui le fit broncher , & se choqua la tête contre un banc , assez rudement pour en être quelque tems étourdi. La Bouvillon , cependant , ayant repris son mouchoir à la hâte , alla ouvrir à l'impétueux Ragotin , qui en même tems poussant la porte de l'autre côté , de toute sa force , la fit donner si rudement contre le visage de la pauvre dame , qu'elle en eut le nez écaché , & de plus une bosse au front , grosse comme le poing : elle cria qu'elle étoit morte. Le petit étourdi ne lui en fit pas la moindre excuse ; & sautant & répétant , mademoiselle Angélique est retrouvée , mademoiselle Angélique est ici , pensa mettre en colere le Destin , qui appelloit tant qu'il pouvoit la servante de la Bouvillon au se-

cours de sa maîtresse , & n'en pouvoit être entendu , à cause du bruit de Ragotin. Cette servante enfin apporta de l'eau & une serviette blanche. Le Destin & elle réparèrent le mieux qu'ils purent , le dommage que la porte trop rudement poussée avoit fait à la pauvre dame. Quelque impatience qu'eût le Destin de savoir si Ragotin disoit vrai , il ne suivoit point son impétuosité , & ne quitta point la Bouvillon , que son visage ne fût lavé & essuyé , & la bosse de son front bandée , non sans appeller souvent Ragotin étourdi , & qui pour tout cela ne laissa pas de le tirailler pour le faire venir où il avoit envie de le conduire.

## C H A P I T R E X I .

*Des moins divertissans du présent  
Volume.*

IL est vrai que mademoiselle Angélique venoit d'arriver , conduite par le valet de Léandre. Ce valet eut assez d'esprit pour ne donner point à connoître que Léandre fût son maître ; & mademoiselle Angélique fit l'étonnée de le voir si bien vêtu , & fit par adresse ce que la Rancune & l'Olive avoient fait tout de bon. Léandre demandoit à mademoiselle de l'Etoile , & à son valet , qu'il faisoit passer pour un de ses amis , où , & comment il l'avoit trouvée , lorsque Ragotin entra , menant le Destin comme en triomphe , ou plutôt le traînant après soi , parce qu'il n'alloit pas assez vite au gré de son esprit chaud. Le Destin & Angélique s'embrassèrent avec de grands témoignages d'amitié , & avec cette tendresse que ressentent les personnes qui s'aiment , qui , après une longue absence , ou quand n'espérant plus de se

revoir , elles se trouvent ensemble par une rencontre inopinée. Léandre & elle ne se caresserent que de leurs yeux , qui se dirent bien des choses , si peu qu'ils se regarderent , remettant le reste à la première entrevue particulière. Cependant le valet de Léandre commença sa narration , & dit à son maître , comme s'il eût parlé à son ami , qu'après qu'il l'eut quitté pour suivre les ravisseurs d'Angélique , comme il l'en avoit prié , il ne les avoit perdus de vue qu'à la couchée ; & le lendemain jusqu'à un bois , à l'entrée duquel il avoit été étonné d'y trouver mademoiselle Angélique seule , à pied & fort éplorée. Et il ajouta , que lui ayant dit qu'il étoit ami de Léandre , & que c'étoit à sa prière qu'il la suivoit , elle s'étoit fort consolée , & l'avoit conjuré de la conduire au Mans , ou de la mener auprès de Léandre , s'il savoit où le trouver. C'est , continua-t-il , à mademoiselle à vous dire pourquoi ceux qui l'enlevoient l'ont aussi abandonnée ; car je ne lui en ai osé parler , la voyant si affligée pendant le chemin que nous avons fait ensemble ,



que j'ai eu souvent peur que ses sanglots ne la suffoquassent. Les moins curieux de la compagnie eurent grande impatience d'apprendre de mademoiselle Angélique une aventure qui leur sembloit si étrange. Car que pouvoit-on se figurer d'une fille enlevée avec tant de violence , & rendue , ou bien abandonnée si facilement , & sans que les ravisseurs y fussent forcés ? Mademoiselle Angélique pria qu'on fît en sorte qu'elle se pût coucher ; mais l'hôtellerie se trouvant pleine , le bon curé lui fit donner une chambre chez sa sœur , qui logeoit dans la maison voisine , & qui étoit veuve d'un des plus riches fermiers du pays. Angélique n'avoit pas si grand besoin de dormir , que de se reposer ; c'est pour-quoi le Destin & Léandre l'allèrent trouver aussi-tôt qu'ils furent qu'elle étoit dans son lit. Encore qu'elle fût bien aise que le Destin fût confident de son amour , elle ne le pouvoit regarder sans rougir. Le Destin eut pitié de sa confusion ; & , pour l'occuper à autre chose qu'à se défaire , la pria de leur conter ce que le valet de Léandre ne leur avoit pu dire : ce qu'elle

fit en cette sorte. Vous vous pouvez bien figurer quelle fut la surprise de ma mere, & la mienne, lorsque nous promenant dans le parc de la maison où nous étions, nous en vîmes ouvrir une petite porte qui donnoit dans la campagne, & entrer par-là cinq ou six hommes qui se saisirent de moi, sans presque regarder ma mere, & m'emportèrent demi-morte de frayeur jusqu'auprès de leurs chevaux. Ma mere, que vous savez être une des plus résolues femmes du monde, se jeta toute furieuse sur le premier qu'elle trouva, & le mit en un si pitoyable état, que ne pouvant se tirer de ses mains, il fut contraint d'appeler ses compagnons à son aide. Celui qui le secourut, & qui fut assez lâche pour battre ma mere, comme je l'en ouïs vanter par le chemin, étoit l'auteur de l'entreprise. Il ne s'approcha point de moi tant que la nuit dura, pendant laquelle nous marchâmes comme des gens qui fuient, & que l'on suit. Si nous eussions passé par des lieux habités, mes cris étoient capables de les faire arrêter; mais ils se détournèrent autant qu'ils purent de tous les

villages qu'ils trouverent , à la réserve d'un hameau , dont je réveillai tous les habitans par mes cris. Le jour vint ; mon ravisseur s'approcha de moi , & ne m'eut pas si-tôt regardée au visage , que faisant un grand cri , il assembla ses compagnons , & tint avec eux un conseil , qui dura , à mon avis , près d'une demi - heure. Mon ravisseur me paroissoit aussi enragé que j'étois affligée. Il juroit à faire peur à tous ceux qui l'entendoient , & querella presque tous ses camarades. Enfin , leur conseil tumultueux finit , & je ne fais ce qu'on y avoit résolu. On se remit à marcher , & je commençai à n'être plus traitée si respectueusement que je l'avois été. Ils me querelloient toutes les fois qu'ils m'entendoient plaindre , & faisoient des imprécations contre moi , comme si je leur eusse fait bien du mal. Ils m'avoient enlevée , comme vous avez vu , avec un habit de théâtre ; & , pour le cacher , ils m'avoient couverte d'une de leurs casques. Ils trouverent un homme sur le chemin , de qui ils s'informerent de quelque chose. Je fus bien étonnée de voir que c'étoit Léandre ,

& je crois qu'il fut bien surpris de me reconnoître ; ce qu'il fit aussi-tôt que mon habit , que je découvris exprès , & qui lui étoit fort connu , lui frappa la vue en même tems qu'il me vit au visage. Il vous aura dit ce qu'il fit. Pour moi , voyant tant d'épées tirées sur Léandre , je m'évanouis entre les mains de celui qui me tenoit embrassée sur son cheval ; & , quand je revins de mon évanouissement , je vis que nous marchions , & ne vis plus Léandre. Mes cris en redoublèrent ; & mes ravisseurs , dont il y en avoit un de blessé , prirent leur chemin à travers les champs , & s'arrêterent hier dans un village , où ils couchèrent comme des gens de guerre. Ce matin , à l'entrée d'un bois , ils ont rencontré un homme qui conduisoit une demoiselle à cheval. Ils l'ont démasquée , l'ont reconnue , & , avec toute la joie que font paroître ceux qui trouvent ce qu'ils cherchent , l'ont emmenée , après avoir donné quelques coups à celui qui la conduisoit. Cette demoiselle faisoit des cris autant que j'en avois faits , & il me sembloit que sa voix ne m'étoit pas inconnue.

Nous

Nous n'avions pas avancé cinquante pas dans le bois, que celui que je vous ai dit paroître le maître des autres, s'approcha de l'homme qui me tenoit, & lui dit, parlant de moi : Fais mettre pied à terre à cette cricuse. Il fut obéi ; ils me laissèrent, se déroberent à ma vue, & je me trouvai seule, & à pied. L'effroi que j'eus de me voir seule, eût été capable de me faire mourir, si monsieur qui m'a conduite ici, & qui nous suivoit de loin, comme il vous a dit, ne m'eût trouvée. Vous savez tout le reste. Mais, continua-t-elle, adressant la parole au Destin, je crois vous devoir dire que la demoiselle qu'ils m'ont ainsi préférée, ressemble à votre sœur ma compagne, a même son de voix, & que je ne fais qu'en croire ; car l'homme qui étoit avec elle, ressemble au valet que vous avez pris depuis que Léandre vous a quitté ; & je ne puis m'ôter de l'esprit que ce ne soit lui-même. Que me dites-vous-là, dit alors le Destin, fort inquiet ? Ce que je pense, lui répondit Angélique. On peut, continua-t-elle, se tromper à la ressemblance des personnes ; mais j'ai grand'peur de ne

m'être pas trompée. J'en ai grand'peur aussi , repartit le Destin , le visage tout changé ; & je crois avoir un ennemi dans la province , de qui je dois tout craindre. Mais qui auroit mis à l'entrée de ce bois ma sœur , que Ragotin quitta hier au Mans ? Je vais prier quelqu'un de mes camarades d'y aller en diligence ; & je l'attendrai ici pour déterminer ce que j'aurai à faire , selon les nouvelles qu'il m'apprendra. Comme il achevoit ces paroles , il s'ouït appeller dans la rue ; il regarda par la fenêtre ; & vit monsieur de la Garouffiere , qui étoit revenu de sa visite , & qui lui dit qu'il avoit une importante affaire à lui communiquer. Il l'alla trouver , & laissa Léandre & Angélique ensemble , qui eurent ainsi la liberté de se caresser après une fâcheuse absence , & de se faire part des sentimens qu'ils avoient eus l'un pour l'autre. Je crois qu'il y eût eu bien du plaisir à les entendre ; mais il vaut mieux pour eux que leur entrevue ait été secrète. Cependant le Destin demandoit à la Garouffiere ce qu'il desiroit de lui. Connoissez - vous un gentilhomme nommé

Verville , & est-il de vos amis , lui dit la Garouffiere ? C'est la personne du monde à qui je suis le plus obligé , & que j'honore le plus , & je crois n'en être pas haï , dit le Destin. Je le crois , repartit la Garouffiere ; je l'ai vu aujourd'hui chez le gentilhomme que j'étois allé voir. En dînant , on a parlé de vous ; & Verville depuis n'a pu parler d'autre chose : il m'a fait cent questions sur vous , dont je ne l'ai pu satisfaire ; & sans la parole que je lui ai donnée , que je vous enverrois le trouver , ( ce qu'il ne doute point que vous ne fassiez ) il seroit venu ici , quoiqu'il ait des affaires où il est. Le Destin le remercia des bonnes nouvelles qu'il lui ap- prenoit ; & , s'étant informé du lieu où il trouveroit Verville , se résolut d'y aller , espérant d'apprendre de lui des nouvelles de son ennemi Saldagne , qu'il ne doutoit point être l'auteur de l'enlèvement d'An- gélique , & qu'il n'eût aussi entre ses mains sa chere l'Etoile , s'il étoit vrai que ce fût elle qu'Angélique pensoit avoir reconnue. Il pria ses camarades de retourner au Mans , réjouir la Caverne des nouvelles de sa fille

retrouvée, & leur fit promettre de lui renvoyer un homme exprès, ou que quelqu'un d'eux reviendrait lui-même lui dire en quel état seroit mademoiselle de l'Etoile. Il s'informa de la Garouffière, du chemin qu'il devoit prendre, & du nom du bourg où il devoit trouver Verville. Il fit promettre au curé que sa sœur auroit soin d'Angélique, jusqu'à tant qu'on la vint querir du Mans, prit le cheval de Léandre, & arriva devers le soir dans le bourg qu'il cherchoit. Il ne jugea pas à propos d'aller chercher lui-même Verville, de peur que Saldagne, qu'il croyoit dans le pays, ne se rencontrât avec lui, quand il l'aborderoit. Il descendit donc dans une méchante hôtellerie, d'où il envoya un petit garçon dire à monsieur de Verville, que le gentilhomme qu'il avoit souhaité de voir, le demandoit. Verville le vint trouver, se jeta à son cou, & le tint longtemps embrassé sans lui pouvoir parler, de trop de tendresse. Laissons-les s'entre-carresser comme deux personnes qui s'aiment beaucoup, & qui se rencontrent après avoir cru qu'elles ne se verroient jamais, & passons au chapitre suivant.



## C H A P I T R E X I I .

*Qui divertira peut-être aussi peu que  
le précédent.*

V E R V I L L E & le Destin se rendirent compte de tout ce qu'ils ignoroient des affaires de l'un & de l'autre. Verville lui dit des merveilles de la brutalité de son frère Saint-Far, & de la vertu de sa femme à la souffrir. Il exagéra la félicité dont il jouissoit en possédant la sienne, & lui apprit des nouvelles du Baron d'Arques, & de monsieur de Saint-Sauveur. Le Destin lui conta toutes ses aventures, sans lui rien cacher; & Verville lui avoua que Saldagne étoit dans le pays toujours un fort mal-honnête homme & fort dangereux, & lui promit, si mademoiselle de l'Etoile étoit entre ses mains, de faire tout son possible pour le découvrir, & de servir le Destin & de sa personne & de tous ses amis, en tout ce qu'il en auroit affaire pour la délivrer. Il n'a

point d'autre retraite dans le pays, lui dit Verville, que chez mon pere, & chez je ne fais quel gentilhomme qui ne vaut pas mieux que lui, & qui n'est pas maître en sa maison, étant cadet des cadets. Il faut qu'il nous revienne voir, s'il demeure dans la province; mon pere & nous le souffrons à cause de l'alliance: Saint-Farne l'aime plus, quelque rapport qu'il y ait entr'eux. Je suis donc d'avis que vous veniez demain avec moi: je fais où je vous mettrai, vous n'y ferez vu que de ceux que vous voudrez voir, & cependant je ferai observer Saldagne, & on l'éclairera de si près, qu'il ne fera rien que nous ne le sachions. Le Destin trouva beaucoup de raison dans le conseil que lui donnoit son ami, & résolut de le suivre. Verville retourna souper avec le seigneur du bourg, vieil homme son parent & dont il pensoit hériter, & le Destin mangea ce qu'il trouva dans son hôtellerie, & se coucha de bonne-heure, pour ne faire pas attendre Verville, qui faisoit état de partir de grand matin pour retourner chez son pere. Ils partirent à l'heure arrêtée, & duran-

trois lieues qu'ils firent ensemble, s'entre-  
 apprirent plusieurs particularités qu'ils n'a-  
 voient pas eu le tems de se dire. Verville  
 mit le Destin chez un valet qu'il avoit ma-  
 rié dans le bourg, & qui y avoit une pe-  
 tite maison fort commode, à cinq cents pas  
 du château du baron d'Arques. Il donna  
 ordre qu'il y fût secretement, & lui pro-  
 mit de le revenir trouver bientôt. Il n'y  
 avoit pas plus de deux heures que Ver-  
 ville l'avoit quitté, quand il le vint retrou-  
 ver, & lui dit, en l'abordant, qu'il avoit  
 bien des choses à lui dire. Le Destin pâlit,  
 & s'affligea par avance, & Verville par  
 avance lui fit espérer un remede au mal-  
 heur qu'il lui alloit apprendre. En mettant  
 pied à terre, lui dit-il, j'ai trouvé Sal-  
 dagne que l'on portoit à quatre dans une  
 chambre basse : son cheval s'est abattu  
 sous lui à une lieue d'ici, & l'a tout brisé.  
 Il m'a dit qu'il avoit à me parler & m'a  
 prié de le venir trouver dans sa chambre,  
 aussi-tôt qu'un chirurgien qui étoit présent  
 auroit vu sa jambe, qui étoit fort foulée  
 de sa chute. Lorsque nous avons été seuls,  
 il faut, m'a-t-il dit, que je vous révèle tou-

jours mes fautes, encore que vous soyiez le moins indulgent de mes censeurs, & que votre sagesse fasse toujours peur à ma folie. Ensuite de cela, il m'a avoué qu'il avoit enlevé une comédienne dont il avoit été toute sa vie amoureux, & qu'il me conteroit des particularités de cet enlèvement qui me surprendroient. Il m'a dit que ce gentilhomme que je vous ai dit être de ses amis, ne lui avoit pu trouver de retraite en toute la province, & avoit été obligé de le quitter, & d'emmener avec lui des hommes qu'il lui avoit fournis pour le servir dans son entreprise, à cause qu'un de ses freres, qui se mêloit de faire des convois de faux sel, étoit guetté par les archers des gabelles, & avoit besoin de ses amis pour se mettre à couvert. Tellement, m'a-t-il dit, que n'osant paroître dans la moindre ville, à cause que mon affaire a fait grand bruit, je suis venu ici avec ma proie. J'ai prié ma sœur, votre femme, de la retirer dans son appartement, loin de la vue du baron d'Arques, dont je redoute la sévérité; & je vous conjure, puis-que je ne la puis garder céans, & que je

n'ai que deux valets les plus fots du monde, de me prêter le vôtre, pour la conduire avec les miens jusqu'en la terre que j'ai en Bretagne, où je me ferai porter aussi-tôt que je pourrai monter à cheval. Il m'a demandé si je ne lui pourrois point donner quelques hommes outre mon valet; car, tout étourdi qu'il est, il voit bien qu'il est très-difficile à trois hommes de mener loin une fille enlevée, sans son consentement. Pour moi, je lui ai fait la chose fort aisée; ce qu'il a cru bientôt, comme les fous esperent facilement. Ses valets ne vous connoissent point, le mien est fort habile & m'est fort fidele. Je lui ferai dire à Saldagne, qu'il aura avec lui un homme de résolution de ses amis; ce sera vous. Votre maîtresse en sera avertie; & cette nuit qu'ils font état de faire grande traite à la clarté de la lune, elle se feindra malade au premier village: il faudra s'arrêter. Mon valet tâchera d'enivrer les hommes de Saldagne, ce qui est fort aisé; il vous facilitera les moyens de vous sauver avec la demoiselle; &, faisant accroire aux deux ivrognes que vous êtes déjà allé

après, il les menera par un chemin contraire au vôtre. Le Destin trouva beaucoup de vraisemblance en ce que lui proposa Verville, dont le valet qu'il avoit envoyé querir entra à l'heure même dans la chambre. Ils concerterent ensemble ce qu'ils avoient à faire. Verville fut enfermé le reste du jour avec le Destin, ayant peine à le quitter après une si longue absence, qui possible devoit être bientôt suivie d'une autre plus longue encore. Il est vrai que le Destin espéra de voir Verville à Bourbon, où il devoit aller, & où le Destin lui promit de faire aller sa troupe. La nuit vint; le Destin se trouva au lieu assigné avec le valet de Verville; les deux valets de Saldagne n'y manquerent pas, & Verville lui-même leur remit entre les mains mademoiselle de l'Etoile. Figurez - vous la joie de deux jeunes amans qui s'aimoient autant qu'on se peut aimer, & la violence qu'ils se firent à ne se parler point. A demi-lieue de-là, l'Etoile commença à se plaindre; on l'exhorta d'avoir courage jusqu'à un bourg distant de deux lieues, où l'on lui fit espérer qu'elle se reposeroit,

Elle feignoit que son mal augmentoit toujours ; le valet de Verville & le Destin en faisant fort les empêchés , pour préparer les valets de Saldagne à ne trouver pas étrange que l'on s'arrêtât si près du lieu d'où ils étoient partis. Enfin on arriva dans le bourg , & on demanda à loger dans l'hôtellerie , qui heureusement se trouva pleine d'hôtes & de buveurs. Mademoiselle de l'Etoile fit encore mieux la malade à la chandelle , qu'elle ne l'avoit fait dans l'obscurité ; elle se coucha toute habillée , & pria qu'on la laissât reposer seulement une heure ; & dit qu'après cela elle croyoit pouvoir monter à cheval. Les valets de Saldagne , de francs ivrognes , laissèrent tout faire au valet de Verville , qui étoit chargé des ordres de leur maître , & s'attachèrent bientôt à quatre ou cinq paysans , ivrognes aussi grands qu'eux. Les uns & les autres se mirent à boire , sans songer à tout le reste du monde. Le valet de Verville de tems en tems buvoit un coup avec eux pour les mettre en train ; & sous prétexte d'aller voir comment se portoit la malade , pour partir le plus tôt qu'elle le

pourroit , il l'alla faire remonter à cheval , & le Destin aussi , qu'il informa du chemin qu'il devoit prendre. Il retourna à ses buveurs , leur dit qu'il avoit trouvé leur demoiselle endormie , & que c'étoit signe qu'elle seroit bientôt en état de monter à cheval. Il leur dit aussi que le Destin s'étoit jetté sur un lit , & puis se mit à boire & à porter des santés aux deux valets de Saldagne , qui avoient déjà la leur fort endommagée. Ils burent avec excès , s'enivrèrent de même , & ne purent jamais se lever de table. On les porta dans une grange ; car ils eussent gâté les lits où on les eût couchés. Le valet de Verville fit l'ivrogne ; & , ayant dormi jusqu'au jour , réveilla brusquement les valets de Saldagne , leur disant d'un visage fort affligé , que leur demoiselle s'étoit sauvée ; qu'il avoit fait partir après son camarade , & qu'il falloit monter à cheval , & se séparer pour ne la manquer pas. Il fut plus d'une heure à leur faire comprendre ce qu'il leur disoit ; & je crois que leur ivresse dura plus de huit jours. Comme toute l'hôtellerie s'étoit enivrée cette nuit-là , jusqu'à l'hôtesse



L'hôteſſe & aux ſervantes , on ne ſongea ſeulement pas à ſ'informer ce qu'étoit devenu le Deſtin & ſa demoifelle ; & même je crois que l'on ne ſe ſouvint non plus d'eux , que ſi on ne les avoit jamais vus. Cependant que tant de gens cuvent leur vin , que le valet de Verville fait l'inquiété , & preſſe les valets de Saldagne de partir , & que ces deux ivrognes ne s'en hâtent pas davantage , le Deſtin gagne pays avec ſa chere mademoifelle l'Etoile, ravi de joie de l'avoir retrouvée , & ne doutant point que le valet de Verville n'eût fait prendre à ceux de Saldagne un chemin contraire au ſien. La lune étoit alors fort claire , & ils étoient dans un grand chemin aisé à ſuivre , & qui les conduiſoit en un village , où nous les allons faire arriver dans le ſuivant chapitre.

## CHAPITRE XIII.

*Méchante action du Sieur de la Rappinière.*

**L**E Destin avoit grande impatience de savoir de sa chere l'Etoile , par quelle aventure elle s'étoit trouvée dans le bois où Saldagne l'avoit prise ; mais il avoit encore plus grande peur d'être suivi. Il ne songea donc qu'à piquer sa bête , qui n'étoit pas fort bonne , & à presser de la voix & d'une houssine qu'il rompit à un arbre , le cheval de l'Etoile , qui étoit une puissante haquenée. Enfin , les deux jeunes amans se rassurerent , & s'étant dit quelques douces tendresses ; ( car il y avoit lieu d'en dire après ce qui venoit d'arriver ; & pour moi je n'en doute point , quoique je n'en sache rien de particulier ). Après donc s'être bien attendri le cœur l'un & l'autre , l'Etoile fit savoir au Destin tous les bons offices qu'elle avoit rendus à la Caverne , & je crains bien , lui dit-elle ,

que son affliction ne la fasse malade ; car je n'en vis jamais une pareille. Pour moi, mon cher frere, vous pouvez bien penser que j'eus autant besoin de consolation qu'elle, depuis que votre valet, m'ayant amené un cheval de votre part, m'apprit que vous aviez trouvé les ravisseurs d'Angélique, & que vous en aviez été fort blessé. Moi, blessé, interrompit le Destin ? je ne l'ai point été, ni en danger de l'être, & je ne vous ai point envoyé de cheval ; il y a quelque mystere ici que je ne comprends point. Je me suis aussi tantôt étonné de ce que vous m'avez si souvent demandé comment je me portois, & si je n'étois point incommodé d'aller si vite. Vous me réjouissez & m'affligez tout ensemble, lui dit l'Etoile : vos blessures m'avoient donné une terrible inquiétude, & ce que vous me venez de dire, me fait croire que votre valet a été gagné par nos ennemis, pour quelque mauvais dessein qu'on a contre nous. Il a plutôôt été gagné par quelqu'un qui est trop de nos amis, lui dit le Destin. Je n'ai point d'ennemi que Saldagne ; mais ce ne peut être lui qui

ait fait agir mon traître de valet , puisque je fais qu'il l'a battu quand il vous a trouvée. Et comment le savez-vous , lui demanda l'Etoile ; car je ne me souviens pas de vous en avoir rien dit ? Vous le saurez aussi - tôt que vous m'aurez appris de quelle façon on vous a tirée du Mans. Je ne vous en puis apprendre autre chose que ce que je vous viens de dire , reprit l'Etoile. Le jour d'après que nous fumes revenues au Mans , la Caverne & moi , votre valet m'amena un cheval de votre part , & me dit , faisant fort l'affligé , que vous aviez été blessé par les ravisseurs d'Angélique , & que vous me priiez de vous aller trouver. Je montai à cheval dès l'heure même , encore qu'il fût bien tard ; je couchai à cinq lieues du Mans , en un lieu dont je ne fais pas le nom ; & le lendemain à l'entrée d'un bois je me trouvai arrêtée par des personnes que je ne connoissois point. Je vis battre votre valet , & j'en fus fort touchée. Je vis jeter fort rudement une femme de dessus un cheval , & je reconnus que c'étoit ma compagne : mais le pitoyable état où je me trouvois ,

& l'inquiétude que j'avois pour vous , m'empêcherent de songer davantage à elle. On me mit en sa place , & on marcha jusqu'au soir , après avoir fait beaucoup de chemin , le plus souvent au travers des champs. Nous arrivâmes bien avant dans la nuit auprès d'un gentilhomme , où je remarquai qu'on ne nous voulut pas recevoir. Ce fut là que je reconnus Saldagne , & sa vue acheva de me désespérer. Nous marchâmes encore long-tems , & enfin on me fit entrer comme en cachette dans la maison d'où vous m'avez heureusement tirée. L'Etoile achevoit la relation de ses aventures , quand le jour commença de paroître. Ils se trouverent alors dans le grand chemin du Mans , & presserent leurs bêtes plus fort qu'ils n'avoient fait encore , pour gagner un bourg qu'ils voyoient devant eux. Le Destin souhaitoit ardemment d'attraper son valet , pour découvrir de quel ennemi , outre le méchant Saldagne , ils avoient à se garder dans le pays : mais il n'y avoit pas grande apparence qu'après le méchant tour qu'il lui avoit fait , il se remit en lieu où il le pût trou-

ver. Il apprenoit à sa chere l'Etoile tout ce qu'il savoit de sa compagne Angélique, quand un homme étendu de son long auprès d'une haie, fit si grand'peur à leurs chevaux, que celui du Destin se déroba presque de dessous lui, & celui de mademoiselle de l'Etoile la jeta par terre. Le Destin effrayé de sa chute, l'alla relever aussi vite que lui put permettre son cheval, qui reculoit toujours ronflant, soufflant & bronchant, comme un cheval effarouché qu'il étoit. La demoiselle n'étoit pas blessée; les chevaux se rassurerent, & le Destin alla voir si l'homme gissant étoit mort ou endormi. On peut dire qu'il étoit l'un & l'autre, puisqu'il étoit si ivre, qu'encore qu'il ronflât bien fort, ( marque assurée qu'il étoit en vie ) le Destin eut bien de la peine à l'éveiller. Enfin, à force d'être tirailé il ouvrit les yeux, & se découvrit au Destin pour être son même valet qu'il avoit si grande envie de trouver. Le coquin, tout ivre qu'il étoit, reconnut bientôt son maître, & se troubla si fort en le voyant, que le Destin ne douta plus de la trahison qu'il lui avoit faite, dont il ne

l'avoit encore que soupçonné. Il lui demanda pourquoi il avoit dit à mademoiselle de l'Etoile qu'il étoit blessé ; pour-quoi il l'avoit fait sortir du Mans ; où il l'avoit voulu mener ; qui lui avoit donné un cheval : mais il n'en put tirer la moindre parole , soit qu'il fût trop ivre, ou qu'il le contrefît plus qu'il ne l'étoit. Le Destin se mit en colere , lui donna quelques coups de plat d'épée ; & lui ayant lié les mains du licol de son cheval , se servit de celui du cheval de mademoiselle de l'Etoile , pour mener en laisse le criminel. Il coupa une branche d'arbre , dont il se fit un bâton de taille considérable , pour s'en servir en tems & lieu , quand son valet refuseroit de marcher de bonne grace. Il aida à sa demoiselle à monter à cheval ; il monta sur le sien , & continua son chemin , son prisonnier à son côté en guise de limier. Le bourg qu'avoit vu le Destin , étoit le même d'où il étoit parti deux jours devant , & où il avoit laissé monsieur de la Garouffiere & sa compagnie, qui y étoient encore , à cause que madame Bouvillon avoit été malade d'un furieux *choléra-morbus*. Quand

le Destin y arriva , il n'y trouva plus la Rancune , l'Olive & Ragotin , qui étoient retournés au Mans. Pour Léandre , il ne quitta point sa chere Angélique. Je ne vous dirai point de quelle façon elle reçut mademoiselle de l'Etoile. On peut aisément se figurer les caresses que se devoient faire deux filles qui s'aimoient beaucoup , & même après les dangers où elles s'étoient trouvées. Le Destin informa monsieur de la Garouffiere du succès de son voyage ; & après l'avoir quelque tems entretenu en particulier , on fit entrer dans une chambre de l'hôtellerie le valet de Destin. Là il fut interrogé de nouveau ; & sur ce qu'il voulut encore faire le muet , on fit apporter un fusil pour lui faire serrer les pouces. A l'aspect de la machine , il se mit à genoux , pleura bien fort , demanda pardon à son maître , & lui avoua que la Rappiniere lui avoit fait faire tout ce qu'il avoit fait , & lui avoit promis en récompense de le prendre à son service. On fut aussi de lui que la Rappiniere étoit en une maison à deux lieues de là , qu'il avoit usurpée sur une pauvre veuve. Le Destin parla en-



core en particulier à monsieur de la Garouffiere , qui envoya en même tems un laquais dire à la Rappiniere qu'il le vint trouver pour une affaire de conséquence. Ce conseiller de Rennes avoit grand pouvoir sur ce prévôt du Mans. Il l'avoit empêché d'être roué en Bretagne , & l'avoit toujours protégé dans toutes les affaires criminelles qu'il avoit eues. Ce n'est pas qu'il ne le connût pour un grand scélérat ; mais la femme de la Rappiniere étoit un peu sa parente. Le laquais qu'on avoit envoyé à la Rappiniere , le trouva prêt à monter à cheval pour aller au Mans. Aussi-tôt qu'il eût appris que monsieur de la Garouffiere le demandoit , il partit pour le venir trouver. Cependant la Garouffiere qui prétendoit fort au bel esprit , s'étoit fait apporter un porte-feuille , d'où il tira des vers de toutes les façons , tant bons que mauvais. Il les lut au Destin , & ensuite une hystoriette qu'il avoit traduite de l'Espagnol , que vous allez lire dans le suivant chapitre.

## CHAPITRE XIV.

*Le Juge de sa propre cause.*

CE fut en Afrique , entre des rochers voisins de la mer , & qui ne sont éloignés de la grande ville de Fez que d'une heure de chemin , que le prince Mulei , fils du roi de Maroc , se trouva seul , & la nuit , après s'être égaré à la chasse. Le ciel étoit sans le moindre nuage ; la mer étoit calme , & la lune & les étoiles la rendoient toute brillante ; enfin , il faisoit une de ces belles nuits des pays chauds , qui sont plus agréables que les plus beaux jours de nos régions froides. Le prince Maure , galopant le long du rivage , se divertissoit à regarder la lune & les étoiles , qui paroissoient sur la surface de la mer comme dans un miroir , quand des cris pitoyables percerent ses oreilles , & lui donnerent la curiosité d'aller jusqu'au lieu d'où il croyoit qu'ils pouvoient partir. Il y poussa son cheval , qui sera , si l'on veut , un barbe ,

& trouva entre des rochers une femme qui se défendoit, autant que ses forces le pouvoient permettre, contre un homme qui s'efforçoit de lui lier les mains, tandis qu'une autre femme tâchoit de lui fermer la bouche d'un linge. L'arrivée du jeune prince empêcha ceux qui faisoient cette violence de la continuer, & donna quelque relâche à celle qu'ils traitoient si mal. Mulei lui demanda ce qu'elle avoit à crier, & aux autres ce qu'ils lui vouloient faire; mais, au lieu de lui répondre, cet homme alla à lui le cimeterre à la main, & lui en porta un coup qui l'eût dangereusement blessé, s'il ne l'eût évité par la vitesse de son cheval. Méchant, lui cria Mulei, oses-tu t'attaquer au prince de Fez? Je t'ai bien reconnu pour tel, lui répondit le Maure; mais c'est à cause que tu es mon prince, & que tu me peux punir, qu'il faut que j'aie ta vie, ou que je perde la mienne. En achevant ces paroles, il se lança contre Mulei avec tant de fureur, que le prince, tout vaillant qu'il étoit, fut réduit à songer moins à attaquer, qu'à se défendre d'un si dangereux ennemi. Les

deux femmes cependant étoient aux mains ; & celle qui un moment auparavant se croyoit perdue , empêchoit l'autre de s'enfuir , comme si elle n'eût point douté que son défenseur n'emportât la victoire. Le désespoir augmente le courage , & en donne même quelquefois à ceux qui en ont le moins. Quoique la valeur du prince fût beaucoup plus grande que celle de son ennemi , & fût soutenue d'une vigueur & d'une adresse qui n'étoient pas communes , la punition que méritoit le crime du Maure lui fit tout hasarder , & lui donna tant de courage & de force , que la victoire demeura long-tems douteuse entre le prince & lui. Mais le ciel , qui protege d'ordinaire ceux qu'il élève au-dessus des autres , fit heureusement passer les gens du prince assez près de-là , pour ouïr le bruit des combattans & les cris des deux femmes. Ils y coururent , & reconnurent leur maître , dans le tems qu'ayant choqué celui qu'ils virent les armes à la main contre lui , il l'avoit porté par terre , où il ne le voulut pas tuer , le réservant à une punition exemplaire. Il défendit à ses gens de lui  
faire

faire autre chose , que de l'attacher à la queue d'un cheval , de façon qu'il ne pût rien entreprendre contre soi - même , ni contre les autres. Deux cavaliers portèrent les deux femmes en croupe ; & , en cet équipage-là , Mulei & sa troupe arriverent à Fez à l'heure que le jour commençoit à paroître. Ce jeune prince commandoit dans Fez , aussi absolument que s'il en eût déjà été roi. Il fit venir devant lui le Maure , qui s'appelloit Amet , & qui étoit fils d'un des plus riches habitans de Fez. Les deux femmes ne furent connues de personne , à cause que les Maurès , ( les plus jaloux de tous les hommes ) ont un extrême soin de cacher aux yeux de tout le monde leurs femmes & leurs esclaves. La femme que le prince avoit secourue , le surprit & toute sa cour aussi , par sa beauté plus grande que quelqu'autre qui fût en Afrique , & par un air majestueux , que ne put cacher aux yeux de ceux qui l'admirerent un méchant habit d'esclave. L'autre femme étoit vêtue comme le sont les femmes du pays qui ont quelque qualité , & pouvoit passer pour belle , quoiqu'elle le fût

moins que l'autre ; mais quand elle auroit pu entrer en concurrence de beauté avec elle , la pâleur que la crainte faisoit paroître sur son visage , diminuoit autant ce qu'elle y avoit de beau , que celui de la première recevoit d'avantage d'un beau rouge qu'une honnête pudeur y faisoit éclater. Le Maure parut devant Mulei avec la contenance d'un criminel , & tint toujours les yeux attachés contre terre. Mulei lui commanda de confesser lui-même son crime , s'il ne vouloit mourir dans les tourmens. Je fais bien ceux qu'on me prépare , & que j'ai mérités , répondit-il fièrement ; & s'il y avoit quelque avantage pour moi à ne rien avouer , il n'y a point de tourmens qui me le fissent faire ; mais je ne puis éviter la mort , puisque je te l'ai voulu donner ; & je veux bien que tu saches que la rage que j'ai de ne t'avoir pas tué , me tourmente davantage que ne fera tout ce que tes bourreaux pourront inventer contre moi. Ces Espagnoles , ajouta-t-il , ont été mes esclaves ; l'une a su prendre un bon parti , & s'accommoder à la fortune , se mariant à mon frere Zaïde ;

l'autre n'a jamais voulu changer de religion , ni me savoir bon gré de l'amour que j'avois pour elle. Il ne voulut pas parler davantage , quelque menace qu'on lui pût faire. Mulei le fit jetter dans un cachot , chargé de fers ; la renégate , femme de Zaïde , fut mise en une prison séparée , & la belle esclave fut conduite chez un Maure , nommé Zeluma , homme de condition , Espagnol d'origine , & qui avoit abandonné l'Espagne , pour n'avoir pu se résoudre à se faire chrétien. Il étoit de l'illustre maison de Zegrís , autrefois si renommée dans Grenade ; & sa femme Zoraïde , qui étoit de la même maison , avoit la réputation d'être la plus belle femme de Fez , & aussi spirituelle que belle. Elle fut d'abord charmée de la beauté de l'esclave chrétienne , & le fut aussi de son esprit dès les premières conversations qu'elle eut avec elle. Si cette belle chrétienne eût été capable de consolation , elle en eût trouvé dans les caresses de Zoraïde ; mais , comme si elle eût évité tout ce qui pouvoit soulager sa douleur , elle ne se plaisoit qu'à être seule pour pouvoirs'affliger davantage ; & quand

elle étoit avec Zoraïde, elle se faisoit une extrême violence pour retenir devant elle ses soupirs & ses larmes. Le prince Mulei avoit une extrême envie d'apprendre ses aventures. Il l'avoit fait connoître à Zulema ; &, comme il ne lui cachoit rien, il lui avoit aussi avoué qu'il se sentoit porté à aimer la belle chrétienne, & qu'il le lui auroit déjà fait savoir, si la grande affliction qu'elle faisoit paroître ne lui eût fait craindre un rival inconnu en Espagne, qui, tout éloigné qu'il eût été, l'eût pu empêcher d'être heureux, même en un pays où il étoit absolu. Zulema donna donc ordre à sa femme d'apprendre de la chrétienne les particularités de sa vie, & par quel accident elle étoit devenue esclave d'Amet. Zoraïde en avoit autant d'envie que le prince, & n'eut pas grande peine à y faire résoudre l'esclave Espagnole, qui crut ne devoir rien refuser à une personne qui lui donnoit tant de marques d'amitié & de tendresse. Elle dit à Zoraïde, qu'elle contenteroit sa curiosité quand elle voudroit ; mais que n'ayant que des malheurs à lui apprendre, elle craignoit de lui en



faire un récit fort ennuyeux. Vous verrez bien qu'il ne me le fera pas , lui répondit Zoraïde , par l'attention que j'aurai à l'écouter ; & , par la part que j'y prendrai , vous connoîtrez que vous ne pouvez en confier le secret à personne qui vous aime plus que moi. Elle l'embrassa en achevant ces paroles , la conjurant de ne différer pas plus long-tems à lui donner la satisfaction qu'elle lui demandoit. Elles étoient seules , & la belle esclave , après avoir essuyé les larmes que le souvenir de ses malheurs lui faisoit répandre , en commença le récit comme vous l'allez lire. Je m'appelle Sophie ; je suis Espagnole , née à Valence , & élevée avec tout le soin que des personnes riches & de qualité , comme étoient mon pere & ma mere , devoient avoir d'une fille qui étoit le premier fruit de leur mariage , & qui , dès son bas âge , paroissoit digne de leur plus tendre affection. J'eus un frere plus jeune que moi d'une année ; il étoit aimable autant qu'on le pouvoit être : il m'aima autant que je l'aimai , & notre amitié mutuelle alla jusqu'au point , que lorsque nous n'étions pas ensemble , on

remarquoit sur nos visages une tristesse & une inquiétude, que les plus agréables divertissemens des personnes de notre âge ne pouvoient dissiper. On n'osa donc plus nous séparer ; nous apprîmes ensemble tout ce qu'on enseigne aux enfans de bonne maison de l'un & de l'autre sexe ; & ainsi il arriva qu'au grand étonnement de tout le monde , je n'étois pas moins adroite que lui dans tous les exercices violens d'un cavalier , & qu'il réussissoit également bien dans tout ce que les filles de condition savent le mieux faire. Une éducation si extraordinaire fit souhaiter à un gentilhomme des amis de mon pere , que ses enfans fussent élevés avec nous. Il en fit la proposition à mes parens , qui y consentirent ; & le voisinage des maisons facilita le dessein des uns & des autres. Ce gentilhomme égaloit mon pere en biens , & ne lui cédoit pas en noblesse. Il n'avoit aussi qu'un fils & qu'une fille , à-peu-près de l'âge de mon frere & de moi ; & l'on ne doutoit point dans Valence que les deux maisons ne s'unissent un jour par un double mariage. Don Carlos & Lucie ( c'étoit le nom

du frere & de la sœur ) étoient également aimables ; mon frere aimoit Lucie , & en étoit aimé ; don Carlos m'aimoit , & je l'aimois aussi. Nos parens le savoient bien ; & , loin d'y trouver à redire , ils n'eussent pas différé de nous marier ensemble , si nous eussions été moins jeunes que nous étions. Mais l'état heureux de nos amours innocentes fut troublé par la mort de mon aimable frere : une fièvre violente l'emporta en huit jours ; & ce fut-là le premier de mes malheurs. Lucie en fut si touchée , qu'on ne put jamais l'empêcher de se rendre religieuse. J'en fus malade à la mort ; & don Carlos le fut assez pour faire craindre à son pere de se voir sans enfans , tant la perte de mon frere qu'il aimoit , le péril où j'étois , & la résolution de sa sœur , lui furent sensibles. Enfin la jeunesse nous guérit , & le tems modéra notre affliction. Le pere de don Carlos mourut à quelque tems de-là , & laissa son fils fort riche & sans dettes. Sa richesse lui fournit de quoi satisfaire son humeur magnifique ; les galanteries qu'il inventa pour me plaire , flatterent ma vanité , rendirent son amour pu-

blique , & augmentèrent la mienne. Don Carlos étoit souvent aux pieds de mes parens , pour les conjurer de ne différer pas davantage de le rendre heureux , en lui donnant leur fille. Il continuoit cependant ses dépenses & ses galanteries ; mon pere eut peur que son bien n'en diminuât à la fin , & c'est ce qui le fit résoudre à me marier avec lui. Il fit donc espérer à don Carlos qu'il seroit bientôt son gendre ; & don Carlos m'en fit paroître une joie si extraordinaire , qu'elle m'eût pu persuader qu'il m'aimoit plus que sa vie , quand je n'en aurois pas été aussi assurée que je l'étois. Il me donna le bal , & toute la ville en fut priée. Pour son malheur , & pour le mien , il s'y trouva un comte Napolitain , que des affaires d'importance avoient amené en Espagne. Il me trouva assez belle pour devenir amoureux de moi , & pour me demander en mariage à mon pere , après avoir été informé du rang qu'il tenoit dans le royaume de Valence. Mon pere se laissa éblouir au bien & à la qualité de cet étranger : il lui promit tout ce qu'il lui demanda ; & dès le jour même il déclara à don

Carlos qu'il n'avoit rien plus à prétendre en sa fille ; me défendit de recevoir ses visites, & me commanda en même tems de considérer le comte Italien , comme un homme qui me devoit épouser au retour d'un voyage qu'il alloit faire à Madrid. Je dissimulai mon déplaisir devant mon pere : mais quand je fus seule , don Carlos se présenta à mon souvenir comme le plus aimable homme du monde. Je fis réflexion sur tout ce que le comte Italien avoit de désagréable : je conçus une furieuse aversion pour lui , & je sentis que j'aimois don Carlos plus que je n'eusse jamais cru l'aimer , & qu'il m'étoit également impossible de vivre sans lui , & d'être heureuse avec son rival. J'eus recours à mes larmes , mais c'étoit un foible remede pour un mal comme le mien. Don Carlos entra là-dessus dans ma chambre , sans m'en demander la permission , comme il avoit accoutumé. Il me trouva fondant en pleurs , & il ne put retenir les siens , quelque dessein qu'il eût fait de me cacher ce qu'il avoit dans l'ame , jusqu'à ce qu'il eût reconnu les véritables sentimens de la mienne. Il se jetta

à mes pieds ; & me prenant les mains , qu'il mouilla de ses larmes : Sophie , me dit-il , je vous perds donc , & un étranger , qui à peine vous est connu , sera plus heureux que moi , parce qu'il aura été plus riche ? Il vous possédera , Sophie ! & vous y consentez ? vous que j'ai tant aimée , qui m'avez voulu faire croire que vous m'aimiez , & qui m'étiez promise par un pere : mais , hélas , un pere injuste , un pere intéressé , & qui m'a manqué de parole ! Si vous étiez , continua-t-il , un bien qui se pût mettre à prix , c'est ma seule fidélité qui vous pouvoit acquérir ; & c'est par elle que vous seriez encore à moi , plutôt qu'à personne du monde , si vous vous souveniez de celle que vous m'avez promise. Mais , s'écria-t-il , croyez-vous qu'un homme qui a eu assez de courage pour élever ses desirs jusqu'à vous , n'en ait pas assez pour se venger de celui que vous lui préférez ? & trouverez-vous étrange qu'un malheureux qui a tout perdu , entreprenne toutes choses ? Ah ! si vous voulez que je périsse seul , il vivra ce rival bien-heureux , puisqu'il a pu vous plaire , & que

vous le protégez ; mais don Carlos , qui vous est odieux , & que vous avez abandonné à son désespoir , mourra d'une mort assez cruelle pour assouvir la haine que vous avez pour lui. Don Carlos , lui répondis-je , vous joignez-vous à un pere injuste , & à un homme que je ne puis aimer , pour me persécuter ? & m'imputez-vous comme un crime particulier , un malheur qui nous est commun ? Plaignez-moi au lieu de m'accuser , & songez aux moyens de me conserver pour vous , plutôt que de me faire des reproches. Je pourrois vous en faire de plus justes , & vous faire avouer que vous ne m'avez jamais assez aimée , puisque vous ne m'avez jamais assez connue. Mais nous n'avons point de tems à perdre en paroles inutiles. Je vous suivrai par-tout où vous me mènerez ; je vous permets de tout entreprendre , & vous promets de tout oser pour ne me séparer jamais de vous. Don Carlos fut si consolé de mes paroles , que sa joie le transporta aussi fort qu'avoit fait sa douleur. Il me demanda pardon de m'avoir accusée de l'injustice qu'il croyoit qu'on lui faisoit ; & m'ayant fait compren-

dre qu'à moins que de me laisser enlever ; il m'étoit impossible de n'obéir pas à mon pere , je consentis à tout ce qu'il me proposa , & je lui promis que la nuit du jour suivant je me tiendrois prête à le suivre par-tout où il voudroit me mener. Tout est facile à un amant. Dom Carlos , en un jour , donna ordre à ses affaires , fit provision d'argent , & d'une barque de Barcelonne , qui devoit se mettre à la voile à telle heure qu'il voudroit. Cependant j'avois pris sur moi toutes mes pierreries , & tout ce que je pus assembler d'argent ; & pour une jeune personne , j'avois su si bien dissimuler le dessein que j'avois , que l'on ne s'en douta point. Je ne fus donc pas observée , & je pus sortir la nuit par la porte d'un jardin , où je trouvai Claudio , un page qui étoit cher à Carlos , parce qu'il chantoit aussi-bien qu'il avoit la voix belle , & faisoit paroître dans sa maniere de parler , & dans toutes ses actions , plus d'esprit , de bon sens & de politesse , que l'âge & la condition d'un page n'en doivent ordinairement avoir. Il me dit que son maître l'avoit envoyé au - devant de moi



moi pour me conduire où l'attendoit une barque , & qu'il n'avoit pu me venir prendre lui-même , pour des raisons que je saurois de lui. Un esclave de don Carlos , qui m'étoit fort connu , nous vint joindre. Nous sortîmes de la ville sans peine , par le bon ordre qu'on y avoit donné , & nous ne marchames pas long-tems sans voir un vaisseau à la rade , & une chaloupe qui nous attendoit au bord de la mer. On me dit que mon cher don Carlos viendrait bientôt , & que je n'avois cependant qu'à passer dans le vaisseau. L'esclave me porta dans la chaloupe ; & plusieurs hommes que j'avois vus sur le rivage , & que j'avois pris pour des matelots , firent aussi entrer dans la chaloupe Claudio , qui me sembla comme s'en défendre , & faire quelques efforts pour n'y entrer pas. Cela augmenta la peine que me donnoit déjà l'absence de don Carlos. Je le demandai à l'esclave , qui me dit fierement , qu'il n'y avoit plus de Carlos pour moi. Dans le même tems j'ouïs Claudio criant les hauts cris , & qui disoit en pleurant à l'esclave : Traître Amet ! est-ce là ce que tu

m'avois promis, de m'ôter une rivale, & de me laisser avec mon amant ? Imprudente Claudia ! lui répondit l'esclave, est-on obligé de tenir sa parole à un traître ? & ai-je dû espérer qu'une personne qui manque de fidélité à son maître, m'en gardât assez, pour n'avertir pas les gardes de la côte de courir après moi, & de m'ôter Sophie, que j'aime plus que moi-même ? Ces paroles dites à une femme que je croyois un homme, & dans lesquelles je ne pouvois rien comprendre, me causèrent un si furieux déplaisir, que je tombai comme morte entre les bras du perfide Maure, qui ne m'avoit point quittée. Ma pâmoison fut longue ; & lorsque j'en fus revenue, je me trouvai dans une chambre du vaisseau, qui étoit déjà bien avant en mer. Figurez-vous quel dut être mon désespoir, me voyant sans don Carlos, & avec des ennemis de ma loi ; car je reconnus que j'étois au pouvoir des Maures ; que l'esclave Amet avoit toute sorte d'autorité sur eux, & que son frere Zaïde étoit le maître du vaisseau. Cet insolent ne me vit pas plutôt en état d'entendre

ce qu'il me diroit, qu'il me déclara en peu de paroles, qu'il y avoit long-tems qu'il étoit amoureux de moi, & que sa passion l'avoit forcé à m'enlever, & à me mener à Fez, où il ne tiendrait qu'à moi que je ne fusse aussi heureuse que j'aurois été en Espagne, comme il ne tiendrait pas à lui que je n'eusse point à y regretter don Carlos. Je me jettai sur lui, nonobstant la foiblesse que m'avoit laissée ma pâmoison; & avec une adresse vigoureuse, à quoi il ne s'attendoit pas, & que j'avois acquise par mon éducation (comme je vous ai déjà dit) je lui tirai le cimeterre du fourreau, & je m'allois venger de sa perfidie, si son frere Zaïde ne m'eût saisi le bras assez à tems pour lui sauver la vie. On me désarma facilement; car ayant manqué mon coup, je ne fis point de vains efforts contre un si grand nombre d'ennemis. Amer, à qui ma résolution avoit fait peur, fit sortir tout le monde de la chambre où l'on m'avoit mise, & me laissa dans un désespoir tel que vous le devez figurer, après le cruel changement qui venoit d'arriver en ma for-

tune. Je passai la nuit à m'affliger , & le jour qui le suivit ne donna pas le moindre relâche à mon affliction. Le tems , qui adoucît souvent de pareils déplaisirs , ne fit aucun effet sur les miens ; & au second jour de notre navigation , j'étois encore plus affligée , que je ne le fus la sinistre nuit que je perdis , avec ma liberté , l'espérance de revoir don Carlos , & d'avoir jamais un moment de repos le reste de ma vie. Amet m'avoit trouvée si terrible toutes les fois qu'il avoit osé paroître devant moi , qu'il ne s'y présentoit plus. On m'apportoit de tems en tems à manger , que je refusois avec une opiniâtreté qui fit craindre au Maure de m'avoir enlevée inutilement. Cependant le vaisseau avoit passé le détroit , & n'étoit pas loin de la côte de Fez , quand Claudio entra dans ma chambre. Aussi-tôt que je le vis : Méchant ! qui m'as trahie , lui dis-je , que t'avois-je fait pour me rendre la plus malheureuse personne du monde , & pour m'ôter don Carlos ? Vous en étiez trop aimée , me répondit-il ; & puisque je l'aimois aussi-bien que vous , je n'ai pas fait un grand crime d'a-

voir voulu éloigner de lui une rivale : mais si je vous ai trahie , Amet m'a trahie aussi ; & j'en serois peut-être aussi affligée que vous , si je ne trouvois quelque consolation à n'être pas seule misérable. Explique-moi ces énigmes , lui dis-je , & m'apprends qui tu es , afin que je sache si j'ai en toi un ennemi ou une ennemie. Sophie, me dit-il alors, je suis d'un même sexe que vous ; & comme vous j'ai été amoureuse de don Carlos : mais si nous avons brûlé d'un même feu, ce n'a pas été avec un même succès. Dom Carlos vous a toujours aimée, & a toujours cru que vous l'aimiez ; & il ne m'a jamais aimée, & n'a même jamais dû croire que je dusse l'aimer, ne m'ayant jamais connue pour ce que j'étois. Je suis de Valence comme vous, & je ne suis point née avec si peu de noblesse & de bien, que don Carlos m'ayant épousée, n'eût pu être à couvert des reproches que l'on fait à ceux qui se mésallient. Mais l'amour qu'il avoit pour vous l'occupoit tout entier, il n'avoit des yeux que pour vous seule. Ce n'est pas que les miens ne fissent ce qu'ils pou-

voient pour exempter ma bouche de la confession honteuse de ma foiblesse. J'allois par-tout où je le croyois trouver ; je me plaçois où il me pouvoit voir , & je faisois pour lui toutes les diligences qu'il eût dû faire pour moi , s'il m'eût aimée comme je l'aimois. Je dispoisois de mon bien & de moi-même , étant demeurée sans parens dès mon bas âge ; & l'on me proposoit souvent des partis fortables. Mais l'espérance que j'avois toujours eue d'engager enfin don Carlos à m'aimer , m'avoit empêchée d'y entendre. Au lieu de me rebuter de la mauvaise destinée de mon amour , comme auroit fait toute autre personne , qui eût eu , comme moi , assez de qualités aimables pour n'être pas méprisée ; je m'excitois à l'amour de don Carlos , par la difficulté que je trouvois à m'en faire aimer. Enfin , pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir négligé la moindre chose qui pût servir à mon dessein , je me fis couper les cheveux , & m'étant déguisée en homme , je me fis présenter à don Carlos par un domestique qui avoit vieilli dans ma maison , & qui se disoit

mon pere, pauvre gentilhomme des montagnes de Toledé. Mon visage & ma mine, qui ne déplurent pas à votre amant, le disposerent d'abord à me prendre. Il ne me reconnut point, encore qu'il m'eût vu tant de fois; & il fut bientôt aussi persuadé de mon esprit, que satisfait de la beauté de ma voix, de ma méthode de chanter, & de mon adresse à jouer de tous les instrumens de musique, dont les personnes de condition peuvent se divertir sans honte. Il crut avoir trouvé en moi des qualités qui ne se trouvent pas d'ordinaire en des pages; & je lui donnai tant de preuves de fidélité & de discrétion, qu'il me traita bien plus en confident, qu'en domestique. Vous savez mieux que personne du monde, si je m'en fais accroire dans ce que je vous viens de dire à mon avantage. Vous-même m'avez cent fois louée à don Carlos en ma présence, & m'avez rendu de bons offices auprès de lui: mais j'enrageois de les devoir à une rivale; & dans le tems qu'ils me rendoient plus agréable à don Carlos, ils vous rendoient plus haïssable à la malheureuse Claudia (car

c'est ainsi que l'on m'appelle). Votre mariage cependant s'avançoit, & mes espérances reculoient : il fut conclu, & elles se perdirent. Le comte Italien qui devint en ce tems-là amoureux de vous, & dont la qualité & le bien donnerent autant dans les yeux de votre pere, que sa mauvaise mine & ses défauts vous donnerent d'aversion pour lui, me fit du moins avoir le plaisir de vous voir troublée dans les vôtres ; & mon ame alors se flatta de ces espérances folles que les changemens font toujours avoir aux malheureux. Enfin, votre pere préféra l'étranger que vous n'aimiez pas, à don Carlos que vous aimiez. Je vis celui qui me rendoit malheureuse, malheureux à son tour, & une rivale que je haïssois, encore plus malheureuse que moi, puisque je ne perdois rien en un homme qui n'avoit jamais été à moi, que vous perdiez don Carlos, qui étoit tout à vous ; & que cette perte, quelque grande qu'elle fût, vous étoit peut-être encore un moindre malheur, que d'avoir pour votre tyran éternel un homme que vous ne pouviez aimer. Mais ma prospérité, ou,



pour mieux dire, mon espérance ne fut pas longue. J'appris de don Carlos que vous vous étiez résolue à le suivre, & je fus même employée à donner les ordres nécessaires au dessein qu'il avoit de vous emmener à Barcelonne; & de-là, de passer en France, ou en Italie. Toute la force que j'avois eue jusqu'alors à souffrir ma mauvaise fortune, m'abandonna après un coup si rude, & me surprit d'autant plus, que je n'avois jamais craint un pareil malheur. J'en fus affligée jusqu'à en être malade, & malade jusqu'à en garder le lit. Un jour que je me plaignois à moi-même de ma triste destinée, & que la croyance de n'être ouïe de personne me faisoit parler aussi haut que si j'eusse parlé à quelque confident de mon amour, je vis paroître devant moi le Maure Amet, qui m'avoit écoutée; & qui, après que le trouble où il m'avoit mise fut passé, me dit ces paroles : Jete connois, Claudia, & dès le tems que tu n'avois point encore déguisé ton sexe pour servir de page à don Carlos; & si je ne t'ai jamais fait savoir que je te connoisse, c'est que j'avois un dessein aussi

bien que toi. Je te viens d'ouïr prendre des résolutions désespérées ; tu veux te découvrir à ton maître pour une jeune fille qui meurt d'amour pour lui , & qui n'espere plus d'en être aimée ; & puis tu te veux tuer à ses yeux , pour mériter au moins des regrets de celui de qui tu n'as pu gagner l'amour. Pauvre fille ! que vas-tu faire en te tuant , que d'assurer davantage à Sophie la possession de don Carlos ? J'ai bien un meilleur conseil à te donner , si tu es capable de le prendre. Ote ton amant à ta rivale ; le moyen en est aisé si tu me veux croire ; & quoiqu'il demande beaucoup de résolution , il ne t'est pas besoin d'en avoir davantage , que celle que tu as eue à t'habiller en homme , & hasarder ton honneur , pour contenter ton amour. Econte-moi donc avec attention , continua le Maure , je te vais révéler un secret que je n'ai jamais découvert à personne ; & si le dessein que je te vais proposer ne te plaît pas , il dépendra de toi de ne le pas suivre. Je suis de Fez , homme de qualité en mon pays ; mon malheur me fit esclave de don Carlos , &

la beauté de Sophie me fit le sien. Je t'ai dit en peu de paroles bien des choses. Tu crois ton mal sans-remède , parce que ton amant enleve sa maîtresse , & s'en va avec elle à Barcelonne. C'est ton bonheur & le mien , si tu te fais servir de l'occasion. J'ai traité de ma rançon , & l'ai payée. Une galiote d'Afrique m'attend à la rade , assez près du lieu où don Carlos en fait tenir une toute prête pour l'exécution de son dessein. Il l'a différé d'un jour ; prévenons - le avec autant de diligence que d'adresse. Va dire à Sophie de la part de ton maître , qu'elle se tienne prête à partir cette nuit à l'heure que tu la viendras querir ; amene-la dans mon vaisseau , je l'emmenerai en Afrique , & tu demeureras à Valence , seule à posséder ton amant , qui peut-être t'auroit aimée aussi-tôt que Sophie , s'il avoit su que tu l'aimasses. A ces dernières paroles de Claudia , je fus si pressée de ma juste douleur , qu'en faisant un grand soupir , je m'évanouis encore , sans donner le moindre signe de vie. Les cris que fit Claudia , qui se répentoit peut-être alors de m'avoir rendu malheu-

reuse , sans cesser de l'être , attirerent Amet & son frere dans la chambre du vaisseau où j'étois. On me fit tous les remedes qu'on me put faire ; je revins à moi , & j'ouïs Claudia qui reprochoit encore au Maure la trahison qu'il nous avoit faite. Chien infidele ! lui disoit-elle , pourquoi m'as-tu conseillée de réduire cette belle fille au déplorable état où tu la vois , si tu ne me voulois pas laisser auprès de mon amant ? Et pourquoi m'as-tu fait faire à un homme qui me fut si cher , une trahison qui me nuit autant qu'à lui ? Comment oses-tu dire que tu es de noble naissance dans ton pays , si tu es le plus traître & le plus lâche de tous les hommes ? Tais-toi , folle ! lui répondit Amet , ne me reproche point un crime dont tu es complice. Je t'ai déjà dit que qui a pu trahir un maître comme toi , méritoit bien d'être trahie , & que , t'emmenant avec moi , j'assurois ma vie , & peut-être celle de Sophie , puisqu'elle pourroit mourir de douleur , quand elle sauroit que tu serois demeurée avec don Carlos. Le bruit que firent en même tems les matelots , qui étoient prêts d'entrer dans  
le

le port de la ville de Salé, & l'artillerie du vaisseau, à laquelle répondoit celle du port, interrompirent les reproches que se faisoient Amet & Claudia, & me délivrèrent pour un tems de la vue de ces deux personnes odieuses. On se débarqua; on nous couvrit le visage d'un voile à Claudia & à moi, & nous fûmes logées avec le perfide Amet, chez un Maure de ses parens. Dès le jour suivant, on nous fit monter dans un chariot couvert, & prendre le chemin de Fez, où, si Amet y fut reçu de son pere avec beaucoup de joie, j'y entrai la plus affligée & la plus désespérée personne du monde. Pour Claudia, elle eut bientôt pris parti, renonçant au christianisme, & épousant Zaïde, le frere de l'infidele Amet. Cette méchante personne n'oublia aucun artifice pour me persuader de changer aussi de religion, & d'épouser Amet, comme elle avoit fait Zaïde; & elle devint la plus cruelle de mes tyrans, lorsqu'après avoir en vain essayé de me gagner par toutes sortes de promesses, de bons traitemens & de caresses, Amet & tous les siens exercèrent

sur moi toute la barbarie dont ils étoient capables. J'avois tous les jours à exercer ma constance contre tant d'ennemis ; & j'étois plus forte à souffrir mes peines que je ne le souhaitois , quand je commençai à croire que Claudia se repentoit d'être méchante. En public , elle me persécutoit apparemment avec plus d'animosité que les autres ; & en particulier elle me rendoit quelquefois de bons offices , qui me la faisoient considérer comme une personne qui eût pu être vertueuse , si elle eût été élevée à la vertu. Un jour que toutes les autres femmes de la maison étoient allées aux bains publics , comme c'est la coutume de vous autres Mahométans , elle me vint trouver où j'étois , ayant le visage composé à la tristesse , & me parla en ces termes : Belle Sophie , quelque sujet que j'aie eu autrefois de vous haïr , ma haine a cessé en perdant l'espoir de posséder jamais celui qui ne m'aimoit pas assez , à cause qu'il vous aimoit trop. Je me reproche sans cesse de vous avoir rendue malheureuse , & d'avoir abandonné mon Dieu pour la crainte des hommes. Le moindre de

ces remords seroit capable de me faire entreprendre les choses du monde les plus difficiles à mon sexe. Je ne puis plus vivre loin de l'Espagne, & de toute terre chrétienne avec des infideles, entre lesquels je fais bien qu'il est impossible que je trouve mon salut, ni pendant ma vie, ni après ma mort. Vous pouvez juger de mon véritable repentir par le secret que je vous confie, qui vous rend maîtresse de ma vie, & qui vous donne moyen de vous venger de tous les maux que j'ai été forcée de vous faire. J'ai gagné cinquante esclaves chrétiens, la plupart Espagnols, & tous gens capables d'une grande entreprise. Avec l'argent que je leur ai secretement donné, ils se sont assurés d'une barque capable de nous porter en Espagne, si Dieu favorise un si bon dessein. Il ne tiendra qu'à vous de suivre ma fortune, de vous sauver, si je me sauve, ou, périssant avec moi, de vous tirer d'entre les mains de vos cruels ennemis, & de finir une vie aussi malheureuse qu'est la vôtre. Déterminez-vous donc, Sophie; & tandis que nous ne pouvons être soupçonnées d'aucun dessein,

délibérons sans perdre de tems , sur la plus importante action de votre vie & de la mienne. Je me jetai aux pieds de Claudia, & jugeant d'elle par moi-même , je ne doutai point de la sincérité de ses paroles. Je la remerciai de toutes les forces de mon expression , & de toutes celles de mon ame ; je ressentis la grace que je croyois qu'elle me vouloit faire. Nous prîmes jour pour notre fuite vers un lieu du rivage de la mer , où elle me dit que des rochers tenoient notre petit vaisseau à couvert. Ce jour que je croyois bienheureux arriva. Nous sortîmes heureusement & de la maison & de la ville. J'admirois la bonté du ciel dans la facilité que nous trouvions à faire réussir notre dessein , & j'en bénissois Dieu sans cesse : mais la fin de mes maux n'étoit pas si proche que je pensois. Claudia n'agissoit que par l'ordre du perfide Amet ; & encore plus perfide que lui , elle ne me conduisoit en un lieu écarté , & la nuit , que pour m'abandonner à la violence du Maure , qui n'eût rien osé entreprendre contre ma pudicité dans la maison de son pere , quoique Mahomé.



tan, moralement homme de bien. Je suivais innocemment celle qui me menoit perdre, & je ne pensois pas pouvoir jamais être assez reconnoissante envers elle de la liberté que j'espérois bientôt avoir par son moyen. Je ne me lassois point de l'en remercier, ni de marcher bien vite dans des chemins rudes, environnés de rochers, où elle me disoit que ses gens l'attendoient, quand j'ouïs du bruit derrière moi; & tournant la tête, j'apperçus Amet le cimetere à la main: Infâmes esclaves, s'écria-t-il, c'est donc ainsi que l'on se dérobe à son maître? Je n'eus pas le tems de lui répondre: Claudia me saisit les bras par derrière; & Amet laissant tomber son cimetere se joignit à la renégate, & tous deux ensemble firent ce qu'ils purent pour me lier les mains avec des cordes dont ils s'étoient pourvus pour cet effet. Ayant plus de vigueur & d'adresse que les femmes n'en ont d'ordinaire, je résistai long-tems aux efforts de ces deux méchantes personnes, mais à la longue je me sentis affoiblir; & me défiant de mes forces, je n'avois presque plus recours qu'à mes cris, qui pou-

voient attirer quelque passant en ce lieu solitaire ; ou plutôt je n'espérois plus rien, quand le prince Mulei survint lorsque je l'espérois le moins. Vous avez su de quelle façon il me sauva l'honneur ; & je puis dire la vie , puisque je serois assurément morte de douleur , si le détestable Amet eût contenté sa brutalité. Sophie acheva ainsi le récit de ses aventures , & l'aimable Zoraïde l'exhorta d'espérer de la générosité du prince les moyens de retourner en Espagne ; & dès le jour même elle apprit à son mari tout ce qu'elle avoit appris de Sophie , dont il alla informer Mulei. Encore que tout ce qu'on lui conta de la fortune de la belle chrétienne ne flattât point la passion qu'il avoit pour elle , il fut pourtant bien-aise , vertueux comme il étoit , d'en avoir eu connoissance ; & d'apprendre qu'elle étoit engagée d'affection en son pays , afin de n'avoir point à tenter une action blâmable par l'espérance d'y trouver de la facilité. Il estima la vertu de Sophie , & fut porté par la sienne à tâcher de la rendre moins malheureuse qu'elle n'étoit. Il lui fit dire par Zoraïde , qu'il la

renverroit en Espagne quand elle le voudroit : & depuis qu'il en eut pris la résolution , il s'empêcha de la voir , se défiant de sa p<sup>ro</sup>pre vertu & de la beauté de cette aimable personne. Elle n'étoit pas peu empêchée à prendre ses sûretés pour son retour. Le trajet étoit long jusqu'en Espagne, dont les marchands ne trafiquoient point à Fez. Et quand elle eût pu trouver un vaisseau chrétien , belle & jeune comme elle étoit , elle pouvoit trouver entre les hommes de sa loi , ce qu'elle avoit eu peur de trouver entre les Maures. La probité ne se rencontre guère sur un vaisseau ; la bonne foi n'y est guère mieux gardée qu'à la guerre ; & en quelque lieu que la beauté & l'innocence se trouvent les plus foibles , l'audace des méchans se sert de son avantage , & se porte facilement à tout entreprendre. Zoraïde conseilla à Sophie de s'habiller en homme , puisque sa taille avantageuse plus que des autres femmes , facilitoit ce déguisement. Elle lui disoit que c'étoit l'avis de Mulei , qui ne trouvoit personne dans Fez à qui il la pût sûrement confier ; & elle lui dit aussi ,

qu'il avoit eu la bonté de pourvoir à la bienfaisance de son sexe , lui donnant une compagne de sa croyance , & travestie comme elle ; & qu'elle seroit aussi garantie de l'inquiétude qu'elle pourroit avoir , de se voir seule dans un vaisseau entre des soldats & des matelots. Ce prince Maure avoit acheté d'un corsaire une prise qu'il avoit faite sur mer ; c'étoit d'un vaisseau du gouverneur d'Oran , qui portoit la famille entiere d'un gentilhomme Espagnol , que par animosité ce gouverneur envoyoit prisonnier en Espagne. Mulei avoit su que ce chrétien étoit un des plus grands chasseurs du monde ; & comme la chasse étoit la plus forte passion de ce jeune prince , il avoit voulu l'avoir pour esclave , & afin de le mieux conserver , ne l'avoit point voulu séparer de sa femme , de son fils & de sa fille. En deux ans qu'il vécut dans Fez au service de Mulei , il apprit à ce prince à tirer parfaitement de l'arquebuse sur toute sorte de gibier qui court sur la terre , ou qui s'élève dans l'air , & plusieurs chasses inconnues aux Maures. Il avoit par-là si bien mérité les bonnes gra-

ees du prince , & s'étoit rendu si néces-  
 faire à son divertissement , qu'il n'avoit  
 jamais voulu consentir à sa rançon , & par  
 toutes sortes de bienfaits , avoit tâché de  
 lui faire oublier l'Espagne : mais le re-  
 gret de n'être pas en sa patrie , & de n'a-  
 voir plus d'espérance d'y retourner , lui  
 avoit causé une mélancolie , qui finit  
 bientôt par sa mort , & sa femme n'avoit  
 pas vécu long-tems après son mari. Mulei  
 se sentoît du remords de n'avoir pas remis  
 en liberté , quand ils la lui avoient de-  
 mandée , des personnes qui l'avoient  
 méritée par leurs services ; & il voulut ,  
 autant qu'il le pouvoit , réparer envers  
 leurs enfans le tort qu'il croyoit leur avoir  
 fait. La fille s'appelloit Dorothee , étoit  
 de l'âge de Sophie , belle , & avoit de  
 l'esprit. Son frere n'avoit pas plus de  
 quinze ans , & s'appelloit Sanche. Mulei  
 les choisit l'un & l'autre pour tenir com-  
 pagnie à Sophie , & se servit de cette oc-  
 casion-là pour les envoyer ensemble en  
 Espagne. On tint l'affaire secrete. On fit  
 faire des habits d'hommes à l'Espagnole  
 pour les demoiselles , & pour le petit

Sanche. Mulei fit paroître sa magnificence dans la quantité de pierreries qu'il donna à Sophie. Il fit aussi à Dorothée de beaux présens , qui , joints à tous ceux que son pere avoit déjà reçus de la liberalité du prince , la rendirent riche pour le reste de sa vie. Charles - Quint , en ce tems - là , faisoit la guerre en Afrique , & avoit assiégé la ville de Tunis. Il avoit envoyé un ambassadeur à Mulei , pour traiter de la rançon de quelques Espagnols de qualité , qui avoient fait naufrage à la côte de Maroc. Ce fut à cet ambassadeur que Mulei recommanda Sophie sous le nom de don Fernand , gentilhomme de qualité , qui ne vouloit pas être connu par son nom véritable : & Dorothée & son frere passaient pour être de son train , l'un en qualité de gentilhomme , & l'autre de page. Sophie & Zoraïde ne se purent quitter sans regret ; & il y eut bien des larmes versées de part & d'autre. Zoraïde donna à la belle chrétienne un rang de perles si riche , qu'elle ne l'eût point reçu , si cette aimable Maure , & son mari Zulema , qui n'aimoit pas moins Sophie que fai-

soit sa femme , ne lui eussent fait connoître  
 qu'elle ne pouvoit davantage les désobliger ,  
 qu'en refusant ce gage de leur amitié. Zoraïde  
 fit promettre à Sophie de lui faire savoir de  
 tems en tems de ses nouvelles par la voie  
 de Tanger , d'Oran , ou des autres places  
 que l'empereur possédoit en Afrique. L'ambas-  
 sadeur chrétien s'embarqua à Salé , emmenant  
 avec lui Sophie , qu'il faut désormais appeller  
 don Fernand. Il joignit l'armée de l'empereur ,  
 qui étoit encore devant Tunis. Notre Espa-  
 gnole déguisée lui fut présentée comme un  
 gentilhomme d'Andalousie , qui avoit été  
 long-tems esclave du prince de Fez. Elle n'a-  
 voit pas assez de sujet d'aimer sa vie , pour  
 craindre de la hasarder à la guerre ; & ,  
 voulant passer pour un cavalier , elle n'eût  
 pu , avec honneur , n'aller pas souvent au  
 combat , comme faisoient tant de vaillans  
 hommes dont l'armée de l'empereur étoit  
 pleine. Elle se mit donc entre les volontaires ,  
 ne perdit pas une occasion de se signaler ,  
 & le fit avec tant d'éclat , que l'empereur  
 ouït parler du faux don Fernand. Elle fut  
 assez heureuse pour se trou-

ver auprès de lui , lorsque dans l'ardeur d'un combat , dont les chrétiens eurent tout le désavantage , il donna dans une embuscade des Maures , fut abandonné des siens , & environné des infideles ; il y a apparence qu'il eût été tué , son cheval l'ayant déjà été sous lui , si notre Amazone ne l'eût remonté sur le sien ; & , secondant sa vaillance par des efforts difficiles à croire , n'eût donné aux chrétiens le tems de se reconnoître , & de venir dégager ce vaillant empereur. Une si belle action ne fut pas sans récompense. L'empereur donna à l'inconnu don Fernand une commanderie de Saint-Jacques , de grand revenu , & le régiment de cavalerie d'un seigneur Espagnol qui avoit été tué au dernier combat. Il lui fit donner aussi tout l'équipage d'un homme de qualité ; & , depuis ce tems-là , il n'y eut personne dans l'armée qui fût plus estimé & plus considéré que cette vaillante fille. Toutes les actions d'un homme lui étoient si naturelles , son visage étoit si beau , & la faisoit paroître si jeune ; sa vaillance étoit si admirable en une si grande jeunesse ; & son esprit étoit si charmant , qu'il

n'y



n'y avoit pas un homme de qualité ou de commandement dans les troupes de l'empereur qui ne recherchât son amitié. Il ne faut donc pas s'étonner si tout le monde parlant pour elle , & plus encore ses belles actions , elle fût en peu de tems en faveur auprès de son maître. Dans ce tems-là , de nouvelles troupes arriverent d'Espagne sur les vaisseaux qui apportoit de l'argent & des munitions pour l'armée. L'empereur les voulut voir sous les armées , accompagné de ses principaux chefs , desquels étoit notre guerrier. Entre ces soldats nouveaux venus , elle crut avoir vu don Carlos ; & elle ne s'étoit pas trompée. Elle en fut inquiète le reste du jour , le fit chercher dans le quartier de ces nouvelles troupes ; & on ne le trouva pas , parce qu'il avoit changé de nom. Elle n'en dormit point de toute la nuit , se leva aussi-tôt que le soleil , & alla chercher elle-même ce cher amant qui lui avoit tant fait verser de larmes. Elle le trouva , & n'en fut point reconnue , ayant changé de taille , parce qu'elle avoit crû ; & de visage , parce que le soleil d'Afrique avoit changé la couleur du sien. Elle fei-

gnit de le prendre pour un autre de sa connoissance , & lui demanda des nouvelles de Séville , & d'une personne qu'elle lui nomma du premier nom qui lui vint dans l'esprit. Don Carlos lui dit qu'elle se méprenoit , qu'il n'avoit jamais été à Séville , & qu'il étoit de Valence. Vous ressemblez extrêmement à une personne qui m'étoit fort chere , lui dit Sophie ; & à cause de cette ressemblance je veux bien être de vos amis , si vous n'avez point de répugnance à devenir des miens. La même raison , lui répondit don Carlos , qui vous oblige à m'offrir votre amitié , vous auroit déjà acquis la mienne , si elle étoit du prix de la vôtre. Vous ressemblez à une personne que j'ai long-tems aimée ; vous avez son visage & sa voix : mais vous n'êtes pas de son sexe ; & assurément , ajouta-t-il , en faisant un grand soupir , vous n'êtes pas de son humeur. Sophie ne put s'empêcher de rougir à ces dernières paroles de don Carlos , à quoi il ne prit pas garde , à cause peut-être que ses yeux , qui commençoient à se mouiller de larmes , ne purent voir les changemens du visage de Sophie. Elle en

fut émue ; & , ne pouvant plus cacher cette émotion , elle pria don Carlos de la venir voir en sa tente , où elle l'alloit attendre , & le quitta après lui avoir appris son quartier , & qu'on l'appelloit dans l'armée le mestre-de-camp don Fernand. A ce nom là , don Carlos eut peur de ne lui avoir pas fait assez d'honneur. Il avoit déjà su à quel point il étoit estimé de l'empereur , & que , tout inconnu qu'il étoit , il partageoit la faveur de son maître avec les premiers de la cour. Il n'eut pas grande peine à trouver son quartier & sa tente , qui n'étoient ignorés de personne ; & il en fut reçu autant bien qu'un simple cavalier le pouvoit être d'un des principaux officiers du camp. Il reconnut encore le visage de Sophie dans celui de don Fernand , en fut encore plus étonné qu'il ne l'avoit été ; & il le fut encore davantage du son de sa voix , qui lui entroit dans l'ame , & y renouvelloit le souvenir de la personne du monde qu'il avoit le plus aimée. Sophie , inconnue à son amant , le fit manger avec elle ; & , après le repas , ayant fait retirer ses domestiques , & donné ordre de n'être

visitée de personne, se fit redire encore une fois par ce cavalier qu'il étoit de Valence, & ensuite se fit conter ce qu'elle savoit aussi-bien que lui de leurs aventures communes, jusqu'au jour qu'il avoit fait dessein de l'enlever. Croiriez-vous, lui dit don Carlos, qu'une fille de condition qui avoit tant reçu de preuves de mon amour, & qui m'en avoit donné tant de la sienne, fût sans fidélité & sans honneur, eût l'adresse de me cacher de si grands défauts, & fût si aveuglée dans son choix, qu'elle me préférât un jeune page que j'avois, qui l'enleva un jour devant celui que j'avois choisi pour l'enlever ? Mais en êtes-vous bien assuré, lui dit Sophie ? Le hasard est maître de toutes choses, & prend souvent plaisir à confondre nos raisonnemens par des succès les moins attendus. Votre maîtresse peut avoir été forcée à se séparer de vous, & est peut-être plus malheureuse que coupable. Plût à Dieu, lui répondit don Carlos, que j'eusse pu douter de sa faute ! toutes les pertes & les malheurs qu'elle m'a causés, ne m'auroient pas été difficiles à souffrir ; & même je ne me croirois pas

malheureux , si je pouvois croire qu'elle me fût encore fidelle : mais elle ne l'est qu'au perfide Claudio , & n'a jamais feint d'aimer le malheureux don Carlos que pour le perdre. Il paroît par ce que vous dites , lui repartit Sophie , que vous ne l'avez guere aimée , de l'accuser ainsi sans l'entendre , & de la publier encore plus méchante que légère. Et peut-on l'être davantage , s'écria don Carlos , que l'a été cette impudente fille , lorsque , pour ne faire pas soupçonner mon page de son enlèvement , elle laissa dans sa chambre , la nuit même qu'elle disparut de chez son pere , une lettre qui est de la dernière malice , & qui m'a rendu trop misérable pour n'être pas demeurée dans mon souvenir ? Je vous la veux faire entendre , & vous faire juger par-là de quelle dissimulation cette jeune fille étoit capable.

## L E T T R E.

« V O U S n'avez pas dû me défendre  
 » d'aimer don Carlos , après me l'avoir  
 » ordonné. Un mérite aussi grand que le

» sien ne me pouvoit donner que beaucoup  
 » d'amour ; & quand l'esprit d'une jeune  
 » personne est prévenu , l'intérêt n'y peut  
 » trouver de place. Je m'enfuis donc avec  
 » celui que vous avez trouvé bon que j'ai-  
 » massé dès ma jeunesse , & sans qui il  
 » me seroit autant impossible de vivre ,  
 » que de ne mourir pas mille fois le jour  
 » avec un étranger que je ne pourrois ai-  
 » mer , quand il seroit encore plus riche  
 » qu'il n'est pas. Notre faute ( si c'en est  
 » une ) mérite votre pardon. Si vous nous  
 » l'accordez , nous reviendrons le recevoir  
 » plus vite que nous n'avons fui l'injuste  
 » violence que vous nous vouliez faire. »

SOPHIE.

Vous vous pouvez figurer , poursuivit don  
 Carlos , l'extrême douleur que sentirent les  
 parens de Sophie quand ils eurent lu cette  
 lettre. Ils espérèrent que je serois encore  
 avec leur fille, caché dans Valence, ou que  
 je n'en serois pas loin. Ils tigrèrent leur perte  
 secrete à tout le monde , hormis au vice-  
 roi qui étoit leur parent ; & à peine le jour

commençoit-il de paroître , que la justice entra dans ma chambre , & me trouva endormi. Je fus surpris d'une telle visite autant que j'avois sujet de l'être ; & quand , après qu'on m'eut demandé où étoit Sophie , je demandai aussi où elle étoit , mes parties s'en irritèrent , & me firent conduire en prison avec une extrême violence. Je fus interrogé , & je ne pus rien dire pour ma défense contre la lettre de Sophie. Il paroissoit par-là que je l'avois voulu enlever ; mais il paroissoit encore plus que mon page avoit disparu en même tems qu'elle. Les parens de Sophie la faisoient chercher , & mes amis de leur côté faisoient toutes sortes de diligences pour découvrir où ce page l'avoit emmenée. C'étoit le seul moyen de faire voir mon innocence ; mais on ne put jamais apprendre des nouvelles de ces amans fugitifs ; & mes ennemis m'accuserent alors de la mort de l'un & de l'autre. Enfin l'injustice , appuyée de la force , l'emporta sur l'innocence opprimée. Je fus averti que je serois bientôt jugé , & que je le serois à mort. Je n'espérai pas que le ciel fit un miracle en ma faveur , &

je voulus donc hasarder ma délivrance par un coup de désespoir. Je me joignis à des bandoliers prisonniers comme moi , & tous gens de résolution. Nous forçâmes les portes de notre prison ; & , favorisés de nos amis , nous eûmes plus tôt gagné les montagnes les plus proches de Valence , que le vice-roi n'en pût être averti. Nous fûmes long-tems maîtres de la campagne. L'infidélité de Sophie , la persécution de ses parens , tout ce que je croyois que le vice-roi avoit fait d'injustice contre moi , & enfin la perte de mon bien , me mirent dans un tel désespoir , que je hasardai ma vie dans toutes les rencontres où mes camarades & moi trouvâmes de la résistance ; & je m'acquis par - là une telle réputation parmi eux , qu'ils voulurent que je fusse leur chef. Je le fus avec tant de succès , que notre troupe devint redoutable aux royaumes d'Aragon & de Valence , & que nous eûmes l'insolence de mettre ces pays à contribution. Je vous fais ici une confidence bien délicate , ajouta don Carlos ; mais l'honneur que vous me faites , & mon inclination , me donnent tel-



lement à vous , que je veux bien vous faire maître de ma vie , vous en révélant des secrets si dangereux. Enfin , poursuivit-il , je me laissai d'être méchant : je me dérobaï de mes camarades , qui ne s'y attendoient pas ; & je pris le chemin de Barcelonne , où je fus reçu simple cavalier dans les recrues qui s'embarquoient pour l'Afrique , & qui ont joint depuis peu l'armée. Je n'ai pas sujet d'aimer la vie ; & après m'être mal servi de la mienne , je ne la puis mieux employer que contre les ennemis de ma loi & pour votre service , puisque la bonté que vous avez pour moi , m'a causé la seule joie dont mon ame ait été capable , depuis que la plus ingrate fille du monde m'a rendu le plus malheureux de tous les hommes. Sophie inconnue prit le parti de Sophie injustement accusée , & n'oublia rien pour persuader à son amant de ne point faire de mauvais jugemens de sa maîtresse , avant que d'être mieux informé de sa faute. Elle dit au malheureux cavalier , qu'elle prenoit grande part dans ses infortunes ; qu'elle voudroit de bon cœur les adoucir ; & pour lui en

donner des marques plus effectives que des paroles , qu'elle le prioit de vouloir être à elle , & que lorsque l'occasion s'en présenteroit , elle emploieroit auprès de l'empereur son crédit & celui de tous ses amis pour le délivrer de la persécution des parens de Sophie & du vice-roi de Valence. Don Carlos ne se rendit jamais à tout ce que le faux don Fernand lui put dire pour la justification de Sophie ; mais il se rendit à la fin aux offres qu'il lui fit de sa table & de sa maison: dès le jour même cette fidelle amante parla au mestre-de-camp de don Carlos , & lui fit trouver bon que ce cavalier , qu'elle lui dit être son parent , prit parti avec lui , je veux dire avec elle. Voilà notre amant infortuné , au service de sa maîtresse, qu'il croyoit morte ou infidelle. Il se voit dès le commencement de sa servitude , tout-à-fait bien avec celui qu'il croit son maître , & est en peine lui-même de savoir comment il a pu faire en si peu de tems pour s'en faire tant aimer. Il est à la fois son intendant , son secrétaire , son gentilhomme , & son confident. Les autres domestiques n'ont guere moins de

respect pour lui que pour don Fernand ,  
 & il seroit sans doute heureux , se con-  
 noissant aimé d'un maître qui lui paroît  
 tout aimable , & qu'un secret instinct le  
 force d'aimer , si Sophie perdue , si Sophie  
 infidelle , ne lui revenoit sans cesse à la  
 pensée , & ne lui causoit une tristesse que  
 les caresses d'un si cher maître , & sa for-  
 tune rendue meilleure , ne pouvoient vain-  
 cre. Quelque tendresse que Sophie eût  
 pour lui , elle étoit bien-aise de le voir  
 affligé , ne doutant point qu'elle ne fût  
 la cause de son affliction. Elle lui parloit  
 si souvent de Sophie , & justifioit quel-  
 quefois avec tant d'emportement , & même  
 de colere & d'aigreur , celle que don  
 Carlos n'accusoit pas moins que d'avoir  
 manqué à sa fidélité & à son honneur ,  
 qu'enfin il en vint à croire que ce don Fer-  
 nand , qui le mettoit toujours sur le même  
 sujet , avoit peut-être été autrefois amou-  
 reux de Sophie , & peut-être l'étoit en-  
 core. La guerre d'Afrique s'acheva de la  
 façon qu'on le voit dans l'histoire. L'em-  
 pereur la fit depuis en Allemagne , en  
 Italie , en Flandres & en divers lieux.

Notre guerrière , sous le nom de don Fernand , augmenta sa réputation de vaillant & expérimenté capitaine par plusieurs actions de valeur & de conduite , quoique la dernière de ces qualités-la ne se rencontre que rarement en une personne aussi jeune que le sexe de cette vaillante fille la faisoit paroître. L'empereur fut obligé d'aller en Flandres , & de demander au roi de France passage par ses Etats. Le grand roi qui régnoit alors , voulut surpasser en générosité & en franchise un mortel ennemi qui l'avoit toujours surmonté en bonne fortune , & n'en avoit pas toujours bien usé. Charles-Quint fut reçu dans Paris comme s'il eût été roi de France. Le beau don Fernand fut du petit nombre des personnes de qualité qui l'accompagnerent ; & si son maître eût fait un plus long séjour dans la cour du monde la plus galante , cette belle Espagnole prise pour un homme , eût donné de l'amour à beaucoup de dames Françoises , & de la jalousie aux plus accomplis de nos courtisans. Cependant le vice - roi de Valence mourut en Espagne. Don Fernand espéra assez

Assez de son mérite & de l'affection que lui portoit son maître , pour lui oser demander une si importante charge , & il l'obtint sans qu'elle lui fût enviée. Il fit savoir le plus tôt qu'il put le bon succès de sa prétention à don Carlos , & lui fit espérer qu'aussi-tôt qu'il auroit pris possession de sa vice-royauté de Valence , il feroit sa paix avec les parens de Sophie , obtiendrait sa grace de l'empereur , pour avoir été chef de bandoliers , & même essaieroit de le remettre dans la possession de son bien , sans cesser de lui en faire dans toutes les occasions qui s'en présenteroient. Don Carlos eût pu recevoir quelque consolation de toutes ces belles promesses , si le malheur de son amour lui eût permis d'être consolable. L'empereur arriva en Espagne , & alla droit à Madrid , & don Fernand alla prendre possession de son gouvernement. Dès le jour qui suivit celui de son entrée dans Valence , les parens de Sophie présentèrent requête contre don Carlos , qui faisoit auprès du vice-roi la charge d'intendant de sa maison & de secrétaire de ses commandemens. Le vice-

roi promit de leur rendre justice , & à don Carlos de protéger son innocence. On fit de nouvelles informations contre lui ; l'on fit ouïr des témoins une seconde fois : & enfin les parens de Sophie , animés par le regret qu'ils avoient de la perte de leur fille , & par un desir de vengeance qu'ils croyoient légitime , presserent si fort l'affaire , qu'en cinq ou six jours elle fut en état d'être jugée. Ils demanderent au vice-roi que l'accusé entrât en prison : il leur donna sa parole qu'il ne sortiroit pas de son hôtel , & leur marqua un jour pour le juger. La veille de ce jour fatal qui tenoit en suspens toute la ville de Valence , don Carlos demanda une audience particulière au vice-roi , qui la lui accorda. Il se jeta à ses pieds , & lui dit ses paroles : C'est demain , monseigneur , que vous devez faire connoître à tout le monde que je suis innocent. Quoique les témoins que j'ai fait ouïr me déchargent entièrement du crime dont on m'accuse , je viens encore jurer à votre altesse comme si j'étois devant Dieu , que non - seulement je n'ai pas enlevé Sophie ; mais que le jour devant

celui qu'elle fut enlevée, je ne la vis point, je n'eus point de ses nouvelles, & n'en ai pas eu depuis. Il est bien vrai que je la devois enlever; mais un malheur, qui jusqu'ici m'est inconnu, la fit disparaître, ou pour ma perte, ou pour la sienne. C'est assez, don Carlos, lui dit le vice-roi, va dormir en repos: je suis ton maître & ton ami, & mieux informé de ton innocence que tu ne penses; & quand j'en pourrois douter, je serois obligé à n'être pas exact à m'en éclaircir, puisque tu es dans ma maison, & de ma maison, & que tu n'es venu ici avec moi, que sous la promesse que je t'ai faite de te protéger. Don Carlos remercia un si obligeant maître de tout ce qu'il eut d'éloquence. Il s'allâ coucher; & l'impatience qu'il eut de se voir bientôt absous, ne lui permit pas de dormir. Il se leva aussi-tôt que le jour parut, & propre & paré plus qu'à l'ordinaire, se trouva au lever de son maître: mais, je me trompe, il n'entra dans sa chambre qu'après qu'il fut habillé; car depuis que Sophie avoit déguisé son sexe, la seule Dorothee déguisée comme elle, & la confidente de

son déguisement , couchoit dans sa chambre , & lui rendoit tous les services , qui , rendus par un autre , lui eussent pu donner connoissance de ce qu'elle vouloit tenir si caché. Don Carlos entra donc dans la chambre du vice-roi, quand Dorothee l'eut ouverte à tout le monde , & le vice-roi ne le vit pas plutôt , qu'il lui reprocha qu'il s'étoit levé bien matin pour un homme accusé qui se vouloit faire croire innocent ; & lui dit , qu'une personne qui ne dormoit point , devoit sentir sa conscience chargée. Don Carlos lui répondit un peu troublé , que la crainte d'être convaincu ne l'avoit pas tant empêché de dormir , que l'espérance de se voir bientôt à couvert des poursuites de ses ennemis , par la bonne justice que lui rendoit son altesse. Mais vous êtes bien paré & bien galant , lui dit encore le vice-roi , & je vous trouve bien tranquille le jour que l'on doit délibérer sur votre vie. Je ne fais plus ce que je dois croire du crime dont on vous accuse. Toutes les fois que nous nous entretenons de Sophie , vous en parlez avec moins de chaleur , & plus d'indifférence que moi ;



on ne m'accuse pourtant pas , comme vous , d'en avoir été aimé , & de l'avoir tuée , & possible le jeune Claudio aussi , sur qui vous voulez faire tomber l'accusation de son enlèvement. Vous me dites que vous l'avez aimée , continua le vice-roi , & vous vivez après l'avoir perdue , & vous n'oubliez rien pour vous voir absous & en repos , vous qui devriez haïr la vie , & tout ce qui vous la pourroit faire aimer. Ah ! inconstant don Carlos , il faut bien qu'un autre amour vous ait fait oublier celui que vous deviez conserver à Sophie perdue , si vous l'aviez véritablement aimée , quand elle étoit toute à vous , & osoit tout faire pour vous. Don Carlos , demi-mort à ces paroles du vice-roi , voulut y répondre ; mais il ne lui permit pas : Taisez-vous , lui dit-il d'un visage sévère , & réservez votre éloquence pour vos juges ; car pour moi je n'en serai pas surpris , & je n'irai pas pour un de mes domestiques donner à l'empereur mauvaise opinion de mon équité ; & cependant , ajouta le vice-roi , se tournant vers le capitaine de ses gardes , que l'on s'assure de

lui : qui a rompu sa prison , peut bien manquer à la parole qu'il ma donnée de ne chercher point son impunité dans sa fuite. On ôta aussi - tôt l'épée à don Carlos , qui fit grand'pitié à tous ceux qui le virent environné de gardes , pâle & défait , & qui avoit bien de la peine à retenir ses larmes. Cependant que le pauvre gentilhomme se repent de ne s'être pas assez défié de l'esprit changeant des grands seigneurs , les juges qui le devoient juger entrèrent dans la chambre , & prirent leurs places , après que le vice-roi eut pris la sienne. Le comte Italien , qui étoit encore à Valence , & le pere & la mere de Sophie parurent , & produisirent leurs témoins contre l'accusé , qui étoit si désespéré de son procès , qu'il n'avoit pas quasi le courage de répondre. On lui fit reconnoître les lettres qu'il avoit autrefois écrites à Sophie ; on lui confronta les voisins & les domestiques de la maison de Sophie ; & enfin on produisit contre lui la lettre qu'elle avoit laissée dans sa chambre le jour qu'on prétendoit qu'il l'avoit enlevée. L'accusé fit ouïr ses domestiques , qui témoignèrent d'avoir vu

coucher leur maître : mais il pouvoit s'être levé après avoir fait semblant de s'endormir. Il juroit bien qu'il n'avoit pas enlevé Sophie, & représentoit aux juges qu'il ne l'auroit pas enlevée pour se séparer d'elle ; mais on ne l'accusoit pas moins que de l'avoir tuée, & le page aussi, le confident de son amour. Il ne restoit plus qu'à le juger ; & il alloit être condamné tout d'une voix, quand le vice-roi le fit approcher, & lui dit : Malheureux don Carlos ! tu peux bien croire, après toutes les marques d'affection que je t'ai données, que si je t'eusse soupçonné d'être coupable du crime dont on t'accuse, je ne t'aurois pas amené à Valence. Il m'est impossible de ne te condamner pas, si je ne veux commencer l'exercice de ma charge par une injustice ; & tu peux juger du déplaisir que j'ai de ton malheur, par les larmes qui m'en viennent aux yeux. On pourroit rechercher d'accord tes parties, si elles étoient de moindre qualité, ou moins animées à ta perte. Enfin, si Sophie ne paroît elle-même pour te justifier, tu n'as

qu'à te préparer à bien mourir. Carlos, désespéré de son salut, se jeta aux pieds du vice-roi, & lui dit : Vous vous souvenez bien, monseigneur, qu'en Afrique, & dès le tems que j'eus l'honneur d'entrer au service de votre altesse, & toutes les fois qu'elle m'a engagé au récit ennuyeux de mes infortunes, que je les lui ai toujours contées d'une même manière ; & elle doit croire qu'en ce pays-là, & partout ailleurs, je n'aurois point avoué à un maître qui me faisoit l'honneur de m'aimer, ce qu'ici j'aurois dû nier devant un juge. J'ai toujours dit la vérité à votre altesse, comme à mon Dieu ; & je lui dis encore que j'aimai, que j'adorai Sophie. Dis que tu l'abhorres, ingrat ! l'interrompit le vice-roi, surprenant tout le monde. Je l'adore, reprit don Carlos, fort étonné de ce que le vice-roi venoit de dire. Je lui ai promis de l'épouser, continua-t-il, & je suis convenu avec elle de l'emmener à Barcelonne ; mais si je l'ai enlevée, si je fais où elle se cache, je veux qu'on me fasse mourir de la mort la plus cruelle. Je ne puis

l'éviter ; mais je mourrai innocent , si ce n'est mériter la mort que d'avoir aimé , plus que ma vie , une fille inconstante & perfide. Mais, s'écria le vice-roi , le visage furieux , que sont devenus cette fille & ton page ? Ont-ils monté au ciel ? sont-ils cachés sous la terre ? Le page étoit galant , lui répondit don Carlos , elle étoit belle ; il étoit homme , elle étoit femme. Ah ! traître ! lui dit le vice-roi , que tu découvres bien ici tes lâches soupçons , & le peu d'estime que tu as eue pour la malheureuse Sophie ! Maudite soit la femme qui se laisse aller aux promesses des hommes , & s'en fait mépriser par sa trop facile croyance ! Ni Sophie n'étoit point une femme de vertu commune , méchant ! ni ton page Claudio un homme ; Sophie étoit une fille constante , & ton page une fille perdue , amoureuse de toi , & qui t'a volé Sophie , qu'elle trahissoit comme une rivale. Je suis Sophie , injuste amant , amant ingrat , je suis Sophie , qui ai souffert des maux incroyables pour un homme qui ne méritoit pas d'être aimé , & qui m'a crue

capable de la dernière infamie. Sophie n'en put pas dire davantage ; son père , qui la reconnut , la prit entre ses bras ; sa mère se pâma d'un côté , & don Carlos del'autre. Sophie se débarrassa des bras de son père , pour courir aux deux personnes évanouies , qui reprirent leurs esprits , tandis qu'elle douta à qui des deux elle courroit. Sa mère lui mouilla le visage de larmes ; elle mouilla de larmes le visage de sa mère. Elle embrassa avec toute la tendresse imaginable son cher don Carlos , qui pensa s'en évanouir encore. Il tint pourtant bon pour ce coup , & n'osant pas encore baiser Sophie de toute sa force , se récompensa sur ses mains , qu'il baisa mille fois l'une après l'autre. Sophie pouvoit à peine suffire à toutes les embrassades & à tous les complimens qu'on lui fit. Le comte Italien , en faisant le sien comme les autres , lui voulut parler des prétentions qu'il avoit sur elle , comme lui ayant été promise par son père & par sa mère. Don Carlos , qui l'ouït , en quitta une des mains de Sophie , qu'il baisoit alors avide-

ment ; & , portant la sienne à son épée , qu'on venoit de lui rendre , se mit en une posture qui fit peur à tout le monde ; & , jurant à faire abîmer la ville de Valence , fit bien connoître que toutes les puissances humaines ne lui ôteroient pas Sophie , si elle-même ne lui défendoit de songer davantage à elle. Mais elle déclara qu'elle n'auroit jamais d'autre mari que son cher don Carlos , & conjura son pere & sa mere de le trouver bon , ou de se résoudre à la voir enfermer dans un couvent pour toute sa vie. Ses parens lui laisserent la liberté de choisir tel mari qu'elle voudroit ; & le comte Italien , dès le même jour , prit la poste pour l'Italie , ou pour tout autre pays où il voulut aller. Sophie conta toutes ses aventures , qui furent admirées de tout le monde. Un courier alla porter la nouvelle de cette grande merveille à l'empereur , qui conserva à don Carlos , après qu'il auroit épousé Sophie , la vice-royauté de Valence , & tous les bienfaits que cette vaillante fille avoit mérités sous le nom de don Fernand ; &

donna à ce bienheureux amant une principauté dont ses descendants jouissent encore. La ville de Valence fit la dépense des noces avec toute sorte de magnificence ; & Dorothée , qui reprit ses habits de femme en même tems que Sophie , fut mariée en même tems qu'elle , avec un cavalier , proche parent de don Carlos.



## CHAPITRE XV.

*Effronterie du sieur de la Rappiniere.*

LE conseiller de Rennes achevoit de lire sa nouvelle, quand la Rappiniere arriva dans l'hôtellerie. Il entra en étourdi dans la chambre où on lui avoit dit qu'étoit monsieur de la Garouffiere : mais son visage épanoui se changea visiblement, quand il vit le Destin dans un coin de la chambre, & son valet qui étoit aussi défait & effrayé qu'un criminel que l'on juge. La Garouffiere ferma la porte de la chambre par-dedans, & ensuite demanda au brave la Rappiniere, s'il ne devinoit pas bien pourquoi il l'avoit envoyé querir. N'est-ce pas à cause d'une comédienne dont j'ai voulu avoir ma part, répondit en riant le scélérat ? Comment votre part, lui dir la Garouffiere, prenant un visage sérieux ? sont-ce là les disgraces d'un juge comme vous êtes, & avez-vous jamais fait pendre de si méchant homme que

vous ? La Rappiniere continua de tourner la chose en raillerie, & de la vouloir faire passer pour un tour de bon compagnon : mais le sénateur le prit toujours d'un ton si sévère, qu'enfin il avoua son mauvais dessein, & en fit de mauvaises excuses au Destin, qui avoit besoin de toute sa sagesse pour ne se pas faire raison d'un homme qui l'avoit voulu offenser si cruellement, après lui être obligé de la vie, comme l'on a pu voir au commencement de ces aventures comiques. Mais il avoit encore à démêler avec cet inique prévôt, une autre affaire qui lui étoit de grande importance, & qu'il avoit communiquée à monsieur de la Garouffiere, qui lui avoit promis de lui faire rendre raison de ce méchant homme. Quelque peine que j'aie prise à bien étudier la Rappiniere, je n'ai jamais pu découvrir s'il étoit moins méchant envers Dieu, qu'envers les hommes, & moins injuste envers son prochain, que vicieux en sa personne. Je sais seulement avec certitude, que jamais homme n'a eu tant de vices ensemble, & en plus éminent degré. Il avoua qu'il avoit eu envie

d'enlever mademoiselle de l'Etoile, aussi hardiment que s'il s'étoit vanté d'une bonne action ; & il dit effrontément au conseiller & au comédien , que jamais il n'avoit moins douté du succès d'une pareille entreprise ; car, continua-t-il , se tournant vers le Destin , j'avois gagné votre valet ; votre sœur avoit donné dans le panneau ; & pensant vous venir trouver où je lui avois fait dire que vous étiez blessé , elle n'étoit pas à deux lieues de la maison où je l'attendois, quand je ne fais qui diable l'a ôtée à ce grand sot qui me l'amenoit , & qui m'a perdu un bon cheval , après s'être bien fait battre. Le Destin pâlissoit de colere , & quelquefois aussi rougissoit de honte de voir de quel front ce scélérat lui osoit parler à lui-même de l'offense qu'il lui avoit voulu faire , comme s'il lui eût conté une chose indifférente. La Garouffiere s'en scandalisoit aussi , & n'avoit pas une moindre indignation contre un si dangereux homme. Je ne fais pas , lui dit-il , comment vous osez nous apprendre si franchement les circonstances d'une mauvaise action pour laquelle monsieur le

Destin vous auroit donné cent coups, si je ne l'en eusse empêché : mais je vous avertis qu'il le pourra bien faire encore, si vous ne lui restituez une boîte de diamans que vous lui avez autrefois volée dans Paris, dans le tems que vous y tiriez la laine. Doguin votre complice alors, & depuis, votre valet lui a avoué en mourant que vous l'aviez encore ; & moi, je vous déclare que si vous faites la moindre difficulté de la rendre, vous m'avez pour aussi dangereux ennemi, que je vous ai été utile protecteur. La Rappiniere fut foudroyé de ce discours, à quoi il ne s'attendoit pas. Son audace à nier absolument une méchanceté qu'il avoit faite, lui manqua au besoin. Il avoua en bégayant, comme un homme qui se trouble, qu'il avoit cette boîte au Mans, & promit de la rendre, avec des sermens exécrables qu'on ne lui demandoit point, tant on faisoit peu de cas de tout ceux qu'il eût pu faire. Ce fut peut-être là une des plus ingénues actions qu'il fit de sa vie, & encore n'étoit-elle pas nette : car il est bien vrai qu'il rendit la boîte, comme il avoit promis ; mais il n'é-

toit pas vrai qu'elle fût au Mans, puisqu'il l'avoit sur lui à l'heure même, à dessein d'en faire un présent à mademoiselle de l'Etoile, en cas qu'elle n'eût pas voulu se donner à lui pour peu de chose. C'est ce qu'il confessa en particulier à monsieur de la Garouffiere, dont il voulut par-là regagner les bonnes grâces, lui mettant entre les mains cette boîte de portrait, pour en disposer comme il lui plairoit : elle étoit composée de cinq diamans d'un prix considérable. Le pere de mademoiselle de l'Etoile y étoit peint en émail ; & le visage de cette belle fille avoit tant de rapport à ce portrait, que cela seul pouvoit suffire pour la faire reconnoître à son pere. Le Destin ne savoit comment remercier assez monsieur de la Garouffiere quand il lui donna sa boîte de diamans. Il se voyoit exempté par là d'avoir à se la faire rendre par force de la Rappiniere qui ne savoit rien moins que de restituer, & qui eût pu se prévaloir contre un pauvre comédien, de sa charge de prévôt, qui est un dangereux bâton entre les mains d'un méchant homme. Quand cette boîte

fut ôtée au Destin , il en avoit eu un dé-  
 plaisir très-grand , qui s'augmenta encore  
 par celui qu'en eut la mere de l'Etoile ,  
 qui gardoit chèrement ce bijou , comme  
 un gage de l'amitié de son mari. On peut  
 donc aisément se figurer qu'il eut une ex-  
 trême joie de l'avoir recouvrée. Il alla en  
 faire part à l'Etoile , qu'il trouva chez la  
 sœur du curé du bourg , en la compagnie  
 d'Angélique & de Léandre. Ils délibére-  
 rent ensemble de leur retour au Mans , qui  
 fut résolu pour le lendemain. Monsieur de  
 la Garouffiere leur offrit un carosse , qu'ils  
 ne voulurent pas prendre. Les comédiens  
 & les comédiennes souperent avec mon-  
 sieur de la Garouffiere & sa compagnie.  
 On se coucha de bonne heure dans l'hôtel-  
 lerie ; & dès la pointe du jour le Destin  
 & Léandre, chacun sa maîtresse en croupe,  
 prirent le chemin du Mans , où Ragotin ,  
 la Rancune & l'Olive étoient déjà retour-  
 nés. Monsieur de la Garouffiere fit cent  
 offres de service au Destin. Pour la Bon-  
 villon , elle fit la malade plus qu'elle ne  
 l'étoit , pour ne point recevoir l'adieu du  
 comédien dont elle n'étoit pas satisfaite.

## C H A P I T R E X V I.

*Disgraces de Ragotin.*

LES deux comédiens qui retournerent au Mans avec Ragotin , furent détournés du droit chemin par le petit homme , qui les voulut traiter dans une petite maison de campagne , qui étoit proportionnée à sa petitesse. Quoiqu'un fidele & exact historien soit obligé à particulariser les accidens importans de son histoire , & les lieux où ils se sont passés , je ne vous dirai pas fort juste en quel endroit de l'hémisphere étoit la maisonnette où Ragotin mena ses confreres futurs , que j'appelle ainsi , parce qu'il n'étoit pas encore reçu dans l'ordre vagabond des comédiens de campagne. Je vous dirai donc seulement que la maison étoit en-deçà du Gange , & n'étoit pas loin de Sillé-le-Guillaume. Quand il y arriva , il la trouva occupée par une compagnie de Bohémiens , qui , au grand déplaisir de son fermier , s'y étoient arrêtés , sous prétexte que la femme du capitaine

avoit été pressée d'accoucher , ou plutôt  
 par la facilité que ces voleurs espérèrent  
 de trouver à manger impunément des vo-  
 lailles d'une métairie écartée du grand  
 chemin. D'abord Ragotin se fâcha en pe-  
 tit homme fort colere , menaça les Bohé-  
 miens du prévôt du Mans , dont il se dit  
 allié , à cause qu'il avoit épousé une Portail ;  
 & là-dessus , il fit un long discours pour  
 apprendre aux auditeurs de quelle façon  
 les Portails étoient parens des Ragotins ,  
 sans que son long discours apportât aucun  
 tempérament à sa colere immodérée , &  
 l'empêchât de jurer scandaleusement. Il les  
 menaça aussi du lieutenant de prévôt la  
 Rappiniere , au nom duquel tout genou  
 fléchissoit : mais le capiraine Bohême le fit  
 enrager à force de lui parler civilement ,  
 & fut assez effronté pour le louer de sa  
 bonne mine , qui sentoît son homme de  
 qualité , & qui ne le faisoit pas peu re-  
 pentir d'être entré par ignorance dans son  
 château ; (c'est ainû que le scélérat appella  
 sa maisonnette , qui n'étoit fermée que de  
 haies). Il ajouta encore que la dame en  
 mal d'enfant seroit bientôt délivrée du



sien , & que la petite troupe délogeroit ,  
 après avoir payé à son fermier ce qu'il  
 leur avoit fourni pour eux & pour leurs bê-  
 tes. Ragotin se mouroit de dépit de ne  
 pouvoir trouver à quereller avec un homme  
 qui lui rioit au nez , & lui faisoit mille ré-  
 vérences : mais ce flegme du Bohémien  
 alloit enfin échauffer la bile de Ragotin ,  
 quand la Rancune & le frere du capitaine  
 se reconnurent pour avoir été autrefois  
 grands camarades ; & cette reconnoissance  
 fit grand bien à Ragotin , qui s'alloit sans  
 doute engager en une mauvaise affaire ,  
 pour l'avoir prise d'un ton trop haut. La  
 Rancune le pria donc de s'apaiser , ce  
 qu'il avoit grande envie de faire , & ce  
 qu'il eût fait de lui-même , si son orgueil  
 naturel eût pu y consentir. Dans ce même  
 tems la dame Bohémienne accoucha d'un  
 garçon. La joie en fut grande dans la petite  
 troupe ; & le capitaine pria à souper les  
 comédiens & Ragotin , qui avoit déjà fait  
 tuer des poulets , pour en faire une fricas-  
 sée. On se mit à table. Les Bohémiens  
 avoient des perdrix & des lievres , qu'ils  
 avoient pris à la chasse , & deux poulets

d'Inde , & autant de cochons de lait , qu'ils avoient volés. Ils avoient aussi un jambon & des langues de bœuf , & on entama un pâté de lievre , dont la oëôte même fut mangée par quatre ou cinq Bohémillons qui servirent à table. Ajoutez à cela la fricassée de six poulets de Ragotin , & vous avouerez que l'on n'y fit pas mauvaise chere. Les convives , outre les comédiens , étoient au nombre de neuf , tous bons danseurs , & encore meilleurs larrons. On commença des santés par celle du roi , & de messieurs les princes , & on but en général celles de tous les bons seigneurs qui recevoient dans leurs villages les petites troupes. Le capitaine pria les comédiens de boire à la mémoire du défunt Charles Dodo , oncle de la dame accouchée , & qui fut pendu pendant le siège de la Rochelle , par la trahison du capitaine la Grave. On fit de grandes imprécations contre ce capitaine faux-frere , & contre tous les prévôts ; & on fit une grande dissipation du vin de Ragotin , & dont la vertu fut telle , que la débauche fut sans noise , & que chacun des conviés , sans

même en excepter le misanthrope la Rancune , fit des protestations d'amitié à son voisin, le baïsa de tendresse , & lui mouilla le visage de larmes. Ragotin fit tout-à-fait bien les honneurs de sa maison , & but comme une éponge. Après avoir bu toute la nuit , ils devoient vraisemblablement se coucher quand le soleil se leva ; mais ce même vin qui les avoit rendus si tranquilles buveurs , leur inspira à tous en même tems un esprit de séparation , si j'ose ainsi dire. La caravane fit ses paquets , non sans y comprendre quelques guenilles du fermier de Ragotin ; & le joli seigneur monta sur son mulet , & aussi sérieux qu'il avoit été emporté pendant le repas , prit le chemin du Mans , sans se mettre en peine si la Rancune & l'Olive le suivoient , & n'ayant de l'attention qu'à sucer une pipe à tabac qui étoit vide, il y avoit plus d'une heure. Il n'eut pas fait demi-lieue , toujours suçant sa pipe vide , qui ne lui rendoit aucune fumée , que celles du vin lui étourdirent tout - à - coup la tête. Il tomba de son mulet , qui retourna avec beaucoup de prudence à la métairie d'où il

étoit parti ; & pour Ragotin , après quelques soulevemens de son estomac trop chargé , qui fit ensuite parfaitement son devoir , il s'endormit au milieu du chemin. Il n'y avoit pas long-tems qu'il dormoit , ronflant comme une pédale d'orgue , quand un homme nu , ( comme on peint notre premier pere ) mais effroyablement barbu , sale & crasseux , s'approcha de lui , & se mit à le déshabiller. Cet homme sauvage fit de grands efforts pour ôter à Ragotin les bottes neuves , que dans une hôtellerie la Rancune s'étoit appropriées par la supposition des siennes , de la manière que je vous l'ai conté en quelque endroit de cette véritable histoire ; & tous ces efforts , qui eussent éveillé Ragotin , s'il n'eût pas été mort ivre ( comme on dit ) , & qui l'eussent fait crier comme un homme que l'on tire à quatre chevaux , ne firent autre effet que de le traîner à écorche - cul la longueur de sept ou huit pas. Un couteau tomba de la poche du beau dormeur , ce vilain homme s'en saisit ; & comme s'il eût voulu écorcher Ragotin , il lui fendit sur la peau sa chemise ,

mise, ses bottes, & tout ce qu'il eut de la peine à lui ôter de dessus le corps; & ayant fait un paquet de toutes les hardes de l'ivrogne dépouillé, l'emporta, fuyant comme un loup avec sa proie. Nous laisserons courir, avec son butin, cet homme qui étoit le même fou qui avoit autrefois fait si peur au Destin, quand il commença la quête de mademoiselle Angélique, & ne quitterons point Ragotin qui ne veille pas, & qui a grand besoin d'être réveillé. Son corps nu exposé au soleil, fut bientôt couvert & piqué de mouches & de moucheron de différentes especes, dont pourtant il ne fut point éveillé: mais il le fut quelque tems après par une troupe de paysans qui conduisoient une charrette. Le corps nu de Ragotin ne leur donna pas plutôt dans la vue, qu'ils s'écrierent, le voilà; & s'approchant de lui, faisant le moins de bruit qu'ils purent, comme s'ils eussent eu peur de l'éveiller, ils s'assurèrent de ses pieds & de ses mains, qu'ils lièrent avec de grosses cordes; & l'ayant ainsi garrotté, le porterent dans leur charrette, qu'ils firent aussi-tôt partir avec au-

tant de hâte qu'en a un galant qui enleve une maîtresse contre son gré & celui de ses parens. Ragotin étoit si ivre , que toutes les violences qu'on lui fit , ne le purent éveiller , non plus que les rudes chaos de la charrette , que ces paysans faisoient aller fort vite , & avec tant de précipitation , qu'elle versa en un mauvais pas plein d'eau & de boue ; & Ragotin par conséquent versa aussi. La fraîcheur du lieu où il tomba , dont le fond avoit quelques pierres , ou quelque chose d'aussi dur , & le rude branle de sa chute l'éveillèrent ; & l'état surprenant où il se trouva , l'étonna furieusement. Il se voyoit lié pieds & mains , & tombé dans la boue ; il se sentoit la tête toute étourdie de son ivresse & de sa chute , & ne savoit que juger de trois ou quatre paysans qui le relevoient , & d'autant d'autres qui relevoient une charrette. Il étoit si effrayé de son aventure , que même il ne parla pas en un si beau sujet de parler , lui qui étoit grand parleur de son naturel ; & un moment après il n'eût pu parler à personne , quand il l'eût voulu : car les paysans ayant tenu

enfer  
pauvre  
& au  
lui en  
tr'eux  
rette  
retou  
qu'il  
discr  
que  
pou  
assur  
savo  
moi  
aprè  
ne l  
sarc  
la f  
tre  
qu  
en  
ju  
fé  
Il  
r  
P

ensemble un conseil secret , délièrent le pauvre petit homme des pieds seulement ; & au lieu de lui en dire la raison , ou de lui en faire quelque civilité , observant entre eux un grand silence , tournerent la charrette du côté qu'elle étoit venue , & s'en retournerent avec autant de précipitation qu'ils en avoient eu à venir là. Le lecteur discret est possible en peine de savoir ce que les paysans vouloient à Ragotin , & pourquoi ils ne lui firent rien. L'affaire est assurément difficile à deviner , & ne se peut savoir à moins que d'être révélée. Et pour moi , quelque peine que j'y aie prise , & après y avoir employé tous mes amis , je ne l'ai sue depuis peu de tems que par hasard , & lorsque je l'espérois le moins , de la façon que je vous le vais dire. Un prêtre du bas Maine , un peu fou mélancolique , qu'un procès avoit fait venir à Paris , en attendant que son procès fût en état d'être jugé , voulut faire imprimer quelques pensées creuses qu'il avoit sur l'apocalypse. Il étoit si fécond en chimères , & si amoureux des dernières productions de son esprit , qu'il en haïssoit les vieilles , & ainsi

penfa faire enrager un imprimeur , à qui il faisoit vingt fois refaire une même feuille. Il fut obligé par-là de changer souvent ; & enfin il s'étoit adressé à celui qui a imprimé le présent livre , chez qui il lut une fois quelques feuillets qui parloient de cette même aventure que je vous raconte. Ce bon prêtre en avoit plus de connoissance que moi , ayant su des mêmes payfans qui enleverent Ragotin de la façon que je vous ai dit , le motif de leur entreprise que je n'avois pu savoir. Il connut donc d'abord où l'histoire étoit défectueuse ; & en ayant donné connoissance à mon imprimeur , qui en fut fort étonné ( car il avoit cru , comme beaucoup d'autres , que mon roman étoit un livre fait à plaisir ) , il ne se fit pas beaucoup prier par l'imprimeur pour me venir voir. Lors j'appris du véritable Manceau , que les payfans qui lierent Ragotin endormi , étoient les proches parens du pauvre fou qui couroit les champs , que le Destin avoit rencontré de nuit , & qui avoit dépouillé Ragotin en plein jour. Ils avoient fait dessein d'enfermer leur parent , avoient souvent essayé



de le faire , & avoient souvent été bien battus par le fou , qui étoit un fort & puissant homme. Quelques personnes du village , qui avoient vu de loin reluire au soleil le corps de Ragotin , le prirent pour le fou endormi ; & n'en ayant osé approcher , de peur d'être battus , ils en avoient averti ces payfans , qui vinrent avec toutes les précautions que vous avez vues , prirent Ragotin sans le reconnoître ; & l'ayant reconnu pour n'être pas celui qu'ils cherchoient , le laisserent les mains liées , afin qu'il ne pût rien entreprendre contre eux. Les mémoires que j'eus de ce prêtre me donnerent beaucoup de joie ; & j'avoue qu'il me rendit un grand service : mais je ne lui en rendis pas un petit , en lui conseillant en ami de ne pas faire imprimer son livre , plein de visions ridicules. Quelqu'un m'accusera peut - être d'avoir conté ici une particularité fort inutile ; quelqu'autre m'en louera de beaucoup de sincérité. Retournons à Ragotin , le corps crotté & meurtri , la bouche sèche , la tête pesante , & les mains liées derrière le dos. Il se leva le mieux qu'il put ; & ayant

porté sa vue de part & d'autre , le plus loin qu'elle se put étendre , sans voir ni maisons , ni hommes , il prit le premier chemin battu qu'il trouva , tendant tous les ressorts de son esprit pour connoître quelque chose en son aventure. Ayant les mains liées comme il avoit , il recevoit une furieuse incommodité de quelques mouches opiniâtres , qui s'attachoient par malheur aux parties de son corps où ses mains garrottées ne pouvoient aller , & l'obligeoient quelquefois à se coucher par terre pour s'en délivrer en les écrasant , ou en leur faisant quitter prise. Enfin , il attrapa un chemin creux , revêtu de haies & plein d'eau , & ce chemin alloit au gué d'une petite rivière. Il s'en réjouit , faisant état de se laver le corps qu'il avoit plein de boue ; mais en approchant du gué , il vit un carosse versé , d'où le cocher & un paysan tiroient , par les exhortations d'un vénérable homme d'église , cinq ou six religieuses fort mouillées. C'étoit la vieille abbessse d'Estival , qui revenoit du Mans , où une affaire importante l'avoit fait aller , & qui , par la faute de son cocher , avoit fait

naufrage. L'abbesse & les religieuses , tirées du carosse , apperçurent de loin la figure nue de Ragotin qui venoit droit à elles , dont elles furent fort scandalisées , & encore plus qu'elles le pere Giflot , directeur discret de l'abbaye. Il fit tourner vîtement le dos aux bonnes meres , de peur d'irrégularité , & cria de toute sa force à Ragotin , qu'il n'approchât pas de plus près. Ragotin poussa toujours en avant , & commença d'enfiler une longue planche qui étoit là pour la commodité des gens de pied ; & le pere Giflot vint au-devant de lui , suivi du cocher & du paysan , & douta d'abord s'il le devoit exorciser , tant il trouvoit sa figure diabolique. Enfin , il lui demanda qui il étoit , d'où il venoit , pourquoi il étoit nu , pourquoi il avoit les mains liées , & lui fit toutes ces questions-là avec beaucoup d'éloquence , & ajoutant à ses paroles le ton de la voix & l'action des mains. Ragotin lui répondit incivilement , qu'en avez - vous affaire ? Et , voulant passer outre sur la planche , il poussa si rudement le révérend P. Giflot , qu'il le fit choir dans l'eau. Le bon pré-

tre entraîna avec lui le cocher , le cocher , le paysan ; & Ragotin trouva leur maniere de tomber dans l'eau si divertissante , qu'il en éclata de rire. Il continua son chemin vers les religieuses , qui , le voile baissé , lui tournerent le dos en haie , toutes le visage tourné vers la campagne. Ragotin eut beaucoup d'indifférence pour les visages des religieuses , & passoit outre , pensant en être quitte ; ce que ne pensoit pas le pere Giflot. Il suivit Ragotin , secondé du paysan & du cocher , qui , le plus en colere des trois , & déjà de mauvaise humeur , à cause que madame l'abbesse l'avoit grondé , se détacha du gros , joignit Ragotin , & , à grands coups de fouet , se vengea sur la peau d'autrui , de l'eau qui avoit mouillé la sienne. Ragotin n'attendit pas une seconde décharge ; il s'enfuit comme un chien qu'on fouette ; & le cocher qui n'étoit pas satisfait d'un seul coup de fouet , le hâta d'aller de plusieurs autres , qui nous tirerent le sang de la peau du fugitif. Le pere Giflot , quoiqu'essoufflé d'avoir couru , ne se lassoit pas de crier , fouettez , fouettez , de toute sa force ; &

le cocher, de toute la sienne, redoubloit ses coups sur Ragotin, & commençoit à s'y plaire, quand un moulin se présenta au pauvre homme comme un asyle. Il y courut, ayant toujours son bourreau à ses trousses; & trouvant la porte d'une basse-cour ouverte, y entra, & y fut reçu d'abord par un mâtin qui le prit aux fesses. Il en jetta des cris douloureux, & gagna un jardin ouvert avec tant de précipitation, qu'il renversa six ruches de mouches à miel, qui y étoient posées à l'entrée; & ce fut-là le comble de ses infortunes. Ces petits éléphans ailés, pourvus de proboscides, & armés d'aiguillons, s'acharnèrent sur ce petit corps nu, qui n'avoit point de mains pour se défendre, & le blessèrent d'une horrible maniere. Il en cria si haut, que le chien qui le mordoit s'enfuit de la peur qu'il en eut, ou plutôt des mouches. Le cocher impitoyable fit comme le chien; & le pere Giflot, à qui la colere avoit fait oublier pour un tems la charité, se repentoit d'avoir été trop vindicatif, & alla lui-même hâter le meûnier & ses gens, qui, à son gré, venoient trop lentement au

secours d'un homme qu'on assassinoit dans le jardin. Le meûnier retira Ragotin d'entre les glaives pointus & venimeux de ces ennemis violens ; & quoiqu'il fût enragé de la chute de ses ruches , il ne laissa pas d'avoir pitié du misérable. Il lui demanda où diable il se venoit fourrer nu , & les mains liées entre des paniers à mouches. Mais quand Ragotin eût voulu lui répondre , il ne l'eût pu dans l'extrême douleur qu'il sentoît par tout son corps. Un petit ours nouveau né , qui n'a point encore été léché de sa mere , est plus formé en sa figure ourfine , que ne le fut Ragotin en sa figure humaine , après que les piquures des mouches l'eurent enflé depuis les pieds jusqu'à la tête. La femme du meûnier , pitoyable comme une femme , lui fit dresser un lit , & le fit coucher. Le pere Giflot , le cocher & le paysan , retournerent à l'abbesse d'Estival & à ses religieuses , qui se rembarquerent dans leur carosse ; & escortées du révérend pere Giflot , monté sur une jument , continuerent leur chemin. Il se trouva que le moulin étoit à l'élu du Rignon , ou à son gendre Bogotiere ( je n'ai

pas bien su lequel ). Ce du Rignon étoit parent de Ragotin , qui , s'étant fait connoître au meûnier & à sa femme , en fut servi avec beaucoup de soin , & pansé heureusement jusqu'à son entière convalescence , par le chirurgien d'un bourg voisin. Aussi-tôt qu'il put marcher , il retourna au Mans , où la joie de savoir que la Rancune & l'Olive avoient trouvé son mullet , & l'avoient ramené avec eux , lui fit oublier la chute de la charrette , & les coups de fouet du cocher , les morsures du chien , & les piquures des mouches.

## CHAPITRE XVII.

*Ce qui se passa entre le petit Ragotin  
& le grand Baguenodiere.*

LE Destin & l'Etoile , Léandre & Angélique , deux couples de beaux & parfaits amans , arriverent dans la capitale du Maine , sans faire de mauvaise rencontre. Le Destin remit Angélique dans les bonnes grâces de sa mere , à qui il fut si bien faire valoir le mérite , la condition , & l'amour de Léandre , que la bonne Caverne commença d'approuver la passion que ce jeune garçon & sa fille avoient l'un pour l'autre , avant qu'elle s'y fût opposée. La pauvre troupe n'avoit pas encore bien fait ses affaires dans la ville du Mans : mais un homme de condition qui aimoit fort la comédie , suppléa à l'humeur chiche des Manceaux. Il avoit la plus grande partie de son bien dans le Maine , avoit pris une maison dans le Mans , & y attiroit souvent des personnes de condition de ses amis , tant courtisans



courtisans que provinciaux , & même quelques beaux esprits de Paris , entre lesquels il se trouvoit des poëtes du premier ordre ; & enfin , il étoit une maniere de Mécénas moderne. Il aimoit passionnément la comédie , & tous ceux qui s'en mêloient ; & c'est ce qui attiroit tous les ans dans la capitale du Maine les meilleures troupes de comédiens du royaume. Ce seigneur que je vous dis arriva au Mans dans le tems que nos pauvres comédiens en vouloient sortir , mal satisfaits de l'auditoire Manceau. Il les pria d'y demeurer encore quinze jours pour l'amour de lui ; & pour les y obliger , leur donna cent pistoles & leur en promit autant quand ils s'en iroient. Il étoit bien aisé de donner le divertissement de la comédie à plusieurs personnes de qualité de l'un & de l'autre sexe , qui arriverent au Mans dans le même tems , & qui devoient y faire séjour à sa priere. Ce seigneur , que j'appellerai le marquis d'Orsé , étoit grand chasseur , & avoit fait venir au Mans son équipage de chasse , qui étoit des plus beaux qu'il fût en France. Les landes & les forêts du Maine font un des plus

agréables pays de chasse qui se puisse trouver dans tout le reste de la France , soit pour le cerf , soit pour le lievre : & en ce tems-là la ville du Mans se trouva pleine de chasseurs , que le bruit de cette grande fête y attira la plupart avec leurs femmes , qui furent ravies de voir des dames de la cour , pour en pouvoir parler le reste de leurs jours auprès de leur feu. Ce n'est pas une petite ambition aux provinciaux , que de pouvoir dire quelquefois qu'ils ont vu , en un tel lieu & en tel tems , des gens de la cour , dont ils prononcent toujours le nom tout sec ; comme par exemple : Je perdis mon argent contre Roquelaure. Créqui a tant gagné. Coaquin court le cerf en Touraine. Et si on leur laisse quelquefois entamer un discours de politique ou de guerre , ils ne déparlent pas ( si j'ose ainsi dire ) tant qu'ils aient épuisé la matiere autant qu'ils en sont capables. Finissons la digression. Le Mans donc se trouva plein de noblesse grosse & menue. Les hôtelleries furent pleines d'hôtes ; & la plupart des gros bourgeois qui logerent des personnes de qualité , ou des nobles campa-

gnards de leurs amis , salirent en peu de tems tous leurs draps fins & leur linge damassé. Les comédiens ouvrirent leur théâtre , en humeur de bien faire , comme des comédiens payés par avance. Le bourgeois du Mans se réchauffa pour la comédie. Les dames de la ville & de la province étoient ravies d'y voir tous les jours des dames de la cour , de qui elles apprirent à se bien habiller , au moins mieux qu'elles ne faisoient , au grand profit de leurs tailleurs , à qui elles donnerent à réformer quantité de vieilles robes. Le bal se donnoit tous les soirs , où de très-méchans danseurs danserent de très-mauvaises courantes , & où plusieurs jeunes gens de la ville danserent en bas de drap de Hollande ou d'Useau , & en souliers cirés. Nos comédiens furent souvent appelés pour jouer en visite. L'Etoile & Angélique donnerent de l'amour aux cavaliers , & de l'envie aux dames. Inezilla , qui dansa la sarabande , à la priere des comédiens , se fit admirer ; Roquebrune en pensa mourir de réplétion d'amour , tant le sien augmenta tout-à-coup ; Ragotin

avoua à la Rancune , que s'il différoit plus long-tems à le mettre bien dans l'esprit de l'Etoile, la France alloit être sans Ragotin. La Rancune lui donna de bonnes espérances ; & , pour lui témoigner l'estime particulière qu'il faisoit de lui , le pria de lui prêter pour vingt-cinq ou trente francs de monnoie. Ragotin pâlit à cette priere incivile , se repentit de ce qu'il lui venoit de dire , & renonça quasi à son amour. Mais enfin , en enrageant tout vif , il fit la somme en toutes sortes d'especes , qu'il tira de différens boursous , & la donna fort tristement à la Rancune , qui lui promit que dès le jour d'après il entendroit parler de lui. Ce jour - là on joua le don Japhet , ouvrage de théâtre aussi enjoué , que celui qui l'a fait a sujet de l'être peu. L'auditoire fut nombreux , la piece fut bien représentée , & tout le monde fut satisfait, à la réserve du défastreux Ragotin. Il vint tard à la comédie ; & , pour la punition de ses péchés , il se plaça derriere un gentil-homme provincial , homme à large échine , & couvert d'une grosse casaque qui grossissoit beaucoup sa figure. Il étoit d'une

taille  
qu'en  
toit f  
crut  
samm  
pouv  
pas a  
de la  
se no  
tem  
goti  
& c  
bien  
tout  
qui  
Ba  
tou  
n'e  
sît  
re  
R  
tè  
fi  
tr  
T  
c

taille si haute au-dessus des plus grandes , qu'encore qu'il fût assis , Ragotin , qui n'étoit séparé de lui que d'un rang de sieges , crut qu'il étoit debout , & lui cria incessamment qu'il s'assît comme les autres , ne pouvant croire qu'un homme assis ne dût pas avoir sa tête au niveau de toutes celles de la compagnie. Ce gentilhomme , qui se nommoit la Baguenodiere , ignora long-tems que Ragotin parlât à lui. Enfin , Ragotin l'appella monsieur à la plume verte ; & comme véritablement il en avoit une bien touffue , bien sale , & peu fine , il tourna la tête , & vit le petit impatient , qui lui dit assez rudement qu'il s'assît. La Baguenodiere en fut si peu ému , qu'il se tourna vers le théâtre comme si de rien n'eût été. Ragotin lui cria encore qu'il s'assît ; il tourna encore la tête devers lui , le regarda , & se retourna vers le théâtre. Ragotin recria ; Baguenodiere tourna la tête pour la troisieme fois , pour la troisieme fois regarda son homme , & pour la troisieme fois se tourna vers le théâtre. Tant que dura la comédie , Ragotin lui cria de même force qu'il s'assît ; & la Ba-

guenodiere le regarda toujours d'un même flegme , capable de faire enrager tout le genre humain. On eût pu comparer la Baguenodiere à un grand dogue , & Ragotin à un roquet qui aboie après lui , sans que le dogue en fassé autre chose que d'aller pisser contre une muraille. Enfin , tout le monde prit garde à ce qui se passoit entre le plus grand homme & le plus petit de la compagnie ; & tout le monde commença d'en rire , dans le tems que Ragotin commença d'en jurer d'impatience , sans que la Baguenodiere fît autre chose que de le regarder froidement. Ce Baguenodiere étoit le plus grand homme & le plus grand brutal du monde ; il demanda avec sa froideur accoutumée à deux gentilshommes qui étoient auprès de lui , de quoi ils rioient ; ils lui dirent ingénument , que c'étoit de lui & de Ragotin , & pensoient bien par-là le congratuler plutôt que de lui déplaire. Ils lui déplurent pourtant ; & un *vous êtes de bons fots* , que la Baguenodiere , d'un visage refrogné , leur lâcha assez mal-à-propos , leur apprit qu'il prenoit mal la chose , & les obligea à lui repartir , chacun

pour sa part, d'un grand soufflet. La Baguenodiere ne put d'abord que les pousser des coudes à droite & à gauche, ses mains étant embarrassées dans sa casaque ; & , devant qu'il les eût libres, les gentilshommes, qui étoient freres, & fort actifs de leur naturel, lui purent donner demi-douzaine de soufflets, dont les intervalles furent par hasard si bien compassés, que ceux qui les ouïrent, sans les voir donner, crurent que quelqu'un avoit frappé six fois des mains l'une contre l'autre, à égaux intervalles. Enfin, la Baguenodiere tira ses mains de dessous sa lourde casaque ; mais pressé comme il étoit des deux freres qui le gourmoient comme des lions, ses longs bras n'eurent pas leurs mouvemens libres. Il se voulut reculer, & il tomba à la renverse sur un homme qui étoit derriere lui, & le renversa lui & son siege sur le malheureux Ragotin, qui fut renversé sur un autre, qui fut aussi renversé sur un autre ; & ainsi de même jusqu'où finissoient les sieges, dont une file entiere fut renversée comme des quilles. Le bruit des tombans, des dames foulées, de celles qui avoient peur ;

des enfans qui crioient , des gens qui parloient , de ceux qui rioient , de ceux qui se plaignoient , & de ceux qui se battoient des mains , fit une rumeur infernale. Jamais un aussi petit sujet ne causa de plus grands accidens : & ce qu'il y eut de merveilleux , c'est qu'il n'y eut pas une épée tirée , quoique le principal démêlé fût entre des personnes qui en portoient , & qu'il y en eût plus de cent dans la compagnie. Mais ce qui fut encore plus merveilleux , c'est que la Baguenodiere se gourma , & fut gourmé , sans s'émouvoir non plus que de l'affaire du monde la plus indifférente : & de plus on remarqua que toute l'après-dînée il n'avoit pas ouvert la bouche , que pour dire les quatre malheureux mots qui lui attirerent cette grêle de souffletades ; & ne l'ouvrit pas jusqu'au soir, tant ce grand homme avoit de flegme , & une taciturnité proportionnée à sa taille. Ce hideux chaos de tant de personnes & de sieges mêlés les uns dans les autres , fut long-tems à se débrouiller : tandis que l'on y travailloit , & que les plus charitables se mettoient entre la Baguenodiere &



ses deux ennemis, on entendoit des hurlemens effroyables, qui sortoient comme de dessous terre. Qui pouvoit-ce être que Ragotin ? En vérité, quand la fortune a commencé de persécuter un misérable, elle le persécute toujours. Le siege du pauvre petit étoit justement posé sur l'ais qui couvre l'égoût du tripot. Cet égoût est toujours au milieu immédiatement sous la corde. Il sert à recevoir l'eau de la pluie, & l'ais qui le couvre se leve comme un dessus de boîte. Comme les ans viennent à bout de toutes choses, l'ais de ce tripot où se faisoit la comédie, étoit fort pourri, & s'étoit rompu sous Ragotin, quand un homme honnêtement pesant l'accabla de son corps & de son siege. Cet homme fourra une jambe dans le trou où Ragotin étoit tout entier; cette jambe étoit bottée, & l'éperon en piquoit Ragotin à la gorge, ce qui lui faisoit faire ces furieux hurlemens qu'on ne pouvoit deviner. Quelqu'un donna la main à cet homme; & dans le tems que sa jambe engagée dans le trou changea de place, Ragotin lui mordit le pied si serré, que cet homme crut être

mordu d'un serpent , & fit un cri qui fit tressaillir celui qui le secouroit , qui de peur en lâcha prise. Enfin il se reconnut , redonna la main à son homme , qui ne crioit plus , parce que Ragotin ne le mordoit plus ; & tous deux ensemble déterrèrent le petit , qui ne vit pas plus tôt la lumiere du jour , que menaçant tout le monde de la tête & des yeux , & principalement ceux qu'il vit rire en le regardant , il se fourra dans la presse de ceux qui sortoient , méditant quelque chose de bien glorieux pour lui , & bien funeste pour la Baguenodiere. Je n'ai pas su de quelle façon la Baguenodiere fut accommodé avec les deux freres ; tant y a qu'il le fut , du moins n'ai-je pas ouï dire qu'ils se soient depuis rien fait les uns aux autres. Et voilà ce qui troubla en quelque façon la premiere représentation que firent nos comédiens devant l'illustre compagnie qui se trouvoit lors dans la ville du Mans.

## CHAPITRE XVIII.

*Qui n'a pas besoin de titre.*

ON représenta le jour suivant le Nicodème de l'inimitable monsieur de Corneille. Cette comédie est admirable à mon jugement, & celle de cet excellent poëte de théâtre, en laquelle il a plus mis du sien, & a plus fait paroître la fécondité & la grandeur de son génie, donnant à tous les acteurs des caractères fiers, tous différens les uns des autres. La représentation n'en fut point troublée, & ce fut peut-être à cause que Ragotin ne s'y trouva pas. Il ne se passoit guere de jour qu'il ne s'attirât quelque affaire, à quoi sa mauvaise gloire & son esprit violent & présomptueux contribuoient autant que sa mauvaise fortune, qui jusqu'alors ne lui avoit point fait de quartier. Le petit homme avoit passé l'après-dinée dans la chambre du mari d'Inezilla, l'opérateur Ferdinando-Ferdinandi, Normand, se disant

Vénitien ( comme je vous ai déjà dit ),  
 médecin spagirique de profession ; & pour  
 dire franchement ce qu'il étoit , grand  
 charlatan , & encore plus grand fourbe.  
 La Rancune , pour se donner quelque re-  
 lâche des importunités que lui faisoit sans  
 cesse Ragotin , à qui il avoit promis de le  
 faire aimer de mademoiselle de l'Etoile ,  
 lui avoit fait accroire que l'opérateur étoit  
 un grand magicien qui pouvoit faire courir  
 en chemise , après un homme , la femme  
 du monde la plus sage : mais qu'il ne fai-  
 soit de semblables merveilles que pour ses  
 amis particuliers , dont il connoissoit la dis-  
 crétion , à cause qu'il s'étoit mal trouvé  
 d'avoir fait agir son art pour des plus grands  
 seigneurs de l'Europe. Il conseilla à Ra-  
 gotin de mettre tout en usage pour gagner  
 ses bonnes grâces , ce qu'il lui assura ne lui  
 devoir pas être difficile , l'opérateur étant  
 homme d'esprit , qui devenoit aisément  
 amoureux de ceux qui en avoient , & qui ,  
 quand une fois il aimoit quelqu'un , n'a-  
 voit plus rien de réservé pour lui. Il n'y a  
 qu'à louer ou à respecter un homme glo-  
 rieux , on lui fait faire ce que l'on veut. Il

n'en

n'en est pas de même d'un homme patient, il n'est pas aisé à gouverner ; & l'expérience apprend qu'une personne humble, & qui a le pouvoir sur soi de remercier quand on l'a refusée, vient plutôt à bout de ce qu'elle entreprend, que celle qui s'offense d'un refus. La Rancune persuada à Ragotin ce qu'il voulut, & Ragotin dès l'heure même alla persuader à l'opérateur qu'il étoit un grand magicien. Je ne vous redirai point ce qu'il lui dit ; il suffit que l'opérateur, qui avoit été averti par la Rancune, joua bien son personnage, & nia qu'il fût magicien d'une manière à faire croire qu'il l'étoit ; Ragotin passa l'après-dinée auprès de lui, qui avoit un matras sur le feu pour quelque opération chimique, & pour ce jour-là n'en put rien tirer d'affirmatif, dont l'impatient Manceau passa une nuit fort mauvaise. Le jour suivant il entra dans la chambre de l'opérateur, qui étoit encore dans le lit : Inezilla le trouva fort mauvais ; car elle n'étoit plus d'âge à sortir de son lit fraîche comme une rose, & elle avoit besoin tous les matins d'être long-tems enfermée en particulier,

devant que d'être en état de paroître en public. Elle se coula donc dans un petit cabinet , suivie de sa servante Morisque , qui lui porta toutes ses munitions d'amour. Cependant Ragotin remit le sieur Ferdinandi sur la magie ; & le sieur Ferdinandi s'ouvrit plus qu'il n'avoit fait , mais sans lui vouloir rien promettre. Ragotin lui voulut donner des marques de sa largesse : il fit fort bien apprêter le dîner , & y convia les comédiens & les comédiennes. Je ne vous dirai point les particularités du repas ; vous saurez seulement qu'on s'y réjouit beaucoup , & qu'on y mangea de grande force. Après dîné Inezilla fut priée par le Destin & les comédiennes , de leur dire quelque historiette espagnole , de celles qu'elle composoit ou traduisoit tous les jours à l'aide du divin Roquebrune , qui lui avoit juré par Apollon & les neuf sœurs , qu'il lui apprendroit dans six mois toutes les graces & les finesses de notre langue. Inezilla ne se fit point prier : & tandis que Ragotin fit la cour au magicien Ferdinandi , elle lut d'un ton de voix charmant la nouvelle que vous allez lire dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE XIX.

*Les deux Freres rivaux.*

DOROTHÉE & Féliciane de Montsalve étoient les deux plus aimables filles de Séville; & quand elles ne l'eussent pas été, leur bien & leur condition les eussent fait rechercher de tous les cavaliers qui avoient envie de se bien marier. Don Manuel leur pere ne s'étoit point encore déclaré en faveur de personne, & Dorothée sa fille, qui comme aînée devoit être mariée devant sa sœur, avoit comme elle si bien ménagé ses regards & ses actions, que le plus présomptueux de ses prétendans avoit encore à douter si les promesses amoureuses en étoient bien ou mal reçues. Cependant ces belles filles n'alloient point à la messe, sans un cortége d'amans bien parés. Elles ne prenoient point d'eau-bénite, que plusieurs mains belles ou laides ne leur en offrissent à la fois. Leurs beaux yeux ne se pouvoient lever de dessus leurs

livres de prieres , qu'ils ne se trouvaissent le centre de je ne fais combien de regards immodérés ; & elles ne faisoient pas un pas dans l'église , qu'elles n'eussent des révérences à rendre : mais si leur mérite leur causoit tant de fatigue dans les lieux publics & dans les églises , il leur attiroit souvent devant les fenêtres de la maison de leur pere des divertissemens qui leur rendoient supportable la sévère clôture à quoi les obligeoient leur sexe & la coutume de la nation. Il ne se passoit guere de nuit qu'elles ne fussent régalingées de quelque musique ; & l'on couroit fort souvent la bague devant leurs fenêtres , qui donnoient sur une place publique. Un jour entr'autres , un étranger s'y fit admirer par son adresse sur tous les cavaliers de la ville , & fut remarqué pour un homme parfaitement bien fait par les deux belles sœurs. Plusieurs cavaliers de Séville qui l'avoient connu en Flandres , où il avoit commandé un régiment de cavalerie , le convierent de courir la bague avec eux ; ce qu'il fit habillé à la soldate. A quelques jours de là , on fit dans Séville la cérémonie de sa-



rer un évêque. L'étranger, qui se faisoit  
 appeller don Sanche de Sylva, se trouva  
 dans l'église où se faisoit la cérémonie,  
 avec les plus galans de Séville, & les  
 belles sœurs de Montsalve s'y trouverent  
 aussi, entre plusieurs dames déguisées  
 comme elles à la mode de Séville, avec  
 une mante de grosse étoffe, & un petit  
 chapeau couvert de plume sur la tête. Don  
 Sanche se trouva par hasard entre les deux  
 belles sœurs, & une dame qu'il accosta;  
 mais qui le pria civilement de ne parler  
 point à elle, & de laisser libre la place  
 qu'il occupoit à une personne qu'elle atten-  
 doit. Don Sanche lui obéit; & approchant  
 de Dorotée de Montsalve, qui étoit plus  
 près de lui que sa sœur, & qui avoit vu  
 ce qui s'étoit passé entre cette dame & lui:  
 J'avois espéré, lui dit-il, qu'étant étran-  
 ger, la dame à qui j'ai voulu parler, ne  
 me refuseroit pas sa conversation; mais  
 elle m'a puni d'avoir cru trop téméraire-  
 ment que la mienne n'étoit pas à mépri-  
 ser. Je vous supplie, continua-t-il, de  
 n'avoir pas tant de rigueur qu'elle pour  
 un étranger qu'elle vient de maltraiter,

& pour la gloire des dames de Séville ; de lui donner sujet de se louer de leur bonté. Vous m'en donnez un bien grand de vous traiter aussi mal qu'a fait cette dame , lui répondit Dorothée , puisque vous n'avez recours à moi qu'à son refus ; mais afin que vous n'ayez pas à vous plaindre des dames de mon pays , je veux bien ne parler qu'avec vous tant que durera la cérémonie ; & par-là vous jugerez que je n'ai point donné ici de rendez-vous à personne. C'est de quoi je suis étonné , faite comme vous êtes , lui dit don Sanche ; & il faut que vous soyiez bien à craindre , ou que les galans de cette ville soient bien timides , ou plutôt que celui dont j'occupe le poste soit absent. Et pensez-vous , lui dit Dorothée , que je sache si peu comment il faut aimer , qu'en l'absence d'un galant je ne m'empêchasse pas bien d'aller en une assemblée , où je le trouverois à redire ? Ne faites pas une autre fois un si mauvais jugement d'une personne que vous ne connoissez pas. Vous connoîtriez bien , répliqua don Sanche , que je juge de vous plus avantageusement que vous

ne pensez , si vous me permettiez de vous servir autant que mon inclination m'y porte. Nos premiers mouvemens ne sont pas toujours bons à suivre , lui dit Dorothée ; & de plus il se trouve une grande difficulté dans ce que vous me proposez. Il n'y en a point que je ne surmonte pour mériter d'être à vous , lui repartit don Sanche. Ce n'est pas un dessein de peu de jours , lui répondit Dorothée : vous ne songez peut-être pas que vous ne faites que passer par Séville , & peut-être ne savez - vous pas aussi que je ne trouveroie pas bon qu'on ne m'aimât qu'en passant. Accordez-moi seulement ce que je vous demande, lui dit-il, & je vous promets que je serai dans Séville toute ma vie. Ce que vous me dites-là est bien galant , repartit Dorothée ; & je m'étonne fort qu'un homme qui fait dire de pareilles choses , n'ait point encore ici choisi de dame à qui il pût débiter sa galanterie. N'est-ce point qu'il ne croit pas qu'elles en valent la peine ? C'est plutôt qu'il se défie de ses forces , lui dit don Sanche. Répondez-moi précisément à ce que je vous de-

mande, lui dit Dorothée, & m'apprenez confidemment celle de nos dames, qui auroit le pouvoir de vous arrêter dans Séville. Je vous ai déjà dit que vous m'y arrêteriez, si vous vouliez, lui répondit don Sanche. Vous ne m'avez jamais vue, lui dit Dorothée; déclarez-vous donc sur quelque autre. Je vous avouerai donc, puisque vous me l'ordonnez, lui dit don Sanche, que si Dorothée de Montsalve avoit autant d'esprit que vous, je croirois un homme heureux dont elle estimeroit le mérite, & souffriroit les soins. Il se trouve dans Séville plusieurs dames qui l'égalent, & même qui la surpassent, lui dit Dorothée: Mais, ajouta-t-elle, n'avez-vous point ouï dire qu'entre ses galans il s'en trouvât quelqu'un qu'elle favorisât plus que les autres? Comme je me suis vu fort éloigné de la mériter, lui dit don Sanche, je ne me suis pas beaucoup mis en peine de m'informer de ce que vous dites. Pourquoi ne la mériteriez-vous pas aussi-tôt qu'un autre, lui demanda Dorothée? Le caprice des dames est quelquefois étrange, & souvent le premier abord d'un nouveau

venu fait plus de progrès , que plusieurs années de services des galans qui sont tous les jours devant leurs yeux. Vous vous défaites de moi adroitement , dit don Sanche , en me donnant courage d'en aimer une autre que vous ; & je vois bien par-là , que vous ne considéreriez guere les services d'un nouveau galant , au préjudice de celui avec qui il y a long-tems que vous êtes engagée. Ne vous mettez pas cela dans l'esprit , lui répondit Dorothée ; & croyez plutôt que je ne suis pas assez facile à persuader par une simple cajolerie , pour oser la vôtre l'effet d'une inclination naissante , & même ne m'ayant jamais vue. S'il ne manque que cela à la déclaration d'amour que je vous fais pour la rendre recevable , repartit don Sanche , ne vous cachez pas davantage à un étranger , qui est déjà charmé de votre esprit. Le vôtre ne le seroit pas de mon visage , lui répondit Dorothée. Ah ! vous ne pouvez être que fort belle , répliqua don Sanche , puisque vous avouez si franchement que vous ne l'êtes pas ; & je ne doute plus à cette heure , que vous ne vous vou-

liez défaire de moi , parce que je vous ennuie , ou que toutes les places de votre cœur ne soient déjà prises : Il n'est donc pas juste , ajouta-t-il , que la bonté que vous avez eue à me souffrir se lasse davantage , & je ne veux pas vous laisser croire que je n'aie eu dessein que de passer mon tems , lorsque je vous offrois tout celui de ma vie. Pour vous témoigner , lui dit Dorothée , que je ne veux pas avoir perdu celui que j'ai employé à m'entretenir avec vous , je serai bien aise de ne m'en séparer point , que je ne sache qui vous êtes. Je ne puis faillir en vous obéissant. Sachez donc , aimable inconnue , lui dit-il , que je porte le nom de Sylva , qui est celui de ma mere ; que mon pere est gouverneur de Quitto dans le Pérou ; que je suis dans Séville par son ordre ; & que j'ai passé toute ma vie en Flandre , où j'ai mérité des plus beaux emplois de l'armée , & une commanderie de Saint-Jacques. Voilà en peu de paroles ce que je suis , continuait-il ; & il ne tiendra désormais qu'à vous , que je vous puisse faire savoir en un lieu moins public ce que je veux être toute ma

vie. Ce sera le plus tôt que je pourrai , lui  
 dit Dorothée ; & cependant , sans vous met-  
 tre en peine de me connoître davantage ,  
 si vous ne voulez vous mettre en danger  
 de ne me connoître jamais , contentez-  
 vous de savoir que je suis de qualité , &  
 que mon visage ne fait pas peur. Don  
 Sanche la quitta , lui faisant une profonde  
 révérence , & alla joindre un grand nom-  
 bre de galans à louer , qui s'entretenoient  
 ensemble. Quelques dames tristes , de cel-  
 les qui sont toujours en peine de la con-  
 duite des autres , & fort en repos de la  
 leur , qui se font d'elles-mêmes arbitres du  
 mal & du bien , quoiqu'on puisse faire des  
 gageures sur leur vertu , comme sur tout  
 ce qui n'est pas bien avéré , & qui croient  
 qu'avec un peu de rudesse brutale & de  
 grimace dévote , elles ont de l'honneur à  
 revendre , quoique l'enjouement de leur  
 jeunesse ait été plus scandaleux , que le  
 chagrin de leurs rides n'a été de bon exem-  
 ple ; ces dames donc , le plus souvent de  
 connoissance très-courte , diront ici que  
 mademoiselle Dorothée est pour le moins  
 une étourdie , non - seulement d'avoir si

brusquement fait de si grandes avances à un homme qu'elle ne connoissoit que de vue , mais aussi d'avoir souffert qu'on lui parlât d'amour ; & que si une fille , sur qui elles auroient du pouvoir , en avoit fait autant , elle ne seroit pas un quart-d'heure dans le monde. Mais que les ignorantes sachent que chaque pays a ses coutumes particulieres , & que si en France les femmes , & même les filles , qui vont par-tout sur leur bonne foi, s'offensent, ou du moins le doivent faire , de la moindre déclaration d'amour ; qu'en Espagne , où elles sont renfermées comme des religieuses , on ne les offense point de leur dire qu'on les aime , quand celui qui le leur diroit n'auroit pas de quoi se faire aimer. Elles sont bien davantage ; ce sont toujours presque les dames qui sont les premieres avances , & qui sont les premieres prises , parce qu'elles sont les dernieres à être vues des galans qu'elles voient tous les-jours dans les églises , dans le cours , & de leurs balcons & jalousies. Dorothée fit confidence à sa sœur Féliciane de la conversation qu'elle avoit eue avec don Sanche , & lui avoua  
que

que cet  
tous les  
approuv  
sur sa li  
raliseren  
tageux  
les fem  
mariées  
n'étoit  
les hom  
mes air  
à sa soe  
ne me  
devoir  
ne me  
ne pos  
rois à  
me bie  
vent ,  
pas ait  
avoit  
qu'ell  
l'autre  
beaux  
Doro  
don S  
7



que cet étranger lui plaisoit davantage que tous les cavaliers de Séville ; & sa sœur approuva fort le dessein qu'elle avoit fait sur sa liberté. Les deux belles sœurs moralisèrent long-tems sur les privileges avantageux qu'avoient les hommes par-dessus les femmes , qui n'étoient presque jamais mariées qu'au choix de leurs parens , qui n'étoit pas toujours à leur gré ; au lieu que les hommes se pouvoient choisir des femmes aimables. Pour moi , disoit Dorothée à sa sœur , je suis bien assurée que l'amour ne me fera jamais rien faire contre mon devoir ; mais je suis aussi bien résolue de ne me marier jamais avec un homme qui ne possédera pas lui seul tout ce que j'aurois à chercher en plusieurs autres ; & j'aime bien mieux passer ma vie dans un convent , qu'avec un mari que je ne pourrois pas aimer. Féliciane dit à sa sœur qu'elle avoit pris cette résolution - là aussi - bien qu'elle ; & elles s'y fortifierent l'une & l'autre par tous les raisonnemens que leurs beaux-esprits leur fournirent sur ce sujet. Dorothée trouvoit de la difficulté à tenir à don Sanche la parole qu'elle lui avoit don-

brusquement fait de si grandes avances à un homme qu'elle ne connoissoit que de vue , mais aussi d'avoir souffert qu'on lui parlât d'amour ; & que si une fille , sur qui elles auroient du pouvoir , en avoit fait autant , elle ne seroit pas un quart-d'heure dans le monde. Mais que les ignorantes sachent que chaque pays a ses coutumes particulieres , & que si en France les femmes , & même les filles , qui vont par-tout sur leur bonne foi, s'offensent, ou du moins le doivent faire , de la moindre déclaration d'amour ; qu'en Espagne , où elles sont respectées comme des religieuses , on ne les offense point de leur dire qu'on les aime , quand celui qui le leur diroit n'auroit pas de quoi se faire aimer. Elles sont bien davantage ; ce sont toujours presque les dames qui font les premieres avances , & qui font les premieres prises , parce qu'elles sont les dernieres à être vues des galans qu'elles voient tous les-jours dans les églises , dans le cours , & de leurs balcons & jalousies. Dorothée fit confidence à sa sœur Féliciane de la conversation qu'elle avoit eue avec don Sanche , & lui avoua

que

que ces  
tous les  
approu  
sur sa l  
ralifere  
rageux  
les fem  
mariée  
n'étoit  
les hor  
mes ai  
à sa se  
ne m  
devoit  
ne m  
ne po  
rois à  
me b  
vent  
pas a  
avoit  
qu'el  
l'aut  
beau  
Don  
don

que cet étranger lui plaisoit davantage que tous les cavaliers de Séville ; & sa sœur approuva fort le dessein qu'elle avoit fait sur sa liberté. Les deux belles sœurs moralisèrent long-tems sur les privileges avantageux qu'avoient les hommes par - dessus les femmes , qui n'étoient presque jamais mariées qu'au choix de leurs parens , qui n'étoit pas toujours à leur gré ; au lieu que les hommes se pouvoient choisir des femmes aimables. Pour moi , disoit Dorothée à sa sœur , je suis bien assurée que l'amour ne me fera jamais rien faire contre mon devoir ; mais je suis aussi bien résolue de ne me marier jamais avec un homme qui ne possédera pas lui seul tout ce que j'aurois à chercher en plusieurs autres ; & j'aime bien mieux passer ma vie dans un convent , qu'avec un mari que je ne pourrois pas aimer. Féliciane dit à sa sœur qu'elle avoit pris cette résolution - là aussi - bien qu'elle ; & elles s'y fortifierent l'une & l'autre par tous les raisonnemens que leurs beaux-esprits leur fournirent sur ce sujet. Dorothée trouvoit de la difficulté à tenir à don Sanche la parole qu'elle lui avoit don-

née de se faire connoître à lui ; & elle en témoignoît à sa sœur beaucoup d'inquiétude. Mais Féliciane, qui étoit heureuse à trouver des expédiens , fit souvenir à sa sœur qu'une dame de leurs parentes , & de plus de leurs intimes amies , ( car toutes les parentes n'en sont pas ) la serviroit de tout son cœur dans une affaire où il y alloit de son repos. Vous savez bien , lui disoit cette bonne sœur , la plus commode du monde , que Marine , qui nous a servies si long-tems , est mariée à un chirurgien qui loue de notre parente une petite maison jointe à la sienne , & que les deux maisons ont une entrée l'une dans l'autre. Elles sont dans un quartier éloigné ; & quand on remarqueroit que nous irions visiter notre parente plus souvent que nous n'aurions jamais fait , on ne prendra pas garde que ce don Sanche entre chez un chirurgien , outre qu'il y peut entrer de nuit , & déguisé. Pendant que Dorothée dresse , à l'aide de sa sœur , le plan de son intrigue amoureuse , qu'elle dispose sa parente à la servir , & instruit Marine de ce qu'elle a à faire , don Sanche songe à son incon-

nue ,  
savoir  
lui , &  
noître  
con ,  
qui f  
Sanche  
dans  
geant  
dire  
On l  
que

« J  
» m  
» vi  
» v  
» co  
» v  
» d  
» te

Vo  
Il

nue , ne fait si elle lui a promis de lui faire  
 savoir de ses nouvelles pour se moquer de  
 lui , & la voit tous les jours sans la con-  
 noître , ou dans les églises , ou à son bal-  
 con , recevant les adorations de ses galans ,  
 qui sont tous de la connoissance de don  
 Sanche , & les plus grands amis qu'il ait  
 dans Séville. Il s'habilloit un matin , son-  
 geant à son inconnue , quand on lui vint  
 dire qu'une femme voilée le demandoit.  
 On la fit entrer , & il en reçut le billet  
 que vous allez lire.

## B I L L E T.

« JE vous aurois plus tôt fait savoir de  
 » mes nouvelles , si je l'avois pu. Si l'en-  
 » vie que vous avez eue de me connoître  
 » vous dure encore , trouvez - vous , au  
 » commencement de la nuit , où celle qui  
 » vous a donné un billet vous dira , &  
 » d'où elle vous conduira où je vous at-  
 » tendrai. »

Vous pouvez vous figurer la joie qu'il eut.  
 Il embrassa avec emportement la bien-heu-

reuse ambassadrice, & lui donna une chaîne d'or , qu'elle prit après quelque petite cérémonie. Elle lui donna heure au commencement de la nuit en un lieu écarté , qu'elle lui marqua , où il se devoit rendre sans suite , & prit congé de lui , le laissant l'homme du monde le plus aise & le plus impatient. Enfin la nuit vint ; il se trouva à l'assignation , embelli & parfumé , où l'attendoit l'ambassadrice du matin. Il fut introduit par elle dans une petite maison de mauvaise mine , & ensuite en un fort bel appartement , où il trouva trois dames , toutes le visage couvert d'un voile. Il reconnut son inconnue à sa taille , & lui fit d'abord des plaintes de ce qu'elle ne levoit pas son voile. Elle ne fit point de façons ; & sa sœur & elle se découvrirent au bienheureux don Sanche pour les belles dames de Montsalve. Vous voyez , lui dit Dorothée en ôtant son voile , que je disois la vérité , quand je vous assurois qu'un étranger obtenoit quelquefois en un moment , ce que les galans qu'on voyoit tous les jours , ne méritoient pas en plusieurs années ; & vous seriez , ajouta-t-elle , le

plus  
n'est  
ou si  
défa  
qui  
ven  
San  
que  
vous  
ce f  
ma

I  
fave  
d'u  
& a  
leu  
en  
en  
por  
dav  
ch

plus ingrat de tous les hommes , si vous n'estimiez pas la faveur que je vous fais , ou si vous en faisiez des jugemens à mon désavantage. J'estimerai toujours tout ce qui me viendra de vous , comme s'il me venoit du ciel , lui dit le passionné don Sanche ; & vous verrez bien par le soin que j'aurai à me conserver le bien que vous me ferez , que , si jamais je le perds , ce sera plutôt par mon malheur , que par ma faute.

Ils se dirent en peu de tems

Tout ce que l'amour nous fait dire ,

Quand il est maître de nos sens.

La maîtresse du logis & Féliciane , qui favoient bien vivre , s'étoient éloignées d'une honnête distance de nos deux amans ; & ainsi ils eurent toute la commodité qu'il leur falloit pour s'entre-donner de l'amour encore plus qu'ils n'en avoient , quoiqu'ils en eussent déjà beaucoup , & prirent jour pour s'en donner , s'il se pouvoit , encore davantage. Dorothée promit à don Sanche de faire ce qu'elle pourroit pour se

voir souvent avec lui. Il l'en remercia le plus spirituellement qu'il put. Les deux autres dames se mêlerent en même tems dans leur conversation, & Marine les fit souvenir de se séparer quand il en fut tems. Dorothee en fut triste ; don Sanche en changea de visage : mais il fallut pourtant se dire adieu. Le brave cavalier écrivit dès le jour suivant à sa belle dame, qui lui fit une réponse telle qu'il la pouvoit souhaiter. Je ne vous ferai point voir ici de leurs billets amoureux ; car il n'en est point tombé entre mes mains. Ils se virent souvent dans le même lieu, & de la même façon qu'ils s'étoient vus la première fois, & vinrent à s'aimer si fort, que sans répandre leur sang comme Pyrame & Tisbé, ils ne leur en durent gueres en tendresse impétueuse. On dit que l'amour, le feu & l'argent ne se peuvent long-tems cacher. Dorothee, qui avoit son galant étranger dans la tête, n'en pouvoit parler petitement ; & elle le mettoit si haut au-dessus de tous les autres gentilshommes de Séville, que quelques dames, qui avoient leurs intérêts cachés aussi-bien qu'elle, &



qui l'entendoient incessamment parler de don Sanche , & l'élever au mépris de ce qu'elles aimoient , y prirent garde , & s'en piquèrent. Féliciane l'avoit souvent avertie en particulier d'en parler avec plus de retenue ; & cent fois en compagnie , quand elle la voyoit se laisser emporter au plaisir qu'elle prenoit de parler de son galant , lui avoit marché sur les pieds , jusqu'à lui faire mal. Un cavalier , amoureux de Dorothée , en fut averti par une dame de ses intimes amies , & n'eut point de peine à croire que Dorothée aimoit don Sanche , parce qu'il se souvint que depuis que cet étranger étoit dans Séville , les esclaves de cette belle fille , desquels il étoit le plus enchaîné , n'en avoient pas reçu le moindre regard favorable. Ce rival de don Sanche étoit riche , de bonne maison , & étoit agréable à don Manuel , qui ne pressoit pourtant pas sa fille de l'épouser , à cause que toutes les fois qu'il lui en parloit , elle le conjuroit de ne la marier pas si jeune. Ce cavalier ( je viens de me souvenir qu'il s'appelloit don Diegue ) voulut s'assurer davantage de ce qu'il ne

faisoit encore que soupçonner. Il avoit un valet de chambre , de ceux qu'on appelle braves garçons , qui ont d'aussi beau linge que leurs maîtres , ou qui portent le leur , qui sont les modes entre les autres valets , & qui en sont autant enviés , qu'estimés des servantes. Ce valet se nommoit Gusman ; & ayant eu du ciel une demi - teinture de poésie , faisoit la plupart des romances de Séville , ce qui est à Paris des chansons du Pont-Neuf ; il les chantoit sur sa guittarre , & ne les chantoit pas toutes unies , & sans y faire de la broderie des levres ou de la langue. Il dansoit la farabande , n'étoit jamais sans castagnettes , avoit eu envie d'être comédien , & faisoit entrer dans la composition de son mérite quelque bravoure ; mais pour vous dire les choses comme elles sont , un peu filoutiere. Tous ces beaux talens , joints à quelque éloquence de mémoire , que lui avoit communiquée celle de son maître , l'avoient rendu sans contredit le blanc ( si je l'ose ainsi dire ) de tous les desirs amoureux des servantes qui se croient aimables. Don Diegue lui commanda de se

radouci  
voit les  
maître  
heureu  
aima e  
vint a  
bon c  
obéir  
convo  
ambit  
geux  
les p  
mée  
béra  
de f  
Gus  
fon  
nere  
& v  
euss  
dép  
chi  
Sar  
av  
en  
ce

radoucir pour Isabelle , jeune fille qui servoit les dames de Montsalve. Il obéit à son maître ; Isabelle s'en apperçut , & se crut heureuse d'être aimée de Gusman , qu'elle aima en peu de tems , & qui , de son côté , vint aussi à l'aimer , & à continuer tout de bon ce qu'il n'avoit commencé que pour obéir à son maître. Si Gusman éveilloit la convoitise des servantes de la plus grande ambition , Isabelle étoit un parti avantageux pour le valet d'Espagne qui eût eu les pensées les plus hautes. Elle étoit aimée de ses maîtresses , qui étoient fort libérales , & avoit quelque bien à attendre de son pere , qui étoit un honnête artisan. Gusman songea donc sérieusement à être son mari ; elle l'agréa pour tel : ils se donnerent mutuellement la foi de mariage , & vécurent depuis ensemble comme s'ils eussent été mariés. Isabelle avoit bien du déplaisir de ce que Marine , la femme du chirurgien chez qui Dorothee & don Sanche se voyoient secrètement , & qui avoit servi sa maîtresse devant elle , étoit encore sa confidente dans une affaire de cette nature , où la libéralité d'un amant

se faisoit toujours paroître. Elle avoit eu connoissance de la chaîne d'or que don Sanche avoit donnée à Marine, de plusieurs autres présens qu'il lui avoit faits, & s'imagina qu'elle en avoit reçu bien d'autres. Il en haïssoit Marine à la mort; & c'est ce qui m'a fait croire que la belle fille étoit un peu intéressée. Il ne faut donc pas s'étonner si à la première priere que lui fit Gusman de lui avouer s'il étoit vrai que Dorothée aimoit quelqu'un, elle fit part du secret de sa maîtresse à un homme à qui elle s'étoit donnée toute entiere. Elle lui apprit tout ce qu'elle savoit de l'intrigue de nos jeunes amans, & exagéra long-tems la bonne fortune de Marine, que don Sanche enrichissoit, & ensuite pesta contre elle, d'emporter ainsi des profits qui étoient mieux dus à une servante de la maison. Gusman la pria de l'avertir du jour que Dorothée se trouveroit avec son galant. Elle le fit; & il ne manqua pas d'en avertir son maître, à qui il apprit tout ce qu'il avoit appris de la peu fidelle Isabelle. Don Diegue, habillé en pauvre, se posta auprès de la porte du logis de Ma-

rine, la  
entrer  
arrêter  
la pare  
fille &  
Diegue  
vous in  
délivre  
du mo  
attendi  
suite,  
condé  
bien  
étoit  
outre  
pistol  
bord  
ses en  
couve  
Don  
qui  
qu'il  
tems  
tirer  
où é  
gnan

rine, la nuit que lui marqua son valet, y vit entrer son rival, & à quelque tems de-là arrêter un carosse devant la maison de la parente de Dorothée, d'où cette belle fille & sa sœur descendirent, laissant don Diegue dans la rage que vous pouvez vous imaginer. Il fit dessein dès-lors de se délivrer d'un si redoutable rival en l'ôtant du monde ; s'assura d'affassins de louage ; attendit don Sanche plusieurs nuits de suite, & enfin le trouva & l'attaqua secondé de deux braves bien armés aussi-bien que lui. Don Sanche de son côté étoit en état de se bien défendre, & outre le poignard & l'épée, avoit deux pistolets à sa ceinture. Il se défendit d'abord comme un lion, & connut bien que ses ennemis en vouloient à sa vie, & étoient couverts à l'épreuve des coups d'épées. Don Diegue le pressoit plus que les autres, qui n'agissoient qu'au prix de l'argent qu'ils en avoient reçu. Il lâcha quelque tems le pied devant ses ennemis pour tirer le bruit du combat loin de la maison où étoit sa Dorothée : mais enfin, craignant de se faire tuer à force d'être dis-

cret , & se voyant trop pressé de don Diegue , il lui tira un de ses pistolets , & l'étendit par terre demi-mort & demandant un prêtre à haute voix. Au bruit du coup de pistolet , les braves disparurent ; don Sanche se sauva chez lui , & les voisins sortirent dans la rue , & trouverent don Diegue , qu'ils reconhurent , tirant à la fin , & qui accusa don Sanche de sa mort. Notre cavalier en fut averti par ses amis , qui lui dirent que quand la justice ne le chercheroit pas , les parens de don Diegue ne laisseroient pas la mort de leur parent impunie , & tâcheroient assurément de le tuer , en quelque lieu qu'ils le trouvaissent. Il se retira donc dans un couvent , d'où il fit savoir de ses nouvelles à Dorothee , & donna ordre à ses affaires pour pouvoir sortir de Séville , quand il le pourroit faire sûrement. La justice cependant fit ses diligences , chercha don Sanche , & ne le trouva point. Après que la premiere ardeur des poursuites fut passée , & que tout le monde fut persuadé qu'il s'étoit sauvé , Dorothee & sa sœur , sous un prétexte de dévotion , se firent mener par

leur

leur pa  
retiré de  
mise d'  
virent d  
une fidé  
rerent av  
choses si  
rente &  
témoins  
jours pl  
ont son  
& laissa  
au fact  
tenir a  
faisoit  
s'absen  
à Nap  
bien v  
avoit l  
reçût t  
dans 1  
année  
nouve  
six ga  
le Tu  
lui la  
T

leur parente dans le couvent où s'étoit retiré don Sanche , & là , par l'entremise d'un bon pere , les deux amans se virent dans une chapelle , se promirent une fidélité à toutes épreuves , & se séparèrent avec tant de regret , & se dirent des choses si touchantes , que sa sœur , sa parente & le bon religieux , qui en furent témoins , en pleurerent , & en ont toujours pleuré depuis toutes les fois qu'ils y ont songé. Il sortit déguisé de Séville , & laissa , avant que de partir , des lettres au facteur de son pere , pour les lui faire tenir aux Indes. Par ces lettres , il lui faisoit savoir l'accident qui l'obligeoit à s'absenter de Séville , & qu'il se retiroit à Naples. Il arriva heureusement , & fut bien venu auprès du vice-roi , à qui il avoit l'honneur-d'appartenir. Quoiqu'il en reçût toutes sortes de faveurs , il s'ennuya dans la ville de Naples , pendant une année entiere , puisqu'il n'avoit point de nouvelles de Dorothée. Le vice-roi arma six galeres qu'il envoya en course contre le Turc. Le courage de don Sanche ne lui laissa pas négliger une si belle occasion

de l'exercer ; & celui qui commandoit ces galeres , le reçut dans la sienne , & le logea dans la chambre de pouppe , ravi d'avoir avec lui un homme de sa condition & de son mérite. Les six galeres de Naples en trouverent huit Turques , presque à la vue de Messine , & n'hésiterent point à les attaquer. Après un long combat , les chrétiens prirent trois galeres ennemies , & en coulerent deux à fond. La patrone des galeres chrétiennes s'étoit attachée à celle des Turcs , qui , pour être mieux armée que les autres , avoit fait aussi plus de résistance. La mer cependant étoit devenue grosse , & l'orage s'étoit augmenté si furieusement , qu'enfin les chrétiens & les Turcs songerent moins à s'entre-nuire , qu'à se garantir de l'orage. On déprit donc de part & d'autre les crampons de fer dont les galeres avoient été accrochées , & la patrone turque s'éloigna de la chrétienne , dans le tems que le trop hardi don Sanche s'étoit jetté dedans , & n'avoit été suivi de personne. Quand il se vit seul au pouvoir des ennemis , il préféra la mort à l'esclavage , & au hasard de tout ce qui



en pourroit arriver, se lança dans la mer, espérant en quelque façon, comme il étoit grand nageur, de gagner à la nage les galeres chrétiennes : mais le mauvais tems empêcha qu'il n'en fût apperçu, quoique le général chrétien qui avoit été témoin de l'action de don Sanche, & qui se désespéroit de sa perte, qu'il croyoit inévitable, fit revirer sa galere du côté qu'il s'étoit jetté dans la mer. Don Sanche cependant fendoit les vagues de toute la force de ses bras ; & après avoir nagé quelque tems vers la terre où le vent & la marée le portoient, il trouva heureusement une planche des galeres Turques, que le canon avoit brisées, & se servit utilement de ce secours venu à propos, qu'il crut que le ciel lui avoit envoyé. Il n'y avoit pas plus d'une lieue & demie du lieu où le combat s'étoit fait, jusqu'à la côte de Sicile, & don Sanche y aborda plus vite qu'il ne l'espéroit, aidé, comme il étoit, du vent & de la marée. Il prit terre sans se blesser contre le rivage ; & après avoir remercié Dieu de l'avoir tiré d'un péril si évident, il alla plus avant en terre, au-

tant que sa lassitude le pût permettre, & d'une éminence qu'il monta, aperçut un hameau habité de pêcheurs, qu'il trouva les plus charitables du monde. Les efforts qu'il avoit faits pendant le combat, qui l'avoient fort échauffé, & ceux qu'il avoit faits dans la mer, & le froid qu'il y avoit souffert, & ensuite dans ses habits mouillés, lui causerent une violente fièvre, qui lui fit long-tems garder le lit : mais enfin il guérit sans y faire autre chose que de vivre de régime. Pendant sa maladie, il fit dessein de laisser tout le monde dans la croyance qu'on devoit avoir de sa mort, pour n'avoir plus tant à se garder de ses ennemis les parens de don Diegue, & pour éprouver la fidélité de Dorothée. Il avoit fait grande amitié en Flandres avec un marquis Sicilien de la maison de Montalte, qui s'appelloit Fabio. Il donna ordre à un pêcheur de s'informer s'il étoit à Messine, où il savoit qu'il demeuroit; & ayant su qu'il y étoit, il y alla en habit de pêcheur, & entra la nuit chez ce marquis, qui l'avoit pleuré avec tout ceux qui avoient été affligés de sa perte. Le

marquis  
qu'il a  
apprit  
lui con  
caché  
Doro  
d'aller  
Doro  
mene  
recev  
ques  
joie  
gner  
Sanc  
son  
ples  
tra  
de  
den  
à la  
lien  
né  
mo  
tre  
fo  
pa

marquis Fabio fut ravi de retrouver un ami qu'il avoit cru perdu. Don Sanche lui apprit de quelle façon il s'étoit sauvé, & lui conta son aventure de Séville, sans lui cacher la violente passion qu'il avoit pour Dorothee. Le marquis Sicilien s'offrit d'aller en Espagne, & même d'enlever Dorothee, si elle y consentoit, & de l'amener en Sicile. Don Sanche ne voulut pas recevoir de son ami de si périlleuses marques d'amitié; mais il eut une extrême joie de ce qu'il vouloit bien l'accompagner en Espagne. Sanchez, valet de don Sanche, avoit été si affligé de la perte de son maître, que quand les galeres de Naples vinrent se rafraîchir à Messine, il entra dans un couvent, pour y passer le reste de ses jours. Le marquis Fabio l'envoya demander au supérieur, qui l'avoit reçu à la recommandation de ce seigneur Sicilien, & qui ne lui avoit pas encore donné l'habit de religieux. Sanchez pensa mourir de joie quand il revit son cher maître, & ne songea plus à retourner dans son couvent. Don Sanche l'envoya en Espagne préparer ses voies, & pour lui faire

savoir des nouvelles de Dorothée , qui cependant avoit cru , avec tout le monde , que don Sanche étoit mort. Le bruit en alla jusqu'aux Indes ; le pere de don Sanche en mourut de regret , & laissa à un autre fils qu'il avoit quatre cents mille écus de bien , à condition d'en donner la moitié à son frere , si la nouvelle de sa mort se trouvoit fausse. Le frere de don Sanche se nommoit don Juan de Peralte , du nom de son pere. Il s'embarqua pour l'Espagne avec tout son argent , & arriva à Séville un an après l'accident qui y étoit arrivé à don Sanche. Ayant un nom différent du sien , il lui fut aisé de cacher qu'il fût son frere ; ce qu'il lui étoit important de tenir secret , à cause du long séjour que ses affaires l'obligerent de faire dans une ville où son frere avoit des ennemis. Il vit Dorothée , & en devint amoureux comme son frere ; mais il n'en fut pas aimé comme lui. Cette belle fille affligée ne pouvoit rien aimer après son cher don Sanche ; tout ce que don Juan de Peralte faisoit pour lui plaire l'importunoit , & elle refusoit tous les jours les meilleurs

parti  
nuel l  
chez  
que l  
s'info  
fut d  
fort r  
étoit  
tes le  
Il l'é  
plus  
l'im  
ne l  
don  
les  
& a  
où i  
y en  
le l  
gar  
nu  
ren  
Ma  
me  
en  
qu

partis de Séville , que son pere don Manuel lui proposoit. Dans ce tems-là , Sanchez arriva à Séville , & , suivant les ordres que lui avoit donnés son maître , il voulut s'informer de la conduite de Dorothée. Il fut du bruit de la ville , qu'un cavalier fort riche , venu depuis peu des Indes , en étoit amoureux , & faisoit pour elle toutes les galanteries d'un amant bien raffiné. Il l'écrivit à son maître , & lui fit le mal plus grand qu'il n'étoit ; & son maître se l'imagina encore plus grand que son valet ne le lui avoit fait. Le marquis Fabio & don Sanche s'embarquerent à Messine sur les galeres d'Espagne qui y retournoient , & arriverent heureusement à Saint-Lucar , où ils prirent la poste jusqu'à Séville. Ils y entrèrent de nuit , & descendirent dans le logis que Sanchez leur avoit arrêté. Ils garderent la chambre le lendemain ; & la nuit don Sanche & le marquis Fabio allerent faire la ronde dans le quartier de don Manuel. Ils ouïrent accorder des instrumens sous les fenêtres de Dorothée , & ensuite une excellente musique , après laquelle une voix seule , accompagnée d'un

théorbe , se plaignit long-tems des rigueurs d'une tigresse déguisée en ange. Don Sanche fut tenté de charger messieurs de la sérénade ; mais le marquis Fabio l'en empêcha , lui représentant que c'étoit tout ce qu'il pourroit faire , si Dorothée avoit paru à son balcon pour obliger son rival , ou si les paroles de l'air qu'on avoit chanté étoient des remerciemens de faveurs reçues , plutôt que des plaintes d'un amant qui n'étoit pas content. La sérénade se retira peut-être assez mal satisfaite , & don Sanche & le marquis Fabio se retirèrent aussi. Cependant Dorothée commençoit à se trouver importunée de l'amour du cavalier Indien. Son pere don Manuel avoit une extrême passion de la voir mariée ; & elle ne doutoit point que si cet Indien don Juan de Peralte , riche & de bonne maison comme il étoit , s'offroit à lui pour son gendre , il ne fût préféré à tous les autres , & elle plus pressée de son pere qu'elle n'avoit encore été. Le jour qui suivit la sérénade , dont le marquis Fabio & don Sanche avoient eu leur part , Dorothée s'entre tint avec sa sœur , & lui dit qu'elle

ne pouvoit  
l'Indien  
les fit si  
parler à  
n'ai jan  
& , si j'  
si mal l  
présent  
de l'esp  
moi , i  
il n'a p  
la cour  
Séville  
sente  
de fair  
don J  
pas qu  
Séville  
ne lui  
fois q  
voit f  
d'emp  
sœur  
dans  
fois p  
voir d

ne pouvoit plus souffrir les galanteries de l'Indien , & qu'elle trouvoit étrange qu'il les fit si publiques , devant que d'avoir fait parler à son pere. C'est un procédé que je n'ai jamais approuvé , lui dit Féliciane ; & , si j'étois en votre place , je le traiterois si mal la premiere fois que l'occasion s'en présenteroit , qu'il seroit bientôt désabusé de l'espérance qu'il a de vous plaire. Pour moi , il ne m'a jamais plu , ajouta-t-elle , il n'a point ce bon air qu'on ne prend qu'à la cour ; & la grande dépense qu'il fait dans Séville , n'a rien de poli , & rien qui ne sente son étranger. Elle s'efforça ensuite de faire une fort désagréable peinture de don Juan de Peralte , ne se souvenant pas qu'au commencement qu'il parut dans Séville , elle avoit avoué à sa sœur qu'il ne lui déplaisoit pas , & que toutes les fois qu'elle avoit eu à en parler , elle l'avoit fait en le louant avec quelque sorte d'emportement. Dorothée , remarquant sa sœur si changée , ou qui feignoit de l'être dans les sentimens qu'elle avoit eus autrefois pour ce cavalier , la soupçonna d'avoir de l'inclination pour lui , autant qu'elle

lui vouloit faire croire de n'en avoir point ; & , pour s'en éclaircir , elle lui dit qu'elle n'étoit point offensée des galanteries de don Juan par l'aversion qu'elle eût pour sa personne , & qu'au contraire , lui trouvant dans le visage quelque air de celui de don Sanche , il auroit été plus capable de lui plaire qu'aucun autre cavalier de Séville ; outre qu'elle savoit bien qu'étant riche & de bonne maison , il obtiendrait aisément le consentement de son pere : mais , ajouta-t-elle , je ne puis rien aimer après don Sanche ; & puisque je n'ai pu être sa femme , je ne la serai jamais d'un autre , & je passerai le reste de mes jours dans un couvent. Quand vous ne seriez pas encore bien résolue à un si étrange dessein , lui dit Féliciane , vous ne pouvez m'affliger davantage que de me le dire. N'en doutez point , ma sœur , lui répondit Dorothée , vous serez bientôt le plus riche parti de Séville ; & c'est ce qui me faisoit avoir envie de voir don Juan , pour lui persuader d'avoir pour vous les sentimens d'amour qu'il a pour moi , après l'avoir désabusé de l'espérance qu'il a que je

puisse  
je ne  
m'im  
que je  
pour  
ai du  
dans  
aussi  
lui. I  
lui di  
me d  
comp  
vous  
j'eus  
sœur  
ne m  
vous  
don  
venu  
trên  
crai  
vert  
ciar  
Do  
lui  
cho



puisse jamais consentir à l'épouser : mais je ne le verrai que pour le prier de ne m'importuner plus de ses galanteries , puis-que je vois que vous avez tant d'aversion pour lui. En vérité , continua-t-elle , j'en ai du déplaisir ; car je ne vois personne dans Séville , avec qui vous puissiez être aussi bien mariée que vous le seriez avec lui. Il m'est plus indifférent que haïssable , lui dit Féliciane ; & si je vous ai dit qu'il me déplaisoit , ç'a été plutôt par quelque complaisance que j'ai voulu avoir pour vous , que par une véritable aversion que j'eusse pour lui. Avouez plutôt , ma chere sœur , lui répondit Dorothée , que vous ne me parlez pas ingénument ; & quand vous m'avez témoigné peu d'estime pour don Juan , que vous ne vous êtes pas souvenue que vous me l'avez quelquefois extrêmement loué , ou que vous avez plutôt craint qu'il ne me plût trop , que découvert qu'il ne vous plaisoit guere. Féliciane rougit à ces dernières paroles de Dorothée , & se défit extrêmement : elle lui dit , l'esprit fort troublé , quantité de choses mal arrangées , qui la défendirent

moins qu'elles ne la convinquirent de ce que l'accusoit sa sœur ; & enfin elle lui confessa qu'elle aimoit don Juan. Dorothée ne désapprouva pas son amour , & lui promit de la servir de tout son pouvoir, dès le jour même. Isabelle qui avoit rompu tout commerce avec son Gusman, depuis l'accident arrivé à don Sanche , eut ordre de Dorothée d'aller trouver don Juan , de lui porter la clef d'une porte du jardin de don Manuel , & de lui dire que Dorothée & sa sœur l'y attendroient , & qu'il se rendît à l'assignation à minuit, quand leur pere seroit couché. Isabelle, qui avoit été gagnée de don Juan , & qui avoit fait ce qu'elle avoit pu pour le mettre bien dans l'esprit de sa maîtresse , sans y avoir réussi , fut fort surprise de la voir si changée , & fort aise de porter une bonne nouvelle à une personne à qui elle n'en avoit encore porté que de mauvaises , & de qui elle avoit déjà reçu beaucoup de présens. Elle vola chez ce cavalier , qui eût eu peine à croire sa bonne fortune , sans la fatale clef du jardin qu'elle lui remit entre les mains. Il mit dans les siennes une  
petite

petite bourse de senteur, pleine de cinquante pistoles, dont elle eut pour le moins autant de joie, qu'elle venoit de lui en donner. Le hasard voulut que la même nuit que don Juan devoit avoir entrée dans le jardin du pere de Dorothée, don Sanche, accompagné de son ami le marquis, vînt encore faire la ronde à l'entour du logis de cette belle fille, pour s'assurer davantage des desseins de son rival. Le marquis & lui étoient sur les onze heures dans la rue de Dorothée, quand quatre hommes bien armés s'arrêterent auprès d'eux. L'amant jaloux crut que c'étoit son rival. Il s'approcha de ces hommes, & leur dit que le poste qu'ils occupoient, lui étoit commode pour un dessein qu'il avoit, & qu'il les prioit de le lui céder. Nous le ferions par civilité, lui répondirent les autres, si le même poste que vous nous demandez, n'étoit absolument nécessaire à un dessein que nous avons aussi, & qui sera exécuté assez tôt pour ne retarder pas long-tems l'exécution du vôtre. La colere de don Sanche étoit déjà au plus haut point où elle pouvoit aller : mettez donc l'épée à

la main , & charger ces hommes qu'il trouvoit incivils , fut presque la même chose. Cette attaque imprévue de don Sanche les surprit , & les mit en désordre ; & le marquis les chargeant d'aussi grande vigueur qu'avoit fait son ami , ils se défendirent mal , & furent poussés plus vite que le pas jusqu'au bout de la rue. Là , don Sanche reçut une légère blessure dans un bras , & perça celui qui l'avoit blessé d'un si grand coup , qu'il fut long-tems à retirer son épée du corps de son ennemi , & crut l'avoir tué. Le marquis cependant s'étoit opiniâtré à poursuivre les autres , qui fuirent devant lui de toute leur force aussi-tôt qu'ils virent tomber leur camarade. Don Sanche vit à l'un des deux bouts de la rue des gens avec de la lumière , qui venoient au bruit du combat. Il eut peur que ce ne fût la justice , & c'étoit elle. Il se retira en diligence dans la rue où le combat avoit commencé , & de cette rue dans une autre , au milieu de laquelle il trouva tête pour tête un vieux cavalier qui s'éclairoit d'une lanterne , & qui avoit mis l'épée à la main au bruit que faisoit don

Sanche  
vieu  
veno  
com  
entre  
qui  
Sanche  
Qui  
Sanche  
vous  
don  
accie  
asyle  
vous  
don  
cach  
che  
pour  
il vo  
& vo  
que  
qu'a  
pour  
cher  
port  
ayan

Sanche , qui venoit à lui en courant. Ce vieux cavalier étoit don Manuel , qui revenoit de jouer chez un de ses voisins , comme il faisoit tous les soirs , & alloit entrer chez lui par la porte de son jardin , qui étoit proche du lieu où le trouva don Sanche. Il cria à notre amoureux cavalier : Qui va là ? Un homme , lui répondit don Sanche , à qui il importe de passer vite , si vous ne l'en empêchez. Peut-être , lui dit don Manuel , vous est-il arrivé quelque accident , qui vous oblige à chercher un asyle ; ma maison qui n'est pas éloignée , vous en peut servir. Il est vrai , lui répondit don Sanche , que je suis en peine de me cacher à la justice , qui peut-être me cherche ; & puisque vous êtes assez généreux pour offrir votre maison à un étranger , il vous fait son salut en toute assurance , & vous promet de n'oublier jamais la grace que vous lui faites , & de ne s'en servir qu'autant de tems qu'il lui est nécessaire pour laisser passer outre ceux qui le cherchent. Don Manuel , là-dessus , ouvrit la porte , d'une clef qu'il avoit sur lui ; & ayant fait entrer don Sanche dans son jar-

din , le mit dans un bois de lauriers , en attendant qu'il allât donner ordre à le cacher mieux dans sa maison , sans qu'il fût vu de personne. Il n'y avoit pas long-tems que don Sanche étoit caché entre ces lauriers , quand il vit venir à lui une femme , qui lui dit en l'approchant : Venez , mon cavalier , ma maîtresse Dorothée vous attend. A ce nom-là don Sanche pensa qu'il pouvoit bien être dans la maison de sa maîtresse , & que le vieux cavalier étoit son pere. Il soupçonna Dorothée d'avoir donné assignation dans le même lieu à son rival , & suivit Isabelle , plus tourmenté de sa jalousie que de la peur de la justice. Cependant don Juan vint à l'heure qu'on lui avoit donnée , ouvrit la porte du jardin de don Manuel avec la clef qu'Isabelle lui avoit donnée , & se cacha dans les mêmes lauriers d'où don Sanche venoit de sortir. Un moment après il vit venir un homme droit à lui ; il se mit en état de se défendre , s'il étoit attaqué , & fut bien surpris quand il reconnut cet homme pour don Manuel , qui lui dit qu'il le suivît , & qu'il l'alloit mettre en un lieu où il n'auroit pas à crain-

dre d'être pris. Don Juan conjectura des paroles de don Manuel, qu'il pouvoit avoir fait sauver dans son jardin quelque homme poursuivi de la justice. Il ne put faire autre chose que de le suivre , en le remerciant du plaisir qu'il lui faisoit , & l'on peut croire qu'il ne fut pas moins troublé du péril qu'il couroit , que fâché de l'obstacle qui faisoit manquer son amoureux dessein. Don Manuel le conduisit dans sa chambre , & l'y laissa pour s'aller faire dresser un lit dans une autre. Laissons-le dans la peine où il doit être , & reprenons son frere don Sanche de Silva. Isabelle le conduisit dans une chambre basse qui donnoit sur le jardin , où Dorothée & Féliciane attendoient don Juan de Peralte , l'une comme un amant à qui elle a grande envie de plaire , l'autre , pour lui déclarer qu'elle ne peut l'aimer , & qu'il feroit mieux de tâcher de plaire à sa sœur. Don Sanche entra donc où étoient les deux belles sœurs , qui furent bien surprises de le voir. Dorothée en demeura sans sentiment , comme une personne morte ; & si sa sœur ne l'eût soutenue , & ne l'eût

mise dans une chaise, elle seroit tombée de sa hauteur. Dom Sanche demeura immobile ; Isabelle pensa mourir de peur, & crut que don Sanche mort leur apparoissoit pour venger le tort que lui faisoit sa maîtresse. Féliciane, quoique fort effrayée de voir don Sanche ressuscité, étoit encore plus en peine de l'accident de sa sœur, qui reprit enfin ses esprits, & alors don Sanche lui dit ces paroles: Si le bruit qui a couru de ma mort, ingrate Dorothée, n'excusoit en quelque façon votre inconstance, le désespoir qu'elle me cause ne me laisseroit pas assez de vie pour vous en faire des reproches. J'ai voulu faire croire à tout le monde que j'étois mort, pour être oublié de mes ennemis, & non pas de vous, qui m'avez promis de n'aimer jamais que moi, & qui avez si-tôt manqué à votre promesse. Je me pourrois venger, & faire tant de bruit par mes cris & par mes plaintes, que votre pere s'en éveilleroit, & trouveroit l'amant que vous cachez dans sa maison : mais, insensé que je suis, j'ai peur encore de vous déplaire, & je m'afflige davantage de ce



que je ne dois plus vous aimer , que de ce que vous en aimez un autre. Jouissez, belle infidelle , jouissez de votre cher amant ; ne craignez plus rien dans vos nouvelles amours : je vous délivrerai bientôt d'un homme qui vous pourroit reprocher toute votre vie que vous l'avez trahi , lorsqu'il exposoit sa vie pour vous venir revoir. Don Sanche voulut s'en aller après ces paroles ; mais Dorothee l'arrêta , & alloit tâcher de se justifier , quand Isabelle lui dit fort effrayée , que don Manuel la suivoit. Don Sanche n'eut que le tems de se mettre derriere la porte : le vieillard fit une réprimande à ses filles de ce qu'elles n'étoient pas encore couchées ; & , pendant qu'il eut le dos tourné vers la porte de la chambre , don Sanche en sortit , & gagnant le jardin , s'alla remettre dans le même bois de lauriers où il s'étoit déjà mis , & où préparant son courage à tout ce qui lui pourroit arriver , il attendit une occasion de sortir quand elle se présenteroit. Don Manuel étoit entré dans la chambre de ses filles pour y prendre de la lumiere , & pour aller de-là ouvrir la porte

de son jardin aux officiers de la justice ; qui y frapportoient pour la faire ouvrir , parce qu'on leur avoit dit que don Manuel avoit retiré dans sa maison un homme qui pouvoit être de ceux qui venoient de se battre dans la rue. Don Manuel ne fit point de difficulté de les laisser chercher dans sa maison , croyant bien qu'ils ne feroient pas ouvrir sa chambre , & que le cavalier qu'ils cherchoient y étoit enfermé. Don Sanche , voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être trouvé par le grand nombre de sergens qui s'étoient répandus par le jardin , sortit du bois de lauriers où il étoit , & s'approchant de don Manuel , qui étoit fort surpris de le voir , lui dit à l'oreille qu'un cavalier d'honneur gardoit sa parole , & n'abandonnoit jamais une personne qu'il avoit prise en sa protection. Don Manuel pria le prévôt , qui étoit son ami , de lui laisser don Sanche en sa garde ; ce qui lui fut accordé aisément , & à cause de sa qualité , & parce que le blessé ne l'étoit pas dangereusement. La justice se retira ; & don Manuel ayant reconnu par les mêmes discours qu'il avoit tenus à don Sanche

quand il le trouva , & que ce cavalier lui redit , que c'étoit véritablement celui qu'il avoit reçu dans son jardin , ne doura point que l'autre ne fût quelque galant introduit dans sa maison par ses filles ou par Isabelle. Pour s'en éclaircir , il fit entrer don Sanche de Silva dans une chambre , & le pria d'y demeurer jusqu'à ce qu'il le vînt trouver. Il alla dans celle où il avoit laissé don Juan de Peralte , à qui il feignit que son valet étoit entré en même tems que les officiers de la justice , & qu'il demandoit à parler à lui. Don Juan savoit bien que son valet de chambre étoit fort malade , & peu en état de le venir trouver , outre qu'il ne l'eût pas fait sans son ordre , quand il eût su où il étoit ; ce qu'il ignoroit. Il fut donc fort troublé de ce que lui dit don Manuel , à qui , à tout hasard , il répondit , que son valet n'avoit qu'à l'aller attendre dans son logis. Don manuel le reconnut alors pour ce jeune gentilhomme Indien , qui faisoit tant de bruit dans Séville ; & étant bien informé de sa qualité & de son mérite , résolut de ne le laisser point sortir de sa maison , qu'il n'eût épousé celle de

ses filles avec qui il auroit le moindre commerce. Il s'entretint quelque tems avec lui , pour s'éclaircir davantage des doutes dont il avoit l'esprit agité. Isabelle , du pas de la porte , les vit parlant ensemble , & l'alla dire à sa maîtresse. Don Manuel entrevit Isabelle , & crut qu'elle venoit de faire quelque message à don Juan , de la part de sa fille. Il le quitta pour courir après elle , dans le tems que le flambeau qui éclairoit la chambre acheva de brûler , & s'éteignit de lui-même. Pendant que le vieillard ne trouve pas Isabelle où il la cherche , cette fille apprend à Dorothee & à Féliciane que don Sanche étoit dans la chambre de leur pere , & qu'elle les avoit vus parler ensemble. Les deux sœurs y coururent sur sa parole. Dorothee ne craignoit point de trouver son cher don Sanche avec son pere , résolue qu'elle étoit de lui confesser qu'elle l'aimoit , & qu'elle en avoit été aimée , & de lui dire à quelle intention elle avoit donné assignation à don Juan. Elle entra donc dans la chambre qui étoit sans lumiere ; & s'étant rencontrée avec don Juan dans le tems qu'il

en fo  
che ,  
cette  
don S  
voulu  
dre a  
faits ?  
d'asse  
que t  
mais  
fausse  
rence  
qu'el  
donn  
en d  
heur  
sieur  
moi  
injust  
dam  
Tu  
me  
Tu  
que  
à q  
que

en sortoit , elle le prit pour don Sanche , l'arrêta par le bras , & lui parla en cette sorte : Pourquoi me fuis-tu , cruel don Sanche ? & pourquoi n'as-tu pas voulu entendre ce que j'aurois pu répondre aux injustes reproches que tu m'as faits ? J'avoue que tu ne m'en pourrois faire d'assez grands , si j'étois aussi coupable que tu as en quelque façon sujet de le croire : mais tu fais bien qu'il y a des choses fausses qui ont quelquefois plus d'apparence de vérité que la vérité même , & qu'elle se découvre toujours avec le tems ; donne-moi donc celui de te la faire voir , en débrouillant la confusion où ton malheur & le mien , & peut-être celui de plusieurs autres , nous vient de mettre. Aide-moi à me justifier , & ne hasarde pas d'être injuste , pour être trop précipité à me condamner avant que de m'avoir convaincue. Tu peux avoir ouï dire qu'un cavalier m'aime ; mais as-tu ouï dire que je l'aime aussi ? Tu peux l'avoir trouvé ici ; car il est vrai que je l'y ai fait venir : mais quand tu sauras à quel dessein je l'ai fait , je suis assurée que tu auras un cruel remords de m'avoir

offensée , lorsque je te donne la plus grande marque de fidélité que je te puisse donner. Que n'est-il en ta présence ce cavalier dont l'amour m'importune ! tu connoitrois par ce que je lui dirois , si jamais il a pu dire qu'il m'aimât , & si j'ai jamais voulu lire les lettres qu'il m'a écrites. Mais mon malheur , qui me l'a toujours fait voir quand sa vue m'a pu nuire , m'empêche de le voir quand il me pourroit servir à te désabuser. Don Juan eut la patience de laisser parler Dorothée sans l'interrompre , pour en apprendre encore davantage qu'elle ne lui en devoit découvrir. Enfin , il alloit peut-être la quereller , quand don Sanche , qui cherchoit de chambre en chambre le chemin du jardin qu'il avoit manqué , & qui ouït la voix de Dorothée qui parloit à don Juan , s'approcha d'elle avec le moindre bruit qu'il put , & fut pourtant ouï de don Juan & des deux sœurs. Dans ce même tems , don Manuel entra dans la même chambre avec de la lumière , que portoient devant lui quelques - uns de ses domestiques. Les deux rivaux se virent , & furent vus , se regardant fièrement l'un l'autre ,

la

la main sur la garde de leurs épées. Don Manuel se mit au milieu d'eux , & commanda à sa fille d'en choisir un pour mari , afin qu'il se battît contre l'autre. Don Juan prit la parole , & dit que pour lui il cédoit toutes ses prétentions, s'il en pouvoit avoir, au cavalier qu'il voyoit devant lui. Don Sanche dit la même chose ; & ajouta , que puisque don Juan avoit été introduit chez don Manuel par sa fille , il y avoit apparence qu'elle l'aimoit & en étoit aimée ; que pour lui il mourroit mille fois , plutôt que de se marier avec le moindre scrupule. Dorothée se jeta aux pieds de son pere , & le conjura de l'entendre. Elle lui conta tout ce qui s'étoit passé entre elle & don Sanche de Silva , devant qu'il eût tué don Diegue pour l'amour d'elle. Elle lui apprit que don Juan de Peralte étoit ensuite devenu amoureux d'elle , le dessein qu'elle avoit eu de le désabuser , & de lui proposer de demander sa sœur en mariage. Et elle conclut, que si elle ne pouvoit persuader son innocence à don Sanche , elle vouloit dès le jour suivant entrer dans un couvent pour n'en sortir jamais. Par sa relation ,

les deux freres se reconnurent ; don Sanche se raccommoda avec Dorothée , qu'il demanda en mariage à don Manuel : don Juan lui demanda aussi Féliciane ; & don Manuel les reçut pour ses gendres , avec une satisfaction qui ne se peut exprimer. Aussi-tôt que le jour parut , don Sanche envoya querir le marquis Fabio , qui vint prendre part à la joie de son ami. On tint l'affaire secrete jusqu'à ce que don Manuel & le marquis eussent disposé un cousin , héritier de don Diegue , à oublier la mort de son parent , & à s'accommoder avec don Sanche. Pendant la négociation , le marquis Fabio devint amoureux de la sœur de ce cavalier , & la lui demanda en mariage. Il reçut avec beaucoup de joie une proposition si avantageuse à sa sœur , & dès-lors se laissa aller à tout ce qu'on lui proposa en faveur de don Sanche. Les trois mariages se firent en un même jour ; tout y alla bien de part & d'autre , & même long-tems ; ce qui est à considérer.



## C H A P I T R E XX.

*De quelle façon le sommeil de Ragotin fut interrompu.*

L'AGRÉABLE Inezilla acheva de lire sa nouvelle , & fit regretter à tous ses auditeurs de ce qu'elle n'étoit pas plus longue. Tandis qu'elle la lut , Ragotin , qui , au lieu de l'écouter , s'étoit mis à entretenir son mari sur le sujet de la magie , s'endormit dans une chaise basse où il étoit , ce que l'opérateur fit aussi. Le sommeil de Ragotin n'étoit pas tout-à-fait volontaire ; & s'il eût pu résister aux vapeurs des viandes qu'il avoit mangées en grande quantité , il eût été attentif par bienfiance à la lecture de la nouvelle d'Inezilla. Il ne dormoit donc pas de toute sa force , laissant souvent aller sa tête jusqu'à ses genoux , & la relevant , tantôt demi - endormi , & tantôt se réveillant en sursaut , comme on fait , plus souvent qu'ailleurs , au sermon ,

A a ij

quand on s'y ennuie. Il y avoit un bœlier dans l'hôtellerie , à qui la canaille , qui va & vient d'ordinaire en de semblables maisons , avoit accoutumé de présenter la tête, les mains devant , contre lesquelles le bœlier prenoit sa course , & choquoit rudement de la sienne , je veux dire de sa tête , comme tous les bœliers font de leur naturel. Cet animal alloit sur sa bonne foi par toute l'hôtellerie , & entroit même dans les chambres , où l'on lui donnoit souvent à manger. Il étoit dans celle de l'opérateur , dans le tems qu'Inezilla lisoit sa nouvelle. Il apperçut Ragotin , à qui le chapeau étoit tombé de la tête , & qui ( comme je vous ai déjà dit ) la haussait & la baissait souvent. Il crut que c'étoit un champion qui se présentait à lui , pour exercer sa valeur contre la sienne. Il recula quatre ou cinq pas en arrière, comme l'on fait pour mieux sauter , & partant comme un cheval dans une carrière , alla heurter de sa tête armée de cornes celle de Ragotin qui étoit chauve par en-haut. Il la lui auroit cassée comme un pot de terre , de la force qu'il

la choqua ; mais par bonheur pour Ragotin , il la prit dans le tems qu'il la haussait , & ainsi ne fit que lui froisser superficiellement le visage. L'action du béliet surprit tellement ceux qui la virent , qu'ils en demeurèrent comme en extase , sans toutefois oublier d'en rire. Si bien que le béliet qu'on faisoit toujours choquer plus d'une fois , put sans empêchement reprendre autant de champ qu'il lui en falloit pour une seconde course , & vint inconfidérément donner dans les genoux de Ragotin , dans le tems que tout étourdi du choc du béliet , & le visage écorché & sanglant en plusieurs endroits , il avoit porté ses mains à ses yeux qui lui faisoient grand mal , ayant été également foulés l'un & l'autre chacun de sa corne en particulier , parce que celles du béliet étoient entre elles à la même distance , qu'étoient entre eux les yeux du malheureux Ragotin. Cette seconde attaque du béliet les lui fit ouvrir ; & il n'eut pas plutôt reconnu l'auteur de son dommage , qu'en la colere où il étoit , il frappa de la main fermée le béliet par la tête , & se fit

## 282 LE ROMAN COMIQUE:

grand mal contre ses cornes. Il en enragea beaucoup, & encore plus d'ouïr rire toute l'assistance, qu'il querella en général, & sortit de la chambre en furie. Il sortoit aussi de l'hôtellerie; mais l'hôte l'arrêta pour compter, ce qui lui fut peut-être aussi fâcheux que les coups de cornes du béliet.

*Fin du second Volume.*



---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

### D E L A S E C O N D E P A R T I E .

|                                                                                                                                                                                                          |        |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| CHAP. I. <i>Qui ne sert que d'introduction aux autres.</i>                                                                                                                                               | Page 5 |
| CHAP. II. <i>Des Bottes.</i>                                                                                                                                                                             | 11     |
| CHAP. III. <i>L'Histoire de la Caverne.</i>                                                                                                                                                              | 19     |
| CHAP. IV. <i>Le Destin trouve Léandre.</i>                                                                                                                                                               | 41     |
| CHAP. V. <i>Histoire de Léandre.</i>                                                                                                                                                                     | 45     |
| CHAP. VI. <i>Combat à coups de poing. Mort de l'Hôte, &amp; autres choses mémorables.</i>                                                                                                                | 53     |
| CHAP. VII. <i>Terreur panique de Ragotin, suivie de disgraces. Aventures du corps mort. Orage de coups de poing, &amp; autres accidens surprenans, dignes d'avoir place en cette véritable Histoire.</i> | 62     |
| CHAP. VIII. <i>Ce qui arriva du pied de Ragotin.</i>                                                                                                                                                     | 78     |
| CHAP. IX. <i>Autre disgrâce de Ragotin.</i>                                                                                                                                                              | 89     |

## 284 TABLE DES CHAPITRES.

|                                                                                              |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAP. X. Comment Madame Bouvillon ne put résister à une tentation, & eut une bosse au front. | 94  |
| CHAP. XI. Des moins divertissans du présent Volume.                                          | 103 |
| CHAP. XII. Qui divertira peut-être aussi peu que le précédent.                               | 113 |
| CHAP. XIII. Méchante action du Sieur de la Rappiniere.                                       | 122 |
| CHAP. XIV. Le Juge de sa propre cause.                                                       | 130 |
| CHAP. XV. Effronterie du sieur de la Rappiniere.                                             | 193 |
| CHAP. XVI. Disgraces de Ragotin.                                                             | 199 |
| CHAP. XVII. Ce qui se passa entre le petit Ragotin & le grand Baguenodiere.                  | 216 |
| CHAP. XVIII. Qui n'a pas besoin de titre.                                                    | 227 |
| CHAP. XIX. Les deux freres rivaux.                                                           | 231 |
| CHAP. XX. De quelle facon le sommeil de Ragotin fut interrompu.                              | 279 |
| Fin de la Table des Chapitres du second Volume.                                              |     |

